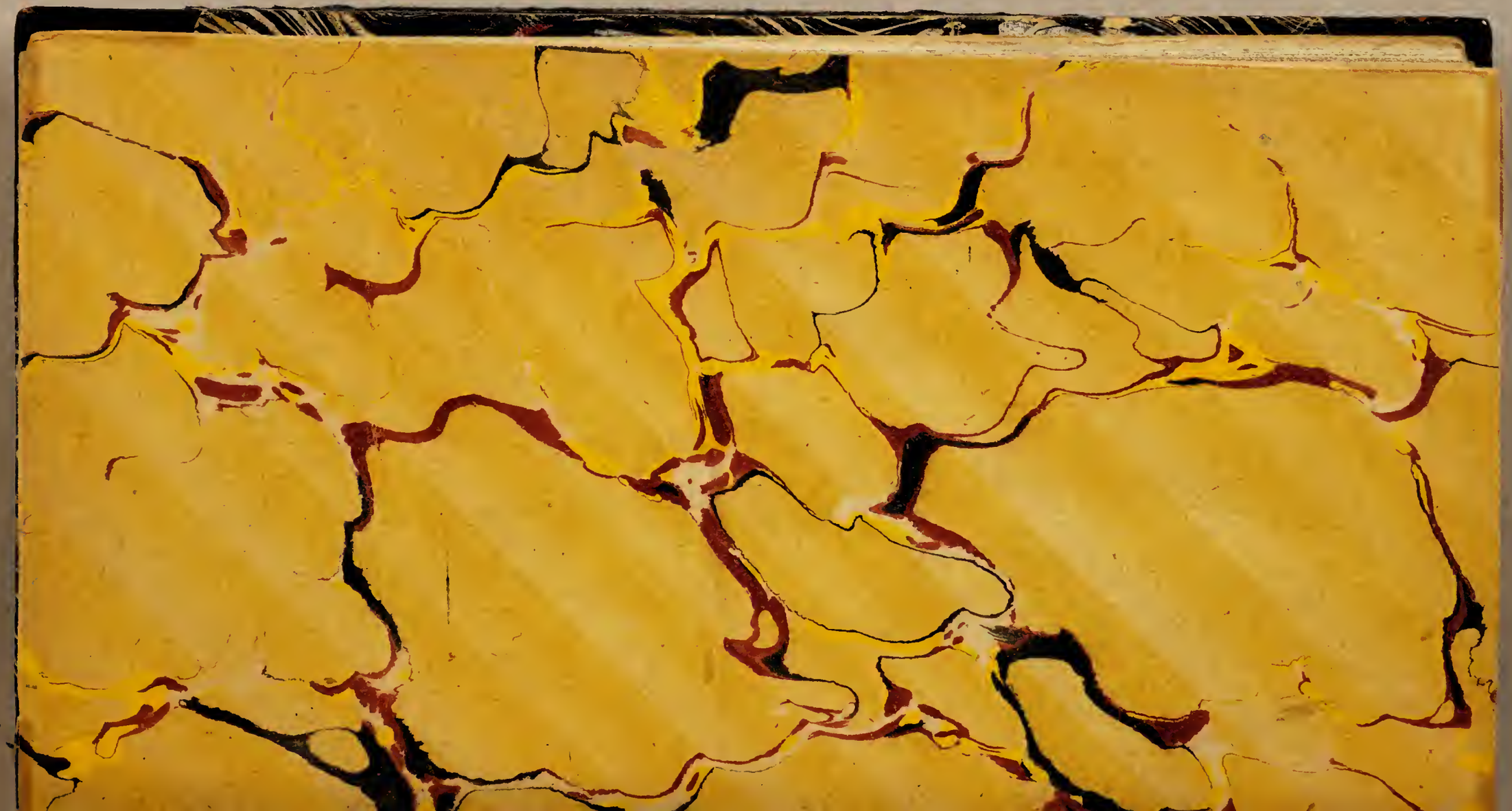

Hawes B38

C144

$50

Howes P38

John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

ODÉRAHI,

HISTOIRE AMÉRICAINE.

RPJCB

ODÉRAHI,

HISTOIRE AMÉRICAINE;

CONTENANT

Une peinture fidelle des mœurs des habitans de l'intérieur de l'Amérique Septentrionale.

ODÉRAHI est la sœur aînée d'ATALA.

L Palicot. Pal 113

A PARIS.

Chez { BOISTE, Imprimeur, rue Haute-feuille, n° 21;
PICHARD, Libraire, quai Voltaire, n°. 18;
DESENNE, Libraire, Palais du Tribunat, galerie de pierre.

L 18017

RPJCB

AVIS DE L'ÉDITEUR.

ODÉRAHI est la sœur aîné d'Atala ; le lecteur saisira facilement dans le caractère des deux jeunes femmes sauvages les traits qui établissent cette parenté : toutes deux ont eu pour mère la Muse qui aime à peindre les hommes de la Nature ; elles n'ont pas, il est vrai, le même père ; encore se trouve-t-il beaucoup de ressemblance entre les deux amans de cette Muse.

Tous deux ont éprouvé cet enthousiasme qui inspire à une jeune ame la description des mœurs des sauvages ; tous deux ont brûlé du désir de vivre avec ces hommes de la Nature, et tous deux étaient

très-jeunes lorsqu'ils furent inspirés par elle.

Odérahi fit son entrée dans le monde civilisé dans des temps peu favorables. Quel intérêt pouvaient inspirer les malheurs d'une sauvage à des lecteurs qui tous, ou presque tous, voyaient leur fortune, leur existence même compromises ? cependant elle fut accueillie deux fois avec assez de faveur, mais sans éclat. Depuis cinq ans, elle parcourait paisiblement sa carrière littéraire, trouvant toujours quelque cœur neuf et sensible qui s'intéressait au récit de ses malheurs ; mais ce calme fut troublé lorsqu'elle vit paraître ATALA.

Un indiscret lui dit : « Cette Atala dont on parle tant, est votre

sœur cadette ! » Odérahi se hâta de la voir : à la première entrevue, la tendresse fraternelle s'émut, elle s'écria : « C'est ma sœur ! même mère, même patrie ! » Mais à ce premier sentiment succéda bientôt une jalousie secrète : elle alla se présenter devant son tuteur, et lui dit : « Ma mère a donné le jour à une fille qui vient d'entrer dans le monde ; on l'admire, on la célèbre, et moi presque oubliée..... cependant, je suis aussi tendre, aussi fidelle ; » elle allait ajouter aussi jolie ; son tuteur l'arrêta : « N'établissez point entre vous de comparaison, lui dit-il ; sans doute votre sœur a des qualités réelles et très-estimables, puisqu'elle est généralement estimée ; contentez-vous du

succès que vous avez obtenu, quoique vous ne fussiez pas connu sous votre nom propre, et que vous n'ayez paru qu'avec d'autres, dans une collection de petits formats, sous celui de Veillées Américaines. Laissez votre sœur à son tour parcourir sa carrière. — Mais elle a paru trois fois sur le théâtre littéraire ; je ne suis, quoique l'aînée, qu'à ma seconde ; pourquoi ne me présenterai-je pas encore? Le goût du public se prononce enfin pour des peintures douces, des sentimens naturels et tendres ; je marcherai à côté de ma sœur ; ceux qui aiment Atala aimeront également Odérahi. On me placera près d'elle, et nous ne nous quitterons plus. Que cette réunion aura de charmes ! »

Qu'un tuteur a de faiblesse ! celui d'Odérahi ne put résister à ses instances ; il fit les frais d'une apparution nouvelle pour sa pupille qu'il aimait, sans le dire, autant que ses propres enfans. Puisse cette dépense n'être pas en pure perte comme celle que font inutilement tant d'autres pères.

Nota. Ces lettres furent écrites, dans le dix-huitième siècle, par un Français, fait prisonnier par les Sauvages sur les frontières du Canada. Le style annonce que ce fut pendant le cours de sa captivité qu'il traça ce récit, qui fut, après sa mort, vendu par ses hôtes à des chasseurs Canadiens.

ODÉRAHI (1),

HISTOIRE AMÉRICAINE.

EUGÉNIE ! toutes les espérances qui fleurissaient dans mon cœur, comme de jeunes plantes échauffées par le soleil, ont été flétries par le sort : elles sont étendues sur la terre, et ne donneront pas de fruits ! mes pieds ne fouleront plus l'herbe de la prairie que je parcourais avec toi dans les premières lunes de ma vie : mes yeux ne suivront plus le cours de la rivière qui l'arrose : mes oreilles n'entendront plus les chants mélodieux de la fauvette et du rossignol qui célébraient le retour de la lune des fleurs ; je ne m'asseoirai jamais sur ta natte, ô mon Eugénie !

J'ai vu les arbres se couvrir deux fois de fleurs et de fruits ; les neiges ont couvert deux fois les montagnes, depuis que ma main a cessé de tracer sur le blanc les pensées de mon esprit, les sentimens de mon cœur :

(1) Odérahi signifie colombe en langue Nadouëssiouse.

le fleuve du temps qui m'entraîne m'a fait traverser d'immenses déserts, voguer sur des lacs, remonter des rivières, parcourir des forêts; une longue suite d'îles, de côteaux, de montagnes a passé devant mes yeux; je n'ai pu, une seule fois, attacher ma pirogue au tronc d'un arbre, m'asseoir à son ombre pour pleurer, la tête cachée dans mes mains appuyées sur mes genoux; je n'ai pu te dire sur le blanc, que je t'aime toujours; que mon ame, semblable à une colombe, que des enfans ont attachée à un long fil, vole sans cesse vers toi, pour se reposer sur ton cœur, et retombe dans la nuit de la mort; comme la colombe qui s'envolait vers sa compagne, se trouve arrêtée, et retombe palpitante sur la terre.

A présent que je suis assis en paix sur ma natte, ma main accoutumée à tendre une flèche, à manier une rame, un casse-tête, s'est endurcie; mes doigts ne peuvent conduire ma plume qu'avec peine; mon esprit, noyé dans le torrent des événemens

qui se sont écoulés, ne sait où prendre terre ; semblable à un oiseau battu par la tempête, il ne connaît plus sa route : la langue de mon pays est presque effacée de ma mémoire : mon cœur brûle du désir de te parler de ses peines, mais tu ne peux l'entendre. Une jeune femme est assise sur ma natte ; elle est douce et belle comme toi ; l'esprit brille dans ses yeux ; le feu de l'amitié fait palpiter son cœur ; elle se plaît à m'apporter des écorces blanches, à exprimer le suc des plantes dans une coquille pour que je puisse t'écrire ; elle m'aime ; mais elle ne peut être que ma sœur, toi seule est mon épouse : mon cœur est comme un enfant européen, que la femme qui l'a nourri remet entre les mains de sa mère ; il ne la reconnaît pas, résiste à ses caresses, pousse des cris plaintifs et se débat avec force, lorsqu'il voit sa nourrice le quitter : et quand il ne l'aperçoit plus, il reste étendu sur la terre, près de la porte de la cabane, et repousse ceux qui veu-

lent le consoler. Je suis assis sur ma natte, triste et silencieux ; mes pleurs tombent sur l'écorce blanche : je n'entends pas les paroles d'amitié que me dit la jeune femme qui est auprès de moi.

Grand-Être, dont la volonté puissante m'a séparé de celle que j'aimais, j'obéis à ta voix ! je n'ose pas me plaindre ; mais du moins conduis ma main roidie par la fatigue ! fais que je puisse tracer ma vie sur le blanc et faire voler ainsi mon ame vers mon Eugénie !

Les rayons embrâsés du soleil remplirent l'air d'une brume épaisse et brûlante qui corrompit toutes nos provisions : la faim qui rompt les liens qui unissent les hommes entre eux, nous sépara les uns des autres. Je quittai le fort et pénétrai, avec quelques amis, jusqu'aux lacs de l'intérieur, conduits par le gibier qui fuyoit devant nous, et par l'espérance qui nous montrait de loin la grande cabane des Français.

Nous avions dressé notre cabanage dans une clarière, au milieu

d'une forêt ; nous dormions paisiblement, après nous être rassasiés de la chair d'un orignal ; des hommes des bois entrèrent en renards dans notre hutte, enlevèrent nos fusils, nos munitions, et redoutant la vengeance des hommes barbus, ils nous frappèrent avec leurs casse-têtes. J'avais reçu un coup sur le crâne ; je roidis mes membres pour faire le mort, afin de me sauver. Lorsqu'ils furent partis, je versai des larmes sur les corps de mes compagnons et me glissai sous des arbustes ; là je bandai ma plaie avec des feuilles et des lianes.

Je marchais pendant la nuit, et me cachais pendant le jour, comme le daim poursuivi par des chasseurs : je fus découvert par une troupe d'hommes des bois, différens de ceux qui m'avaient blessé : ils accoururent à moi en poussant des cris aigus, me garottèrent avec des bandes de cuir, et m'entraînèrent à leur pirogue, dans laquelle ils m'étendirent comme un cadavre.

Lorsque la lune sortit de derrière les montagnes, ils me portèrent à terre, m'attachèrent les pieds et les mains à quatre pieux : une lanière, passée autour de mon col, était tenue par plusieurs Indiens, en sorte qu'il m'était impossible de faire quelque mouvement, sans les réveiller tous. Je vis auprès de moi d'autres prisonniers, que je reconnus pour être de ces Iroquois, que les Robes noires ont rendu leurs esclaves. Nos ennemis se reposaient, pendant le jour, sur des peaux d'ours, à l'abri de leurs pirogues renversées et soutenues par un pieux: nous étions étendus, presque nus, sur la terre; les moustiques nous dévoraient : la nuit ils nous reportaient à leurs pirogues et continuaient leurs routes. Les sauvages s'arrêtèrent près du lac Ouinipike, à l'un des bords de la rivière Bourbon sur lequel est bâtie une grande cabane palissadée, où les Canadiens viennent échanger leurs fourrures avec les Killistinoës, les Assénipoëls qui habitent les bords du Grand-

père des eaux, et les Mahas qui vivent dans les terres de l'ouest. L'espérance me faisait croire que je serais bientôt délivré par ces Canadiens ; un coup de fusil me fit tressaillir : je fixai mes regards sur l'endroit d'où il était parti ; je vis des Français, coureurs de bois, qui chassaient sur la colline ; mon plaisir fut presqu'aussi vif qu'il le serait, si j'avais le bonheur de te revoir : je poussais de grands cris, pour qu'ils vinssent me délivrer ; les Indiens me couvrirent la bouche avec des fourrures, et voguèrent sous les érables jusques à une petite île dans laquelle ils se cachèrent : lorsque la lune les éclaira, ils ramèrent avec tant de force, que les arbres passaient devant moi comme des oiseaux.

Nous arrivâmes enfin à leur pays ; alors toutes mes espérances s'envolèrent ; mon ame plia sous le poids de la douleur, comme un jeune arbre plie sous le poids d'un oiseau de nuit : une voix secrète me disait que je ne te reverrais jamais : je

me laissai tomber au fond de la pirogue, soupirant après la mort.

Les Iroquois virent la cime des montagnes tracée sur l'horizon, ils chantèrent la chanson de mort d'un ton lent et lugubre ; ils dirent :

« Je vais mourir ! les bourreaux vont déchirer mes membres, brûler mes chairs, arracher mes nerfs implantés dans mes os, mais la douleur ne fera pas rider mon front, ni baisser mes sourcils ; mon corps restera immobile, comme un arbre, contre lequel on lance des flèches ; je mourrai en brave guerrier et j'irai dans le pays des ames : tous les guerriers se rassembleront autour de moi ; je chanterai mes exploits ; le bruit en courra de bouche en bouche ; les pères de ma nation me reconnaîtront pour leur fils : nos ames reviendront sur la terre pour exciter nos enfans à la vengeance, et les engager à exterminer ces femmes, qui n'osant pas nous attaquer pendant le jour, nous ont surpris endormis sur nos pirogues !

« Je vais à la mort ; les bourreaux

vont déchirer mon corps, mais il restera immobile comme un arbre contre lequel on lance des flèches!»

Ces tristes accens se gravèrent dans mon esprit; je les répétais sans les comprendre; comme l'écho des montagnes: tout-à coup les bois retentirent de cris affreux; des troupeaux de buffles effrayés en sortirent pour passer le fleuve à la nage; ils furent suivis par une foule d'hommes, de femmes et d'enfans qui accoururent sur nous, comme des loups affamés. Les jeunes captifs prirent l'attitude fière et menaçante d'un guerrier qui provoque son ennemi au combat; ils entonnèrent la chanson de mort; ils insultèrent les bourreaux qui nous couvrirent de plaies en nous frappant avec des branches. Les enfans nous enfonçaient des épines dans les jambes; des vieillards décrépits nous découpaient les chairs avec des coquilles; les femmes, surtout, nous mordaient les lèvres, nous frappaient les mains: les Iroquois immobiles

comme des rochers, crachaient au visage de ceux qui leur brûlaient les doigts dans des pipes.

L'idée du Grand-être se présenta à mon esprit, et me fit soutenir la douleur avec courage; je m'écriai d'une voix forte : « Tourmens affreux qui déchirez chaque partie de mon corps, inquiétudes dévorantes qui rongez depuis si long-temps mon cœur, ennui pesant qui fatigue mon esprit, noires idées dont mon ame se repaît, sombre mélancolie, sensibilité excessive qui avez empoisonné mes plus faibles plaisirs, et vous tous, maux attachés à l'humanité, je vous brave, je vous défie : le Grand-être m'a donné une ame, elle est immortelle, vous ne pouvez la détruire; un jour elle goûtera la suprême félicité ! »

Les jeunes captifs applaudirent à mon courage; il alluma la colère des bourreaux, qui s'arrêtèrent pour nous tourmenter encore, évitant avec soin de nous porter des coups mortels.

Ils nous conduisirent dans une

prairie, au milieu de laquelle étaient dressées des tentes de cuir, et nous laissèrent entre les mains de ceux qui en sortaient. Ces nouveaux ennemis posèrent sur nos têtes des couronnes de plumes, nous barbouillèrent le corps de noir, de rouge et de blanc ; nous mirent dans les mains des bâtons recouverts de peaux de cigne, et nous firent passer entre deux haies de femmes qui nous accablèrent de coups : les Iroquois marchaient lentement, en triomphe, comme dans une cérémonie. Nous fûmes escortés de cette manière jusqu'au milieu de la place, au centre de laquelle étaient six poteaux de mort, entourés de branches sèches, destinées à nous brûler : ils nous firent entrer dans une cabane très-sombre ; nous attachèrent à de gros pieux, laissant auprès de nous des viandes cuites et du mahis rôti.

Les jeunes Iroquois mangèrent en parlant entr'eux et riant aux éclats ; ils s'endormirent et ronflèrent, comme s'ils venaient d'un festin.

Deux fois le soleil fit entrer ses rayons dans notre cabane, entre les peaux qui la couvraient ; le troisième jour, des hurlemens affreux me firent tressaillir : les Indiens renversèrent la tente et poussèrent des cris de joie en voyant leurs victimes : je n'aperçus encore que des Hurons qui nous tourmentèrent ; les Iroquois chantaient avec force :

« Vils Hurons ! notre nation a jonché la terre des cadavres de vos guerriers ; elle a renversé vos huttes, comme le vent renverse l'herbe de la prairie ; elle a brûlé vos femmes, vos enfans ; nos vieillards ont bu dans leurs crânes ! vous avez fui, comme des daims timides, chez une nation de femmes, mais les guerriers de ma nation vont arriver par le grand fleuve ! j'entends leurs voix sonores qui vous font trembler dans vos cabanes ! les voilà ! ils vous assomment, comme des pigeons endormis ; ils brûlent vos tentes ; les flammes éclairent les cadavres de vos femmes, de vos

enfans étendus sur la terre. Que je suis joyeux ! mon ame boit le plaisir ! Frappez ! frappez ! guerriers des cinq nations iroquoises, qu'il ne reste pas un seul de ces vils Hurons ! ils fuiront devant vous, jusqu'à ce que les grandes eaux les arrêtent ; alors vous les forcerez à s'y précipiter du haut des rochers qui les bordent !... Ma voix vous fait pâlir ; vous tremblez, que sera-ce, lorsque le cri de guerre des Iroquois frappera vos oreilles !... Quoi ! vous ne me tourmentez plus ! la fatigue retient elle vos bras, ou craignez-vous que mes liens ne se rompent ? n'ayez pas de crainte ; je n'ai jamais frappé de femmes ! Eh ! que je suis malheureux d'être brûlé par elles ! je ne mourrai pas en guerrier ! Allons ! faites donc rougir des pierres ; appliquez-les sur mes chairs ; enlevez ma chevelure. Posez sur ma tête un gros caillou rougi au feu ; mettez des charbons dans ma bouche, pour que je ne puisse plus vous cracher au visage ! Je pourrai dire, en arrivant au pays

des ames : je suis mort en brave ! ils m'ont ouvert le ventre, y ont jeté des cailloux de feu ! Les guerriers me répondront : cela est bien; nous reconnaissons notre fils ! »

Les bourreaux irrités mirent le feu aux fagots, et bientôt ils furent dévorés par les flammes ; alors ils se précipitèrent sur moi, et me déchiraient les chairs, lorsqu'une jeune fille, belle comme un sassafras en fleurs, éloigna ces hommes teints de sang, et dansa devant moi en chantant : elle me regardait d'un air doux, comme une mère qui contemple son enfant : ses gestes me révoltaient ; j'étais tenté de lui cracher au visage ; je croyais qu'elle insultait à mon malheur : elle me parut plus féroce que le tigre dont la peau est douce, et dont le cœur a soif de sang. Un vieux guerrier s'approcha d'elle, et l'éloigna, en lui disant :

« Jeune Odérahi, laisse-nous dévorer cet Homme-barbu ! il faut que son sang rafraîchisse nos ames brûlées par la soif de la vengeance.

Tandis que nos femmes, assises au pied d'un arbre, faisaient rôtir les chairs d'un orignal, pour le repas des chasseurs, des Hommes-barbus les ont saisies, après leur avoir fait des présens; ils ont appliqué leurs bouches, ils ont posé leurs mains sur les mamelles qui nourrissent nos enfans: nous serions des lâches si nous ne brûlions pas la bouche et les mains de cet Homme-barbu!

« Nos chasseurs ont trouvé les cabanes de mort de nos guerriers brisées et renversées; leurs cadavres nus et dévorés par les loups; il n'y a que des Hommes-barbus qui puissent insulter ainsi les morts, pour avoir les fourrures dont ils sont enveloppés: nous serions des enfans ingrats, si nous ne brûlions pas cet Homme-barbu, pour appaiser les ames de nos parens irrités! éloignes toi, jeune Odérahi, que nos femmes lavent leurs bouches et leur sein dans le sang de ce prisonnier! »

La jeune femme repoussa le guerrier, et dit: « Nadouëssis, quü

écoutez les paroles des esprits ; qui allez toujours où ils vous disent d'aller, et faites ce qu'ils vous disent de faire ; écoutez les paroles que l'esprit m'a fait entendre ! ne les laissez pas tomber sur la terre, afin que les esprits ne soient pas irrités contre vous !

« Je dormais sur ma natte : l'esprit s'est placé sur ma tête ; il m'a fait voir un jeune Homme-barbu assis sur la natte de mon père, il m'a dit : — Adopte ce prisonnier pour ton frère ! — C'est lui que je vois attaché au poteau de mort : jetez loin de vous les instrumens du supplice ; éteignez le feu ; coupez ses liens ; je veux l'emmener dans ma tente ; il est mon frère ! et vous, mes sœurs, allez cueillir des plantes pour ses blessures. »

En même-temps, elle détacha mes liens, et deux guerriers me portèrent à la tente de cette jeune femme, qui me suivait, en dansant et chantant comme une folle. Je vis, en entrant dans cette tente, un vieillard assis sur une natte ; elle étendit une

peau d'ours sur la terre, on me posa dessus : le vieillard restait immobile; elle lui dit : « voilà ton fils de retour du pays des ames ; il y a long-temps que tu pleurais sur sa natte abandonnée ; j'ai dit : il faut que mon frère revive ! nous l'aimions trop pour en être séparés plus long-temps ! je le remets sur ta natte, dans la personne de ce prisonnier. » Il se leva comme un homme qui sort d'un profond sommeil, dansa autour de moi, et fit tous les gestes d'un père qui retrouve son fils égaré : j'étais joyeux comme un cerf qui s'est échappé des mains des chasseurs, et qui vient se reposer sous son buisson où il lèche ses plaies.

La jeune Indienne appliqua sur mes blessures des plantes pilées, avec de la terre rouge : elle était empressée autour de moi, comme une mère auprès de son enfant ; elle me donna des fruits et de la liqueur qui coule des érables à sucre ; ce jus rafraîchissant éteignit le feu qui brûlait mon sang : elle me lava le corps avec cette liqueur

qui imprimait le plaisir à tous mes membres déchirés par les tourmens : ses tendres regards rassuraient mon cœur effarouché par l'aspect des bourreaux. Mon ame reconnaissante s'éleva vers le Grand-être, pour le remercier de m'avoir arraché au supplice ; elle abandonna mon corps, qui retomba sans force sur la peau d'ours.

En sortant de ce sommeil de la mort, je sentis le bras de ma jeune mère qui était passé autour de moi, pour me soutenir ; j'appliquai mes lèvres brûlantes sur ses mains, elle ne les retira pas ; ce baiser soulagea mon cœur agité par la reconnaissance.

Odérahi me fit boire des eaux de feu pour ranimer mes forces abattues ; et après avoir fait infuser dans l'eau bouillante des plantes, des racines, des écorces et des cœurs d'animaux, elle les appliqua sur mes plaies, elle prenait à peine le temps de la préparer, revenait auprès de moi, arrêtait ses regards sur moi, suivait tous

mes gestes; au moindre signe de douleur, elle soufflait sur mes blessures de cette liqueur qu'elle prenait dans sa bouche, puis mettait dessus des peaux de serpens.

Mon père venait pleurer sur mes mains, et sortait pour aller cueillir des plantes nouvelles; pendant ce temps, ma jeune amie assise sur ma natte, les genoux et les bras croisés, dans l'attitude d'une mère qui contemple son enfant chérie, lisait dans mes yeux, se relevait pour me donner à boire, arranger ma peau d'ours ou m'aider à changer de position. Quand mon père était de retour, elle pilait les plantes, les posait sur mes plaies, après avoir enlevé avec patience celles qui s'étaient attachées à ma peau.

Lorsque mes souffrances me faisaient soupirer, elle laissait tomber des larmes qui rafraîchissaient mon cœur, comme les pleurs de la nature rafraîchissent la terre brûlée par le souffle des vents; elle me donnait sa main à baiser; ses tendres caresses adoucissaient mes peines. En

voulant lui exprimer toute ma reconnaissance, je dérangeais les appareils ; elle m'arrêtait les bras, parlait avec vivacité, frappait des pieds d'impatience : elle était inquiète, comme un oiseau qui voit ses faibles petits, s'essayer à voler ; et, pour me calmer, elle me caressait comme un enfant.

Le soleil avait éclairé plusieurs fois ma tente ; toujours il avait vu ma jeune mère assise auprès de son fils ; toujours il m'avait vu triste et pensif, comme un père qui a perdu sa famille : enfin les morceaux de flèches, les épines, les éclats de bois qui étaient entrés dans mes chairs en sortirent ; elles devinrent fraîches et vermeilles : ma jeune mère, mon père Ourahou dansèrent autour de moi, pour exprimer leur allégresse. Odérahi chantait d'une voix douce et sonore, comme celle des vents qui mugissent autour des flancs d'un rocher ; ils disaient tour-à-tour :

« Mon frère est de retour du pays des ames : tu le croyais perdu

pour jamais ; tu le pleurais, la tête cachée dans les mains ; le voilà assis sur sa natte ; je danse autour de lui. Son corps était déchiré de plaies, comme un vieil arbre, dont l'écorce est fendue de tous les côtés ; il s'est redressé ; sa peau est unie comme l'écorce d'un jeune arbre ; ses joues se remplissent et se couvrent du coloris des fleurs ; bientôt il t'apportera les dépouilles d'un guerrier qu'il aura vaincu.

— Mon fils, mon cœur bondit de joie, comme celui d'une biche, qui voit rentrer sous la feuillée son jeune faon long-temps poursuivi par les chasseurs. Toutes les lunes, j'allais avec Odérahi, pleurer à la grande cave, sur les os de mon fils ; le voilà assis sur ma natte, je danse autour de lui.

— Mon frère, le cœur d'Odérahi palpite de tendresse, comme celui d'une colombe qui bat des aîles auprès de son époux, échappé des serres du vautour : toutes les nuits, je pleurais sur ma natte, lorsque j'entendais ton ame plaintive, er-

rante autour de moi ; mais te voilà : tu es beau comme un bon esprit, le feu de tes yeux a séché mes larmes ; ta voix douce comme celle du rossignol, a rassuré mon cœur effrayé par les gémissemens des guerriers tués dans le combat où mon frère a péri : tu as rempli le vide de ma tente.

« Mon frère est de retour du pays des ames ; je le croyais perdu pour jamais ; le voilà assis sur ma natte ; je danse autour de lui ! »

Un soir, tandis qu'il régnait un profond silence, et que notre tente n'était éclairée que par la lueur incertaine de quelques tisons embrâsés, j'entendis un léger murmure occasionné par le vent ou par le feu ; Odérahi chantait, son père l'interrompit.

« Odérahi, dit-il, fermes ta bouche ! N'entends-tu pas la voix de mon épouse Wanissa, qui vient du pays des ames, pour remplir le vide de ma tente et calmer notre douleur ?

— Oui, mon père, j'entends la voix plaintive de ma mère Wanissa; son ame voltige autour de moi; je la sens, elle fait tressaillir mon cœur.

— Wanissa ! douce et sensible Wanissa ! tu viens pleurer chaque jour sur la natte de ton fils ! j'entends tes soupirs; ils déchirent mon cœur: n'est-il pas avec toi dans le pays des ames ?

— O ma mère Wanissa, ton ame remplit toute la tente, elle imprime à mon esprit un respect religieux, une douce émotion à mon cœur. Tu es assise sur la natte de ton fils; mes yeux ne te voient pas, mais mon ame est pleine de toi !

— Epouse infortunée, tu viens te reposer sur la natte de ton malheureux fils; tu viens mêler tes soupirs à ceux de son père : je te vois encore à travers le temps qui n'est plus, te jetant sur son corps sanglant, ramené par les guerriers; tu voulais y faire passer ton ame, pour le ranimer, et tu restas étendue

sur ta natte, auprès de lui, prête à descendre dans la même tombe !

—O ma mère Wanissa, ton cœur était attaché à celui de ton fils, comme deux arbres qui ont cru ensemble, dont les troncs se sont unis: quand la mort vous a séparés, elle a déchiré ton cœur, comme on déchire les arbres amis, pour les désunir; ton ame a suivi la sienne, et tu as laissé ton époux et ta pauvre fille pleurant nuit et jour sur ta natte de mort : tu viens joindre tes soupirs à leurs soupirs !

« O ma mère Wanissa, restes à présent auprès de l'ame de ton fils; ne l'abandonnes plus : le vide de notre cabane est rempli; nous ne pleurons plus ! voici mon frère de retour du pays des ames; je danse autour de lui : ne viens pas mêler tes soupirs à nos chants d'allégresse !

» Mais non, reviens encore du pays des ames; amène-nous l'ame de ton fils, vous vous réjouirez avec nous ! »

Pendant qu'ils chantaient ainsi, mon

mon cœur s'éleva vers le Grand-être pour le remercier de m'avoir fait asseoir sur la natte d'un bon père.

Lorsque j'eus changé de peau, comme un serpent, ma jeune mère, qui brûlait d'impatience de me conduire au milieu de mes frères, de me faire voir à ses compagnes, se prépara à me revêtir du costume de sa nation. Ourahou prit de ces petites coquilles que les nations de l'Ouest vendent aux Sioux; il s'en servit pour arracher l'un après l'autre, mes cheveux, ma barbe et tous les poils de mon corps; car les Indiens, pour ne pas ressembler à des bêtes fauves, les ôtent avec le plus grand soin, et nomment les Européens, HOMMES BARBUS, par dérision. Je souffrais plus que si mon corps avait été dévoré par les moustiques: je roidissais mes nerfs pour que mes parens ne me crussent pas indigne d'être guerrier.

Odérahi me quitta pour préparer mes vêtemens et broyer de la terre rouge et bleue, tandis que mon père

achevait de m'épiler : il ne me laissa sur la tête qu'une touffe de cheveux pour y attacher des paquets de plumes blanches ; une autre partie était coupée en brosse très-droite, pour me donner l'air d'un guerrier. Mon père Ourahou était un Huron réfugié chez les Nadoüessis, après l'invasion de son pays par les Iroquois ; il portait, selon l'usage de ses compatriotes, des figures de serpens et d'oiseaux gravées sur son corps ; il voulut en imprimer aussi sur ma peau : il commença par me frotter avec beaucoup de force ; et après avoir engourdi mes nerfs, il traça d'une main agile, avec des arêtes de poissons, des cercles, des angles l'un dans l'autre, des oiseaux, des serpens qui tournaient autour de mon corps : aussitôt que le sang sortait, Odérahi frottait les plaies avec des poudres de différentes couleurs, qui entrèrent si profondément dans ma peau, qu'elles ne s'effacèrent jamais. Mon père dessinait ces figures avec une promptitude étonnante ; je le priai

de tracer sur mon sein le buste de la belle Odérahi : lorsque la lampe fut allumée, je plaçai ma jeune amie de manière que l'ombre de sa tête donnât sur mon cœur : mon père suivit les traits. Lorsqu'Odérahi se vit peinte sur ma peau, elle sauta de joie, me donna sa main à baiser, plaça sa tête sur mon sein et dansa autour de moi. Je priai mon père de faire venir un habile guerrier pour esquisser de même son portrait ; ma demande le fit tressaillir de joie : le guerrier vint ; quand il eut fini, Ourahou traça encore des dards sur mes joues, un casse-tête sur mon front, une langue de serpent sous ma lèvre inférieure, des flammes au-dessus des yeux, des fleurs et des pattes d'animaux sur mon nez, pour désigner l'adresse et la bravoure d'un guerrier qui frappe toujours à la tête ; sa prudence, sa sagacité, sa discrétion. Après cela, Odérahi attacha dans mes cheveux des touffes de plumes blanches ; elle suspendit à mes oreilles des dépouilles de petits

oiseaux éclatans comme des pierreries ; elle attacha à mes narines un anneau d'or, qui tournant autour de ma bouche, retombait sur mon menton ; elle y passa une pointe de porc-épic sur laquelle elle avoit tracé des figures très-délicates : elle lia autour de ma tête un bandeau tressé avec des écorces de différentes couleurs, dans lesquelles étaient enfilées de petites coquilles, des graines brillantes, des morceaux de nacre et des petites perles ; elle y avoit fixé quatre grandes plumes qui ombrageaient mon front. La tendre Odérahi était satisfaite comme une mère qui pare son enfant. Quand je fus barbouillé des pieds à la tête, Ourahou fit sa toilette de guerrier ; Odérahi, celle d'une jeune fille aux jours de fêtes : elle attacha autour de sa ceinture, une petite jupe très-courte faite d'une natte légère, recouverte de plumes très-brillantes disposées par compartimens, et bordée en haut et en bas, de larges franges de plumes, de pendeloques de peau,

peintes de jolies couleurs, et couvertes de coquilles et de perles. Ses cheveux divisés en deux sur sa tête, et partagés par une raie rouge, retombaient sur chaque oreille, formant deux gros rouleaux recouverts de poussière rouge. Elle mit une petite tache ronde au milieu de son front, deux autres près de chaque oreille ; le cercle de sa figure avait conservé sa couleur naturelle, ses grands yeux noirs et brillans à travers ses longues paupières n'étaient embellis que par la nature.

Elle suspendit à son col plusieurs colliers de coquilles et de perles, qui retombaient sur son sein ; elle couvrit ses épaules d'une pièce de drap bleu, ornée d'une frange d'argent, et fixée sur sa poitrine avec une pointe de porc-épic : cet ornement, sans voiler ses charmes, relevait sa taille svelte et légère comme celle d'un jeune faon qui se dessine sur l'azur des cieux lorsqu'il se promène sur la crête de la montagne. Ourahou lui mit sur la tête une touffe de plumes blanches comme

la neige. Odérahi était belle comme un arbre en fleurs !

Mon père s'habilla en guerrier Huron, se barbouilla de couleurs nouvelles ; ses larges cicatrices le paraient mieux à ses yeux que tous ses ornemens. Il sortit avec nous ; Odérahi me tenait par la main : j'étais, disait-elle, le plus beau des guerriers. Nous allâmes au milieu de la place, où nos frères jouaient aux osselets à l'ombre des arbres ; ils me touchèrent la main, en me disant : « bon jour, frère ! » Nous restâmes quelque temps à les regarder, puis nous entrâmes dans les tentes. Ourahou disait : « frères, réjouissez-vous, voilà mon fils de retour du pays des ames ! » Ils répondaient : « cela est bien. » Ils me tendaient la main : « frère, assis-toi sur ma natte : » ils m'offraient une pipe et quelques fruits. Les jeunes femmes retirées dans le fond de la tente avec Odérahi, parlaient entre elles et me regardaient, sans cesser de faire leurs nattes : quand nous sortions de la tente, le

chef de la famille me disait, en me prenant la main : « frère, ma tente et tout ce qu'elle renferme est à toi ; viens le chercher quand tu voudras : » ils me faisaient des présens, pour gage de leurs promesses.

Nous allâmes à la tente du Grand-chef ; Odérahi nous fit passer auprès d'un joli ruisseau sur les bords duquel beaucoup de femmes lavaient leurs nattes et leurs plats de terre : d'abord elles ne nous regardèrent pas ; une armée d'Européens passerait auprès d'elles sans qu'elles détournassent la tête : Odérahi dit : « Mes sœurs, voilà mon frère de retour du pays des ames: « quelques-unes répondirent : « cela est bien ; » d'autres : « c'est un beau guerrier ; » une d'elles, qui m'avait percé les chairs, dit : » c'eût été dommage de le brûler ! » Odérahi buvait le plaisir, en entendant ces éloges : elles continuèrent leur ouvrage sans parler ; et nous entrâmes dans la tente du Grand-chef.

Ottah-tongo-omliscah, le Grand-père des serpens, nous fit asseoir

sur sa natte et fumer dans sa pipe ; puis il attacha sur mon dos une peau de daim, sur laquelle étaient des figures de différentes couleurs ; il suspendit à mes épaules un carquois garni de flèches qu'il avait faites lui-même ; à mon col, un poignard d'un bois très-dur ; il mit dans mes mains un arc et un casse-tête, en me disant : « je couvre tes épaules de cette peau, pour qu'elle te garantisse de la pluie ; je te donne ces flèches, pour que tu leur fasses fendre l'air avec plus de rapidité qu'un oiseau ; ce casse-tête, pour que tu brises le crâne des ennemis de ma nation, et ce scalpel, pour que tu enlèves leur chevelure ». Puis, il m'offrit une pipe de paix ; et lorsque nous eûmes fumé dedans, nous retournâmes à notre cabane.

ODÉRAHI voulut m'apprendre la langue Nadouëssiouse ; elle restait auprès de moi, depuis le lever du soleil, jusqu'à celui de la lune ; me présentait un objet, en me disant son nom qu'elle me faisait répéter. Pour me dire qu'elle m'aimait, elle plaçait ma main sur son cœur palpitant, et la serrait avec force ; ses yeux brillaient de tendresse ; elle disait : « *wastah kitchiwah chee*, (Voyez *Carver*) tu es le bien-aimé de mon cœur. » Pour me donner une idée du Grand-Être, et le nommer, elle traçait un cercle sur la terre, et se plaçant au milieu, elle étendait sa main autour de la tente, et disait : « *Tongo-wakon*, Grand-esprit. »

La langue Nadouëssis est si douce, si facile ; les gestes d'Odérahi étaient si expressifs, que mon esprit comprenait ses pensées. Lorsque ma gorge était desséchée, ma tête fatiguée par l'application, elle me donnait un melon d'eau, ou du jus d'érable, posait sa main sur mon

front : « tu as mal-là, disait-elle, appuies ta tête sur ma main, j'enlèverai ta douleur ; » elle soutenait ma tête avec une patience qui ravissait mon cœur.

La lune était sortie plusieurs fois du milieu des forêts qui couronnent les montagnes ; elle m'avait toujours vu dans la tente d'Ourahou, assis près de ma jeune sœur Odérahi, qui faisait fuir le chagrin, comme une hirondelle chasse à coups de bec l'oiseau de proie : ma jeune amie sortit en pleurant, et me dit : « prends patience, bon-ami, je vais dans la tente des femmes malades, mais bientôt je reviendrai. » Elle fut une lune entière absente ; le chagrin vint alors se reposer sur mon ame, comme le hibou qui sort du creux des arbres pour dévorer des petits oiseaux que leur mère a quittés : il dévorait mon cœur.

Je travaillais avec mon père à faire des flèches ; il me récitait l'ancienne parole, et de temps en temps, je levais la tête pour voir si Odérahi ne revenait pas.

Quand la lune éclairait notre tente, je m'enveloppais la tête dans ma peau d'ours pour dormir ; mais le chagrin se plaçait près de moi, il me disait : « pauvre Français, tu ne peux espérer de rentrer dans la tente de ton père, de le serrer dans tes bras, de t'asseoir auprès de ton Eugénie ; ses yeux ne parleront plus à ton cœur ! jusqu'à ce moment, tu avais traversé les grandes eaux, soutenu par l'espérance, comme la frégate qui, dès le lever de l'aurore, quitte son nid pour parcourir l'immense étendue des mers, et revient le soir se reposer sur le rocher où sont ses enfans ; mais à présent tes pieds sont attachés à cette terre étrangère ; ils ne fouleront plus l'herbe de la prairie que tu parcourus dans ton enfance ; ces colliers, ces bracelets que t'a donnés Odérahi sont des chaînes qui t'attachent aux bois du Méchassipi. Ton corps est étendu sur une natte d'adoption, et ton cœur vole en France auprès de ton Eugénie ; tu soupires après elle, comme l'enfant aban-

donné dans les bois soupire après sa mère ; il court çà et là pour voir si elle ne vient pas ; il pousse des cris plaintifs, et se roule sur la terre, accablé par le désespoir.

» Pauvre Eugénie, que ton chagrin doit être cuisant ! Ah ! si tu savais où je soupire, tu volerais auprès de moi, comme la colombe échappée des mains des chasseurs, vole à tire d'aile à travers des contrées immenses, sans autre guide que son cœur, jusqu'à ce qu'elle arrive auprès de son époux ! Pauvre Eugénie ! je ne te reverrai que dans le pays des ames : nos cœurs attirés par l'amour se reconnaîtront dans la foule innombrable de celles qui y voltigent sans cesse, comme ces essaims d'atômes qui flottent dans les rayons du soleil : elles se confondront comme deux flammes, et ne se sépareront plus. Ah ! qu'il me tarde de quitter la dépouille de l'homme ! Marcherai-je encore long-temps triste et solitaire, sur cette terre d'exil ? Et quand entendrai-je à travers le souffle des orages, la

voix du Grand-être m'appeler auprès de lui? »

Odérahi revint à notre tente ; ses yeux dissipèrent les ténèbres épaisses qui obscurcissaient mon esprit, comme le soleil chasse les ténèbres de la nuit ; enfin, elle continua à me parler la langue Nadouëssiouse ; je compris toutes les paroles ; elle me répéta les discours, les hymnes que j'avais entendus ; sa mémoire était vaste comme le grand lac qui représente tous les objets d'alentour. Lorsqu'elle vit que je parlais parfaitement sa langue, elle me dit :

« Bon ami, ton visage respire la tristesse ; des larmes coulent sans cesse de tes yeux, elles brûlent mon cœur : tu es triste comme un jeune faon enlevé des bois ; ta tête est penchée; tu ne veux ni boire ni manger ; mes caresses t'effarouchent ; tu es étendu sur ta natte, comme un malade qui attend la mort ; tu regrettes ton pays, peut-être portes-tu dans ton cœur l'image d'une jeune épouse ? dis-moi ta douleur ! ma main a guéri les plaies de ton corps,

mes paroles guériront peut-être celles de ton ame ! »

Les paroles d'un ami qui s'intéresse à notre sort, sont comme les rayons du soleil, qui fondent les roches de glaces : les paroles d'Odérahi amollirent mon cœur endurci par le choc des tourmens, et le firent fondre en larmes ; je la pris par la main, et la conduisis dans un lieu solitaire, sur les bords du grand fleuve ; j'étendis ma natte à l'ombre d'un sassafras ; Odérahi se plaça près de moi : assise sur ses talons, immobile, la tête soutenue par ses mains, elle m'écoutait avec l'attention d'un guerrier dans le conseil : lorsque la douleur arrêtait mon récit : « repose-toi, bon ami, disait-elle : » toute ma joie passée, toutes mes douleurs se peignaient sur son visage. Quand j'eus fini de parler, elle me dit, en essuyant ses larmes :

« Bon ami, j'ai ri de ta joie, j'ai pleuré de ta douleur ! tes paroles ont inondé mon esprit ; il ne peut les contenir ; la nuit les couvre ; je ne les comprends pas. Ton père

n'a pas voulu qu'Eugénie fût ton épouse ; est-ce que dans ton pays on n'est pas libre d'épouser la femme que l'on aime ? est-ce qu'un père peut laisser sa fille brûler d'amour, et souffrir comme un prisonnier au milieu des flammes? Ah ! que tu as bien fait de le quitter. Lorsqu'une louve voit l'un de ses petits blessé, elle est inquiète, agitée ; elle jette des cris plaintifs ; et le père de ton Eugénie a vu d'un œil sec, comme celui d'un guerrier qui tourmente un esclave, sa fille versant des pleurs ; il l'a vu brûlée par les flammes de l'amour, dessécher comme une fleur brûlée par le soleil ; il a vu ses yeux s'éteindre, son sein se flétrir ; il a entendu, pendant le silence de la nuit, ses plaintes, ses soupirs, et son cœur ne lui a pas dit : prends pitié de ta pauvre fille ; elle va mourir, si tu ne lui donnes pas l'époux qu'elle aime !

» Ton père n'avait-il pas choisi, parmi toutes les femmes, celle qu'il préférait? pourquoi s'est-il marié, si son cœur n'était pas assez bon

pour faire le bonheur de ses enfans? il fallait qu'il apprît le métier de jongleur.

» Je te le répète, tes paroles n'entrent pas dans mon esprit; oh! que je suis joyeuse de te voir échappé de cet esclavage!

» Mais peut-être que ton Eugénie n'aurait pas pu te donner des enfans, peut-être que ses mamelles arides n'auraient pas pu les nourrir; peut-être ne voulait-elle pas laver les nattes, travailler au jardin, ou recevait-elle tous les guerriers sur sa couche?

— Non, douce Odérahi, mais elle n'avait pas assez d'or.

—Quoi! est-ce que l'on mange aussi de l'or dans ton pays? mon père m'a dit que certains blancs en étaient si avides, qu'ils brûleraient un homme s'ils croyaient en trouver dans ses cendres: manges-tu de l'or aussi, bon ami? hélas! je n'ai que cet anneau, tiens, le voilà! »

Odérahi versait des larmes abondantes.

« Mon cœur désirerait, ajouta-

t-elle, que tu fusses né d'une Nadouëssise ; tu n'aurais pas versé tant de larmes ! tu ne vois jamais les enfans pleurer dans notre pays ; ils jouent auprès de leurs parens, qui ne leur disent pas de ces paroles dures qui percent le cœur. Une mère jette de l'eau au visage de son enfant irrité, elle éteint le feu de sa colère ; il vient s'asseoir auprès d'elle. Ah ! que j'aurais voulu qu'Ourahou fût ton père ! tu aurais bu le plaisir dès ton enfance ; jamais tu n'aurais versé de larmes ; tu n'aurais pas été traité en esclave dans la tente qui ta vu naître ! cet esclavage est le plus dur de tous ! les liens qui nous attachent portent sur le cœur ! Mais ne te livres pas à la tristesse ; tes parens ne passeront pas les grandes eaux pour te ravir ta liberté ; et s'ils venaient, les guerriers les chasseraient de la bourgade !

» Ne pleures plus ; tes larmes brûlent mon cœur ! le ciel n'est pas toujours couvert de nuages ; la neige ne couvre pas toujours les montagnes : l'homme qui marche sur la

terre est comme le chasseur qui parcourt les forêts : les épines, les troncs d'arbres lui écorchent les pieds ; il ne trouve pas de fruits ni d'eau pour se désaltérer : son estomac est déchiré, la soif le brûle : il dort sur la terre humide ; le vent et la pluie le gèlent ; les animaux le tourmentent : il croit ne jamais trouver la fin de la forêt : mais l'espérance le prend par la main, et lui dit : lèves-toi ! marches toujours ! Il s'enfonce encore dans les bois, marche encore quelque temps avec courage ; tout-à-coup il se trouve dans une belle prairie, au milieu de laquelle sont les tentes d'une nation alliée : il va s'asseoir auprès d'un bon feu, sèche ses nattes, fume une pipe, mange à loisir, et s'endort dans une bonne peau d'ours : alors la joie coule dans son cœur ; il voit, derrière lui, la forêt qu'il a traversée, et la prairie lui paraît plus belle ; il dit au Grand-être : — Je te remercie, grand-père des hommes ! — et son ame boit le plaisir. Bon ami, tu as parcouru

une forêt sombre, hérissée d'épines ; des ennemis t'ont attaqué ; tu as vu autour de toi les cadavres de tes amis étendus sur la terre ; ton estomac a été brûlé par la faim ; mais te voilà dans une belle prairie, auprès de tes parens, qui t'aiment ; chasses les nuages qui couvrent ton esprit ; laisses ma main fondre les glaces de ton cœur ! » Elle appliqua sa main brûlante sur mon cœur, et se leva, en disant : « Allons, bon ami, quitte ta natte de douleur ; efface de ta mémoire le temps qui n'est plus ! commence auprès d'Odérahi une vie nouvelle ! »

Je la suivis jusqu'à la tente de mon père ; elle lui répéta vivement ce que je lui avais dit : à la fin du récit, il se leva furieux, frappa de son casse-tête le poteau qui soutenait la tente, en s'écriant :

« Que je voudrais pouvoir frapper ainsi la tête dure de ton père, brûler son cœur glacé ! Le Grand-être lui avait-il donné le droit de s'opposer à ton bonheur ? S'était-il dit, en te donnant le jour : je vais faire un

esclave? Avant de prendre une femme, ne devait-il pas se demander à lui-même : serai-je assez doux pour ne lui jamais faire verser de larmes? Ne pouvais-tu pas lui dire : Tu m'as donné la vie ; ta barbarie me la rend insupportable ; reprends ce fatal présent ! plonges-moi ta dague dans le sein ! »

Dès que j'eus versé mes larmes dans le sein d'Odérahi, le fardeau qui pesait sur mon cœur et l'endurcissait fut soulevé ; il devint sensible comme une plaie dont on a ôté l'appareil ; le choc le plus léger le blessait ; un souvenir, une parole tendre d'Odérahi le faisait tressaillir. Elle aimait à me conduire dans le bois de sassafras, où les jeunes gens s'amusaient à la danse, à la course, aux combats ; leur joie me déplaisait, leur danse fatiguait mes yeux et déchirait mon cœur ; je te voyais, ô mon Eugénie ! dansant au milieu de tes compagnes, avec la légèreté d'une biche qui s'amuse à franchir les buissons, et les larmes inondaient mon visage.

Un jour que je rentrais avec Odérahi, dans la tente de mon père, je vis un guerrier assis près de lui; il tenait un paquet enveloppé dans une peau; il me le montra, et dit: «frère, ceci est à toi.» C'étaient mes habits et tout ce qu'il avait pris dans notre tente, lorsqu'ils tuèrent mes compagnons. J'y cherchai avec une précipitation inquiète, chère Eugénie, ton portrait et tes paroles écrites sur le blanc, comme le chasseur cherche un reste de feu dans les cendres de la veille: je les trouvai, et mon cœur tressaillit; mes yeux se remplirent de larmes, comme ceux d'une mère qui retrouve, au milieu des bois, les vêtemens ensanglantés de son fils dévoré par les ours: elle en ramasse avec soin tous les morceaux, les presse sur son cœur, les mouille de ses larmes, les étend autour d'elle en s'écriant: « Il ne me reste que cela de mon fils! » Je pressai ton portrait et tes écrits sur mon cœur, en m'écriant: « Il ne me reste que cela de mon Eugénie! »

Mon père, le guerrier et Odérahi étaient assis autour de moi, dévorant des yeux mes effets : je donnai au premier mes boutons de métal ; à mon père, mes habits, et à ma jeune sœur, une pièce de drap écarlate bordé d'or ; j'y ajoutai toutes les pièces de monnaie, pour qu'elle les fît percer, et les suspendît à son col ; mais elle repoussa ma main, en disant : « Je ne veux pas de ce mauvais génie qui t'a persécuté ! les hommes qui ont faim de cette pierre sont comme des ours affamés qui dévorent leurs petits. »

Mon cœur brûlait d'impatience d'aller dans les bois pour verser des larmes sur ton portrait ; je gagnai la forêt, pour y rêver à ma douleur ; après quelques instans, j'entendis un bruit léger ; je regardai derrière le feuillage, c'était ma mère que j'aperçus au sommet de la colline : sa taille légère, son sein palpitant se dessinaient sur le sombre azur du ciel. Elle me vit, accourut à moi, comme un jeune faon qui franchit les buissons pour rejoindre

sa mère : « Que fais-tu donc là, dit-elle ? pourquoi sortir de la tente de ton père, et t'en aller dans les bois, sans Odérahi ? Tu laisses ton corps au pied d'un arbre, et tu fais voler ton esprit auprès d'Eugénie ! mais que tiens-tu dans ta main ; est-ce un esprit qui attire tes larmes ? » Qu'est-ce cela, bon ami, dit-elle, me fais-tu rêver ?... C'est le visage d'une jeune femme !... Voilà ses yeux !... Elle me sourit ! . . . Elle parle à mon cœur !... Et je la tiens dans ma main ! je la passe dessus, il n'y a rien ! Est-ce l'ame d'Eugénie ! — Douce Odérahi, c'est son image que tu vois dans cette pierre transparente, comme tu vois la tienne dans les eaux paisibles. — Quoi ! c'est Eugénie ! cette pierre a gardé son image ! qu'elle est belle ! tiens, reprends-là ! je n'ose plus la voir ; je n'ose plus la toucher ; elle fait du mal à mon cœur ! » Ses yeux étaient remplis de larmes. « Remets cette pierre dans ta natte, reviens à la tente de mon père, il t'attends. »

Quand je fus rentré dans la tente,

mon ame était impatiente, comme un jeune faon que des chasseurs ont attaché à un arbre, pour l'apporter vivant à leurs enfans; elle bondissait, cherchait à rompre ses liens, pour s'en aller dans ses bois solitaires, faire couler mes pleurs sur ton portrait: j'attendis que ma sœur et mon père fussent endormis pour les quitter; mais Odérahi s'aperçut de mon absence: inquiète comme une mère dont l'enfant est égaré dans la forêt, elle suivit mes pas.

J'avais fait mille détours, afin qu'elle ne pût me trouver; cependant Odérahi reconnut mes traces sur l'herbe, sur le sable: elle vint auprès de moi; la tristesse était peinte dans ses yeux.

« Pourquoi donc, dit-elle, fuis-tu ta mère? elle t'aime, mais tu ne veux pas la voir; elle n'est pas aussi belle que ta bien-aimée: ton esprit ne peut rester auprès d'elle, ton cœur ne lui parle pas. Bon ami, la beauté passe comme une fleur: c'est d'être aimé, qui fait le bonheur! et je t'aime comme une mère aime son tendre

tendre fils ! Mais, que tiens-tu dans ta main ? est-ce encore une image de ta bien-aimée qui attire tes larmes ?

— Non, douce Odérahi, ce sont ses paroles tracées sur le blanc ; toute son ame y est peinte, toutes ses pensées y sont renfermées.

— L'ame de ta bien-aimée peinte sur ce blanc ! tes paroles n'entrent pas dans mon esprit.

— Ecoute, belle Odérahi, les guerriers tracent sur une écorce le cours des fleuves, le signe de leur nation, le nombre des guerriers qu'ils ont tués, les chevelures qu'ils ont enlevées ; les Européens tracent de même leurs pensées sur le blanc.

Répètes-moi donc les paroles de ta bien-aimée. »

Nous revînmes à la tente, et je lui lus tes lettres ; elle s'écria :

« Ontéréé ! Ontéréé (1) ! mon cœur te parle bien plus haut : ne l'entends-tu pas ? Tu es l'ame de ma

(1) C'était le nom d'adoption du jeune Français.

vie ; quand tu n'es plus auprès de moi, je suis triste comme une femme qui a perdu son époux ; mon ame rampe sur la terre, comme une plante qui n'est pas échauffée par le soleil : ton image remplit mes yeux ; je la porte dans mon cœur ! la nuit, les esprits te présentent à moi, assis sur ma natte, ou marchant à mes côtés : quand tu es dans les bois, je suis triste comme un enfant égaré dans la forêt : mes oreilles sont attentives ; le moindre bruit me fait tressaillir ; je crois t'entendre revenir ; et si ce n'est pas toi, mes yeux se remplissent de larmes ; ils se promènent sans cesse sur la prairie, pour te rencontrer ; quand ils te voyent, mon cœur palpite ; il me dit : Odérahi, voilà ton bon ami, prépares sa nourriture ! Tu entres dans la tente, et tes regards brûlent mon cœur ; il bondit de joie, comme un enfant auprès de sa mère : toute Odérahi est à toi! Mais n'arrête plus tes regards sur ce blanc qui attire tes larmes ; repose-les sur Odérahi, qui t'aime,

qui essuie tes pleurs. Bien-aimée est là bas, derrière les grandes eaux, elle ne viendra pas te parler; les les vents ne t'amèneront pas ses paroles : et voilà ta mère auprès de toi : elle t'aime, écoute sa voix; que cette voix remplisse ton cœur! »

Les douces paroles d'Odérahi versaient du baume sur mon cœur; ses tendres regards, et les baisers qu'elle me permettait de cueillir sur ses mains, réchauffaient mon ame glacée par les tourmens, comme les eaux de feu raniment le voyageur gelé de froid.

Mes yeux avaient toujours soif de la lecture de tes lettres; je m'échappai encore pour aller dans le plus épais des bois, verser dessus mes pleurs : lorsque je voulus les prendre dans ma natte, je ne les trouvai plus; mon ame tressaillit; je revins sur mes pas, je les cherchais dans les herbes, sous les buissons, comme un chasseur affamé cherche l'oiseau qu'il a tué. Tes lettres, ton portrait n'y étaient pas; mon cœur souffrit tout ce qu'il

avait souffert lorsqu'on nous sépara. Je rentrai dans la tente, portant sur mon ame le fardeau de la douleur.

« Odérahi, dis-je à ma jeune amie, des torrens de larmes vont couler de mes yeux, les plaies de mon cœur vont se r'ouvrir ; j'ai perdu les paroles écrites ! »

Odérahi rougit ; sa langue était liée par la timidité.

« Bonne mère, lui dis je, c'est toi qui les a prises dans ma natte, rends-les moi, je t'en prie ! »

— Ontéréé, mes oreilles sont fermées à tes paroles, assis-toi sur ma natte, mon cœur veut te parler.

« Un nuage épais couvre ton esprit, des pleurs roulent sans cesse dans tes yeux ; ton cœur est triste comme celui d'un père qui a perdu son fils, le chagrin le ronge : je te le demande ; une mère peut-elle voir son fils dessécher dans son berceau, repousser sa mamelle ; peut-elle voir la mort assise sur sa tête, comme le hibou perché sur l'oiseau qu'il va dévorer? non ! elle ne le peut pas ! Comment veux-tu que mon

cœur qui t'aime, comme une épouse aime son époux, puisse te voir t'enfoncer dans les ténèbres de la mort? Je voudrais pouvoir retenir ton esprit prêt à partir pour le pays des ames : je te prends dans mes bras comme une épouse retient son époux qui veut partir pour une expédition de jeunes gens ; tu es plus fort que moi, tu me laisses sur ma natte, versant des pleurs ; tu fuis vers le pays des ames ! du moins conduis-moi avec toi; car mon ame est attachée à la tienne, et ne veut plus la quitter ! C'était cette pierre qui a conservé l'image de ton Eugénie ; c'étaient ces blancs qui ont conservé son ame, qui te desséchaient, comme le soleil dessèche les plantes : j'ai parlé de ta douleur à un vieillard ; il m'a conseillé de lui apporter cette image, pour que tu ne visses plus qu'Odérahi.

« Bon ami ! les yeux de cette image ne pleurent pas avec toi, sa bouche ne te parle pas, son sein ne palpite pas ; vois les larmes d'Odé-

rahi se mêler à tes larmes, entends son cœur qui te parle sans cesse ; vois son sein palpiter de joie quand tu es plus gai, de douleur quand tu pleures auprès de moi : que je sois ta bien-aimée ! Je ne suis pas aussi belle que ton Eugénie ; mais je te l'ai dit, la beauté passe comme une fleur ; c'est d'être aimé qui rend heureux, et le feu de l'amour ne s'éteindra jamais dans mon cœur. »

En même-temps elle essuya mes larmes ; ses paroles plaisaient à mon cœur, comme le murmure d'une eau vive plaît au chasseur altéré.

Odérahi me prit par la main, me ramena à la tente d'Ourahou, et lui dit :

« Bon père, je te ramène ton fils qui fuyait dans les bois, comme un cerf percé d'une flèche court pour éviter la douleur. O mon père ! fais tomber cette flèche, car elle perce aussi mon cœur ! »

Ourahou me dit d'un ton grave :

« Je croyais avoir fait asseoir sur ma natte un brave guerrier qui savait étouffer la douleur ! Mon fils,

n'est-il qu'une femme ! Allons, prends courage ! Ton père a vu tomber sur la terre son épouse Wanissa, et son fils qu'il aimait dans cœur ; il a versé des larmes sur leur tombe ; sa tête a plié sous le poids de la douleur, comme un chêne plie sous le poids d'un ouragan : »

En disant ces mots, ses yeux se remplirent de larmes ; il prit un air plus calme, et continua ainsi :

« Mais j'ai relevé ma tête ; je n'ai pas voulu que les guerriers vissent mes pleurs. Quelquefois j'entends encore gémir autour de moi, les ames plaintives de Wanissa, de mon fils ; leurs voix me font tressaillir ; mais je dompte ma douleur : je pleurs dans mes mains, parce que je suis homme ; j'essuie mes larmes, parce que je suis guerrier. Allons, mon fils, prends courage : parcours avec fermeté le pénible sentier de la vie ! ne vois-tu pas le Grand-père des hommes qui te regarde marcher à travers les épines de la vie, nager dans le lac des

peines? n'entends-tu pas sa voix te dire : — Courage, mon fils? ton cœur est brûlé, ton esprit est couvert de nuages; marches toujours! tu arriveras auprès de moi, et alors je rafraîchirai ton cœur, j'éclaircirai ton esprit : tu n'es qu'au commencement de la route, et tu es essouflé; tu verses des pleurs sur le corps d'une amie qui devoit t'accompagner dans le voyage; que sera-ce, lorsque parvenu au milieu de ta course tu laisseras derrière toi, étendus sur la terre, les corps de ton père, de ton épouse, de tes enfans? L'homme doit être comme le guerrier attaché au poteau de mort : avant d'arriver près de moi, il voit son corps brûlé, ses membres coupés, étendus autour de lui; il souffre d'horribles douleurs; mais il dévore ses larmes, rit, chante, et meurt en brave guerrier.

« Allons, mon fils! sois homme, et ne pleurs pas toujours comme une femme! »

Les paroles de mon père fortifièrent mon ame affaiblie, comme

les eaux-de-feu fortifient le chasseur fatigué.

Cependant, mes frères les Nadouëssis venaient souvent me chercher, pour aller aux exercices. Je les suivis plusieurs fois jusqu'aux bords du fleuve : nous tirions des flèches pour percer une feuille, un oiseau qui fendait l'air; nous frappions du casse-tête un tronc d'arbre, à la marque indiquée ; nous poussions les différens cris de guerre ; puis ils se jetaient dans le fleuve à l'endroit où la rivière y précipite ses eaux bouillonnantes ; ils me faisaient nager contre les torrens ; ils allaient dans tous les sens, avec autant de vîtesse que les poissons, disparaissant sous les eaux, pénétrant jusques dans les antres du fleuve, se plaisant à nager sur la cime des vagues écumantes, à poursuivre, avec la rapidité de l'oiseau, une branche entraînée par les torrens, luttant contre les masses de débris et les arbres déracinés, que la rivière précipitait dans le fleuve.

Les femmes nageaient plus loin dans une anse paisible, entourée d'arbres touffus, tenant leurs petits enfans dans leurs mains, les laissant voguer devant elles : ces petits enfans remuaient leurs bras, soutenus par la nature, comme le jeune faon qui, pour la première fois, traverse le fleuve auprès de sa mère.

Je revenais avec eux à la tente d'Ourahou; ils lui disaient que je serais bon chasseur et bon guerrier; Odérahi sautait de joie, et pour me délasser, elle me frottait les membres avec de la graisse d'ours, et me donnait des fruits rafraîchissans.

Pendant les huit premières lunes de ma captivité, l'ennui avait desséché mon esprit, parce que mon ame n'était pas encore accoutumée aux mœurs sauvages, mais peu-à-peu je les trouvai préférables mille fois à celles des Européens, et je ne fus plus étonné de ce que beaucoup d'entre eux quittaient leurs maisons pour venir s'asseoir sur les nattes des Indiens qui, libres

comme les oiseaux, ne connaissent d'autres liens que ceux qui unissent les hommes pour l'utilité commune, et de passion ardente que l'amour de la patrie qui les dirige dans toutes leurs actions. Mes besoins diminuèrent à mesure que je me rapprochai de la nature ; je ne regrettai plus cette foule d'habits, d'instrumens et d'outils, dont je n'avais pu me passer d'abord, et qui me seraient devenus embarrassans ; je ne regrettais que ma patrie dont le souvenir me faisait sans cesse verser des larmes. La perte de mes livres me fut également sensible ; ils avaient été ma seule ressource, mes seules consolations pendant les pénibles années de ma jeunesse.

J'y suppléai en écoutant les récits des vieillards, les discours des orateurs et les délibérations du conseil ; en contemplant la nature dans cette délicieuse contrée.

J'aimais surtout à aller de cabane en cabane, visiter mes frères : la paix qui y régnait calmait mon cœur ; leur stoïque et douce tran-

quillité appaisait les feux d'une imagination trop ardente. Mon esprit, au lieu de parcourir les sentiers vagues et incertains de l'espérance, se reposait sur leurs nattes où le bonheur était assis. J'aimais à voir les femmes travailler avec activité, les enfans courant à quatre pattes sur les nattes, essayant de marcher debout en tenant leurs bras élevés, jouant entre eux, se roulant les uns sur les autres, et contractant ainsi cet attachement invincible, qui fait de toute une nation une seule famille. Le père qui les contemplait avec délices, quittait les flèches ou le casse-tête qu'il façonnait avec un art admirable, pour se joindre à leurs jeux, et s'étendre sur la natte. Tous grimpaient sur lui, l'un pour se mettre à cheval sur ses épaules, l'autre pour jouer avec les ornemens de sa tête, celui-ci pour essayer de soulever de l'une ses jambes; je croyais voir l'Hercule des Européens, jouant avec les amours : le plus âgé répétait avec lui les chansons de guerre;

les femmes cessaient leurs travaux pour l'écouter, et riaient aux éclats de ses fautes.

L'ame des sauvages est extrêmement sensible ; la musique fait sur eux une impression profonde qui va jusqu'au délire. Un habile musicien parcourerait, sans danger, l'Amérique entière, ferait rassembler autour de lui toutes les hordes sauvages, et recueillerait dans sa route une quantité prodigieuse de présens. J'avais composé avec des roseaux une petite flûte, dont le son aigu flattait les oreilles de mes frères. J'inventai quelques danses, et les leur appris : ils s'y livrèrent avec fureur, dansant au son de mon instrument, tant que mes forces pouvaient me permettre de les accompagner. A la fin, enivrés de plaisir, ils m'offraient en présent tout ce qu'ils possédaient, et leurs plus belles filles, non pas qu'ils eussent le droit de disposer de leurs cœurs, mais parce que ces jeunes Indiennes, séduites par les charmes

de ma musique, voulaient toutes m'avoir pour époux.

« Mon frère, me disait chacun d'eux, tu as fait couler la joie dans mon cœur, tu as imprimé le plaisir à tous mes nerfs, tout ce que je possède est à toi, ma fille t'aime, sois son époux, elle te rendra le plaisir que tu nous a fait? »

J'acceptais tous leurs présens, et les leur restituais, en me servant de l'usage des Indiens qui font passer le don qu'ils ont reçu de main en main jusqu'à ce que celui qui en a besoin le garde. Odérahi se chargeait de reconduire les jeunes filles à la tente de leurs parens.

Lorsqu'il mourait quelqu'un, ils venaient me dire : « Frère, un tel vient de perdre sa femme ou son enfant; le chagrin dévore son cœur, viens le chasser avec le son de ton instrument ! » J'allais chez l'infortuné; je le trouvais immobile, la tête dans les mains : les sons aigus de ma flûte l'arrachaient peu-à-peu à sa douleur, et portaient l'heureux

oubli de ses maux au point de le faire danser avec ses amis ; je sortais accablé de présens, répandant ainsi autour de moi la gaieté qui ne pouvait entrer dans mon cœur.

Un jour je vis entrer dans la tente d'Ourahou, un jeune voyageur grand et bienfait, qui déposa son paquet de peau, ses armes, ses provisions sur la terre, et dit : « Mon père, belle Odérahi, me voilà de retour de l'Ouest. » Ils répondirent : « cela est bien ; assieds-toi ! » Il s'assit sur la natte ; Odérahi lui frotta les membres avec de la graisse d'ours ; Ourahou lui présenta une pipe qu'il fuma toute entière, sans parler : quand elle fut consumée, on lui offrit du bouillon et des viandes cuites avec du riz. Il les mangea lentement et en si grande quantité, que je vis bien qu'il était à jeûn depuis long-temps, et qu'il n'était si lent que par tempérance ; lorsqu'il eut fini, Ourahou, en se montrant à lui, dit :

« Omourayou, voilà ton frère de retour du pays des ames.

— Ah ! que je suis content, s'écria le jeune homme ! Quand tu fus parti, j'entrepris le voyage au pays de

l'Ouest ; j'espérais y rencontrer la mort ; j'espérais que mon ame retrouverait la tienne ; mais tous les peuples de ce pays m'ont tendu la main, m'ont fait asseoir sur leurs nattes, fumer dans leur calumet et danser avec leurs filles ; mon cœur m'a dit : ne tue pas ces bonnes gens, retourne plutôt dans ton pays, la guerre viendra, tu mourras pour ta nation et tu partiras, avec plus de gloire, pour le pays des ames. Je me suis hâté de revenir ; je te trouve assis sur la natte de mon ami ; tu le remplaces dans mon cœur ; mon ame ne veut plus partir ; elle restera unie à la tienne, comme deux arbres qui ont crû ensemble, et dont les branches entrelacées, les troncs réunis, ne peuvent plus être séparés. »

Les paroles de ce jeune homme pénétrèrent dans mon cœur ; je sentis s'y allumer le feu de l'amitié la plus vive, pour ce jeune guerrier dont la figure annonçait la franchise et la bonté ; je lui serrai la main, et lui donnai le sabre qu'un

Indien venait de me rapporter : il défit son paquet, m'offrit une belle peau d'ours, donna à ma sœur un beau collier de perles, à mon père une hache de fer achetée des Hommes-barbus. Il sortit ensuite pour aller voir ses amis et la jeune Omaïra qu'il aimait ; il revint bientôt à la tente de mon père qui le fit coucher sur sa natte et demeurer avec nous.

Omourayou se plaisait à nous raconter ses voyages ; nous l'écoutions en silence ; nous amusant à tresser des nattes, tourner des pots de terre, ou faire des flèches. Notre vie s'écoulait paisiblement comme un ruisseau, lorsque le Grand-chef fit publier la délibération du conseil général des tribus assemblées, portant invitation à la grande chasse : les Indiens ne connaissant pas d'ordres supérieurs, n'obéissent qu'à des invitations qui ont pour but l'utilité générale.

Nous nous préparâmes à cette affaire importante par un jeûne rigoureux de plusieurs jours. Oura-

hou et le jeune guerrier ne mangèrent rien, ne burent pas une goutte d'eau : Odérahi me donnait, pendant qu'ils dormaient, un potiron cuit sous la cendre, pour m'aider à soutenir cette longue abstinence. Quand la faim eut affaibli l'esprit de mon père, il eut des rêves ; je l'entendis pendant la nuit murmurer et parler beaucoup : lorsqu'il se réveilla, il nous dit qu'il avait vu un pays rempli de gibier ; il alla répéter son rêve, et plusieurs guerriers ayant vu le même pays, sans doute parce qu'il était réellement le plus fécond, ils en conclurent que les esprits leur indiquaient ce lieu qui fut choisi pour le rendez-vous général.

Avant le départ, mon père invita les guerriers de la bourgade à un festin : nous allâmes à la chasse, et rapportâmes des daims et des ours : Odérahi et ses compagnes en firent bouillir les chairs avec du riz dans de grands plats de terre, et rôtir une partie sur un brasier avec des broches de bois soutenues par des

fourches; d'autres morceaux furent cuits dans des trous creusés en terre, qu'elles avaient échauffés avec de la braise.

Quand les viandes furent cuites, la tribu se rassembla sous l'ombrage des grands platanes qui bordent le fleuve. Mon père, mon ami et moi, étions revêtus de nos plus beaux habits : Odérahi était belle comme un esprit ; elle portait sur ses épaules un manteau de drap bleu de ciel, bordé de franges d'or ; les monnaies que je lui avais données, étaient suspendues à des colliers de coquilles, et la plus grande au collier de perles qu'elle avait reçu d'Omourayou : quelques taches rouges placées sur ses tempes et sur son front, faisaient briller ses yeux d'un doux éclat : ses cheveux, ornés de plumes brillantes, étaient recouverts d'un duvet de cigne plus blanc que la neige : elle souriait à tous ceux qui la regardaient : j'aimais à l'observer ; au milieu de ses plus graves occupations, ses regards s'arrêtaient toujours sur moi.

Les hommes s'assirent en cercle sur le gazon, passant tour-à-tour au milieu pour danser avec force, en chantant leurs exploits avec la vigueur et la constance des vents qui battent les flancs d'un rocher : ils imitaient les gestes et les cris d'un guerrier qui se bat, arrache une chevelure, ou ceux d'un chasseur qui poursuit le gibier et se met en embuscade pour le surprendre. Ourahou célébra ses exploits ; Omourayou chanta ses voyages : on croyait le voir gravissant les rochers, traversant un torrent à la nage, parcourant une sombre forêt. Les guerriers applaudissaient à chaque stance, par des cris qui frappaient les montagnes. Je chantai les rigueurs du froid que j'avais éprouvées dans le nord, les tourmens que j'avais soufferts, la générosité d'Odérahi, la bonté des Indiens et leur bravoure. Odérahi était à quelques pas de nous, avec ses jeunes compagnes, qui formaient un autre cercle : toutes dansaient avec beaucoup de grâce, se tenant

droites comme une fleur qui tourne sa tête vers le soleil : leurs bras tombaient légèrement à leurs côtés, elles remuaient rapidement leurs pieds, sans faire un seul pas, mais en les tournant et les faisant toucher alternativement par les talons et par les deux bouts, glissant ainsi sur la terre en élevant la tête avec les grâces, la légèreté d'un cigne qui vogue au milieu des roseaux : elles se séparaient, se réunissaient, puis se séparaient encore, sans jamais se tromper de place : leurs voix mélodieuses s'élevaient vers le Grand-être comme celles des hirondelles qui, rassemblées sur un rocher, au lever de l'aurore, voltigent çà et là, s'éloignent, se rassemblent, et chantent, toutes à-la-fois, les louanges du père des hommes. Trois musiciens les accompagnaient en marquant la mesure avec un tambourin, un chichicoué ou callebasse remplie de cailloux, et un fifre de roseau. Ces sons réunis et répétés par les échos formaient un concert délicieux au sein de ces paisibles vallées.

Lorsque la danse fut finie, chacun s'assit autour des mets posés sur la terre. Omourayou et Odérahi se placèrent auprès de moi ; ma jeune sœur me montrait des yeux à ses compagnes; elle était joyeuse comme une mère qui montre son enfant à ses amis. Ourahou, revêtu d'une partie de mes vêtemens, distribuait les viandes, tirait de la chaudière des cuisses, des épaules, pour en donner une à chaque guerrier. Je crus qu'après un si long jeûne, ils allaient les dévorer ; ils mangèrent très-doucement, sans prononcer une parole, buvant à longs traits le bouillon chaud que les femmes puisaient avec des pots de terre.

Ourahou, pendant ce temps, chantait les exploits des guerriers de la bourgade. Chaque convive mangea une énorme quantité de viande et de riz ; je ne concevais pas comment leurs estomacs pouvaient contenir tout ce qu'ils avalaient. Lorsque le repas fut fini, la lune vint éclairer cette scène ; les hommes et les femmes réunis dans

une petite vallée, élevèrent leurs voix vers le Grand-être, et chantèrent cette hymne en son honneur.

CHOEUR.

Grand-être ! ouvre tes oreilles, afin que les paroles de tes enfans ne tombent pas sur la terre !

LES HOMMES.

C'est ta main puissante qui a attaché au ciel les globes de feu qui nous éclairent. C'est ton haleine qui enfante les vents : lorsque le tonnerre gronde, c'est ta voix qui fait retentir les airs. Ce sont les éclairs de tes yeux qui traversent les nues en longs traits de feu.

LES FEMMES.

C'est le doux éclat de tes yeux qui remplit l'air d'une douce chaleur, aux premiers jours du printemps ; qui fait fondre la neige des montagnes, pénètre la terre, réchauffe les graines et les animaux engourdis, ranime la nature, comme les regards

regards d'un époux embrâsent le cœur de son épouse.

LES HOMMES.

C'est ton doigt qui a tracé sur la terre le lit des fleuves depuis leurs sources jusqu'au grand lac : c'est toi qui as élevé les montagnes et les a couvertes de forêts, pour arrêter les nuages qui remplissent les rivières d'une eau toujours nouvelle. C'est toi qui fais soulever les flots en vagues écumantes, lorsque tu te promènes sur les eaux qui fléchissent sous tes pieds et se courbent avec respect autour de toi.

LES FEMMES.

C'est toi qui allumes dans nos cœurs le feu de l'amour; qui nourris dans nos flancs les fruits de l'hymen; qui remplis nos mamelles du lait qui les alimente : tu leur donne la force de s'attacher à nos épaules, pour sucer nos seins; tu les tiens par la main quand ils commencent à marcher sur les nattes de leurs mères.

Les Hommes.

C'est toi qui fais arriver les nuages du pays de l'Ouest, les rassembles comme les vapeurs de la chaudière, et les fais retomber en gouttes abondantes sur la terre qu'elles arrosent. Tu nourris dans ces vastes prairies d'immenses troupeaux, sur les lacs, des milliers d'oiseaux aquatiques; et deux fois, pendant que le soleil fait sa course, tu les disperses et les conduis par les mêmes routes, pour nourrir tous tes enfans.

Les Femmes.

C'est toi qui étends sur la terre le lit de mousse et de verdure sur lequel dorment tous les êtres : tu couvres les arbres de fleurs et de fruits : tu donnes aux plantes la propriété de guérir nos blessures, et ce doux parfum qui embaume les airs. Tu fais germer dans le sein de la terre les graines que nous plantons; tu soutiens leurs tiges agitées par les vents. C'est ta main qui a peint le

plumage des oiseaux ; tu leur as donné une voix mélodieuse pour égayer le silence des bois et récréer tes enfans dans leurs rêveries.

Les Hommes.

Nous allons recueillir les présens que tu nous envoies : conduis avec ton souffle nos flèches légères ; porte nos barques sur les eaux ; écarte les troncs d'arbres qui pourraient les crever ; nettoie les forêts des ronces et des épines qui embarrassent la route ; prépare-nous un chemin uni et sans pierre à travers les montagnes ; commande à la lune de nous éclairer, aux vents de nous souffler au visage, pour que les animaux n'entendent pas notre marche et ne nous sentent pas : fais tomber beaucoup de gibier sous nos coups, pour que tes enfans ne meurent pas de faim pendant l'hiver !

Les Femmes.

Nos époux vont à la chasse ; écarte les serpens qui pourraient les

piquer, les troncs d'arbres qui pourraient déchirer leurs jambes ; éloigne les ennemis qui pourraient les surprendre ; donne-nous la force de les suivre ; soutiens-nous lorsque nous serons courbées sous le poids du gibier !

CHOEUR.

Grand-être ! ne laisse pas tomber les paroles de tes enfans sur la terre ! leurs ames s'élèvent vers toi, comme les aigles qui percent les nuages pour s'approcher du soleil. »

Lorsque cet hymne fut chanté, ils se retirèrent dans les bourgades, et le lendemain, dès la pointe du jour, nous levâmes nos tentes, pliâmes les peaux, et les chargeant sur nos épaules avec tous nos ustensiles, nous partîmes ensemble pour aller au lac *des Bois*, lieu du rendez-vous général.

Odérahi nous suivit pour préparer nos mets ; elle portait aussi la peau de la tente, et ses hardes. Nous marchâmes vers le Nord sans autre guide que le soleil et les cinq étoiles,

qu'ils nomment la Grande-ourse, les Trois-chasseurs et la Chaudière.

Lorsque le soleil ne brillait plus, nous reconnaissions notre route au vol des oiseaux, aux écorces des arbres plus brunes, plus fortes du côté du Nord, et recouvertes d'une mousse épaisse. Nous traversions en droite ligne les lacs, les forêts, les rivières; nous gravissions les montagnes, sans jamais nous détourner. La fatigue me faisait souffrir dans tous mes membres; mais Odérahi marchait gaiement auprès de moi: son exemple me donnait du courage: lorsque la lune paraissait, nous dressions nos tentes dans une prairie; ma sœur me frottait avec de la graisse d'ours, et la fatigue ne me tourmentait plus.

Enfin, nous arrivâmes au lac *des Bois*, à travers les épaisses forêts dont il est entouré. Les chasseurs des douze autres tribus s'y étant rendus, la chasse commença dans une vaste prairie qui se terminait d'un côté sur les bords du lac, et de l'autre à la gorge d'une vallée

couverte de bois ; c'était le lieu indiqué par mon père. Mes frères qui dans leurs tentes, étaient indolens comme des ours engourdis par le froid, restant toujours assis sur leurs nattes, pour fumer, se réveillèrent, et devinrent agiles comme des cerfs. D'abord ils entourèrent la prairie, pour forcer les buffles à fuir par la vallée, en mettant le feu aux herbes qui couvraient la terre. Les troupeaux accumulés dans cette gorge étroite, tombaient percés de flèches.

Le lendemain, on entoura une vaste prairie qui bordait le fleuve ; des pirogues remplies de chasseurs étaient cachées dans les roseaux ; et lorsque les animaux que nous chassions devant nous en poussant de grands cris, voulaient passer l'eau, nous les percions de coups. On cerna de la même manière des lacs, tandis que des pirogues battaient les roseaux : les cris des chasseurs frappaient les montagnes : les oiseaux aquatiques, les cignes, les canards, les pluviers, les sarcelles, les poules d'eau effrayés voltigeaient au-dessus

du lac dont la surface était bientôt couverte de leurs corps. Toutes les nuits, on allumait de grands feux pour écarter les moustiques qui venaient en tourbillons, se précipiter sur nous : la flamme s'élevant au-dessus de la forêt qu'elle remplissait de lumière, éclairait la cime des montagnes et des rochers ; le lac paraissait tout en feu : la beauté de ce spectacle me ravissait.

Lorsque la lune ne nous éclairait pas, nous nous dispersions dans les bois, à la lueur des vers luisans, semblables à de petites lampes éparses sur la terre ; nous prenions les faisans, les poules-des-bois endormies sur les arbres. Les chasseurs, pour conserver le gibier, jetaient leurs filets, et prenaient une grande quantité de poissons que les femmes faisaient sécher.

J'aimais à aller après le repas, m'asseoir à l'ombre d'un sassafras, avec ma jeune mère : l'aspect de ces lieux enchantés plongeait mon esprit dans de douces méditations sur le Grand-être dont je parlais

souvent à Odérahi. Je désirais connaître les opinions religieuses des Indiens : la franchise d'Odérahi, son esprit, son bon cœur me promettaient des réponses satisfaisantes ; je lui dis : « Bonne-amie, mon cœur veut te parler, ne laisse pas tomber ma voix sur la terre ! Dis-moi comment les yeux de ton esprit voient le Grand-être.

— Bon-ami, comment peux-tu demander cela à une jeune femme dont les yeux sont éblouis par l'éclat de tes yeux ? comment oserai-je les élever vers le Grand-être ? ses regards les brûleraient comme ceux du soleil brûlent les yeux des enfans qui s'amusent à le fixer.

—Mais, douce Odérahi, ne pourrais-tu pas me tracer une image du Grand-esprit ?

— Oh oui, bon-ami, surtout depuis que je t'ai vu : tu es à mes yeux l'image du Grand-père des hommes ; il est beau comme toi ; tous ses membres sont bien faits comme les tiens ; ses regards qui s'étendent d'un bout de la terre à

l'autre, comme toi qui l'a parcourue, regardent tous ses enfans avec la douceur qui brille dans tes yeux lorsqu'ils s'arrêtent sur moi; sa voix est douce, elle pénètre dans le sein de la terre, se fait entendre à tout ce qui est, comme la tienne pénètre dans mon cœur; ses bras s'étendent sur tous les hommes, comme les tiens, lorsque tu prends les mains d'Ourahou, d'Omourayou, les miennes, et que tu les presse sur ton sein. Son esprit est vaste comme le tien; il renferme tout, il sait tout : son cœur est bon; il voudrait que tous les hommes fussent heureux, et s'aimassent en frères; il les chérit dans son cœur, comme tu aimes Odérahi : lorsqu'il voit leurs membres couverts de plaies, lorsqu'il entend le cri de mort, ses yeux se remplissent de larmes, son ame tressaille, il pleure comme tu pleurais sur ta natte des bois, en pensant à ton Eugénie. C'est lui qui a fait tout ce qui charme les yeux, tout ce qui flatte les oreilles, tout ce qui plaît à la bonche : il orne les plantes

et les arbres de fleurs, comme toi, bon-ami, qui aimes à me donner des pièces de drap rouge à franges d'or pour que je paraisse plus belle : bon-ami, tu es pour moi le portrait du Grand-être, comme cette eau vive était pour toi le portrait de ton Eugénie : je t'aime dans mon cœur et t'honore dans mon esprit, comme l'image vivante du Grand-père des hommes.

— Odérahi, tes paroles plaisent à mon cœur ; mais écoute-moi toujours : qui est-ce qui fait souffrir les hommes, les attache au poteau de mort, et les tue, en leur portant des coups qui font souffrir tous leurs membres ; qui est-ce qui lance la foudre, bouleverse les eaux du lac lorsqu'il engloutit les pirogues?

— Bon-ami, ce sont les mauvais génies qui détestent les hommes et les tourmentent sans cesse : ce sont eux qui les attachent au poteau de mort, et font perdre l'esprit aux bourreaux qui les tourmentent ; ce sont eux qui t'ont enlevé de ton pays : mais le Grand-être, plus puis-

sant, t'a arraché de leurs mains, pour te placer sur la natte du bon père Ourahou, auprès d'Omourayou et d'Odérahi qui t'aiment.

— Si le Grand-être est plus puissant que les mauvais génies, pourquoi souffre-t-il qu'ils tourmentent les hommes?

— Le voyageur qui a couru les bois pendant la pluie, dont les jambes ont été déchirées par les épines, trouve sa tente plus belle, sa peau d'ours plus molle; lorsque tu rentres fatigué dans la tente, après une longue absence, tes regards sont plus agréables à mes yeux qui ont soif de te voir, tes paroles sont plus agréables à mes oreilles, qui ont faim de t'entendre: de même les hommes, après avoir long-temps souffert, trouveront plus belle la prairie dans laquelle le Grand-être les attend. Le gibier y sera très-abondant; ils y chasseront à leur gré; les femmes danseront, sans être obligé de labourer la terre; ils s'aimeront toujours, sans que le feu de l'amour puisse s'affaiblir; le père

des hommes allumera dans leurs cœurs une flamme qui ne s'éteindra jamais ; il donnera à leurs nerfs la force d'être toujours agités par le plaisir.

—Mais pourquoi n'a-t-il pas écarté les ronces et les épines qui embarrassent le chemin de la vie?

— La vie n'est qu'un songe, et la mort un réveil ; les maux passent avec la rapidité de l'oiseau qui vole, sans laisser de traces après lui : regarde derrière toi, vois-tu les tourmens que tu as soufferts ? si tu les aperçois, ce n'est qu'à travers un nuage. Et le père des hommes n'a-t-il pas placé sur leur route des tentes où ils s'arrêtent et boivent le plaisir? ne leur a-t-il pas donné des parens, des amis qui les soutiennent, quand le souffle des esprits est prêt à les renverser ; une femme qui arrache les épines de la vie? ne leur a-t-il pas donné une ame que tous les tourmens ne peuvent détruire et qui s'asseoira un jour auprès de lui?

— Oui, mais quand la femme qui le rendait heureux tombe à ses côtés,

et qu'il ne peut la relever, il continue sa route ; mais l'ennui pèse sur sa tête, le chagrin ronge son ame, il s'arrête à chaque instant pour verser des larmes.

— Tu me parle de tes peines ! n'as-tu pas trouvé une bonne mère qui a fermé tes plaies?

— Oui, belle Odérahi ; mais si tu tombais auprès de moi, si ton père, si mon jeune frère Omourayou, ta sœur Omaïra tombaient à mes côtés, je resterais étendu sur la route, comme un faon qui ne peut suivre sa mère poursuivie par les chasseurs.

— Tu parles en femme qui voit tous les dangers, et non en guerrier qui les brave : si nous mourions avant toi, nos ames voltigeraient autour de ta natte, elles te diraient : courage, bon-ami, marche sans cesse, tu n'es pas loin encore du pays des ames ; tu vas bientôt y entrer : tu t'y reposeras sur une bonne peau d'ours, dans la tente de ton père, de tes parens, auprès de ton Eugénie et d'Odérahi ; tu les aimeras dans ton cœur, comme tes

épouses, et nos ames seront réunies comme des flammes qui se confondent.

— Douce Odérahi, tes paroles me plaisent autant que le chant des oiseaux, mais écoute toujours les miennes. »

Je voulus lui expliquer les phénomènes de la nature; elle mit sa main sur ma bouche : « Bon-ami, dit-elle, tes paroles n'entrent pas dans mon esprit; tu veux que je le fasse marcher dans ces ténèbres, mais je plairais plus au Grand-être en faisant des nattes pour Ourahou : quand j'aurai été l'épouse d'un bon guerrier, et que j'aurai allaité mes enfans ; quand mes filles seront mariées, et que je les aurai aidées à nourrir aussi les leurs, alors le Grand-être m'appelera à lui ; et pour me récompenser d'avoir été bonne fille, bonne épouse et bonne mère, il fera voir à mon esprit tout ce qui est : mais à-présent qu'il est enveloppé dans mon corps, il ne peut s'élever au-dessus de la terre : il est comme l'oiseau-pêcheur qui rase

les eaux entre les arbres du rivage ; s'il veut s'élever plus haut, les vents le culbutent, et le jettent dans la rivière. Si je voulais faire marcher mon esprit dans les ténèbres qui couvrent la cause de tout ce qui est, il s'égarerait comme celui des jongleurs qui, occupés sans cesse à parler, disent-ils, aux esprits, perdent leur bon sens, ne voient plus clair dans les bois pour aller à la chasse : leurs mains ne savent pas tirer un arc ; ils ne savent pas tresser un filet, conduire une pirogue : ils se croient au-dessus des autres hommes, et ils sont inutiles à la nation qui est obligée de les nourrir pour les empêcher de faire le mal.

— Tu n'honores donc pas les jongleurs dans ton esprit?

—Non, bon-ami, ni moi, ni mon père, ni tous ceux de ma nation qui veulent penser : leurs oreilles écoutent, disent-ils, les paroles des esprits, et ils n'entendent pas celles de leurs parens qu'ils abandonnent : ils ne veulent pas avoir de femmes ni d'enfans dans leurs tentes, parce

qu'ils les étourdiraient ; mais ils vont pendant la nuit, dans la tente des jeunes filles : ils enlèvent des enfans tout élevés, les emmènent dans les bois pour leur communiquer leur folie : ils ne vont pas à la chasse, mais ils prennent le plus beau gibier de ceux qui ont l'esprit endurci : ils ne vont pas à la guerre, parce qu'ils craignent de mourir, mais ils excitent les nations à se battre pour que l'on donne aux esprits des présens dont ils s'emparent : ce sont, ou des fourbes qui menacent de la colère des mauvais génies pour qu'on s'adresse à eux, ou des insensés qui ont une fièvre chaude : je ris des premiers, je plains les autres et les méprise tous ; ce sont des hommes de peu de valeur : »

Je lui parlai de la religion chrétienne ; mais elle ne m'écouta pas et dit seulement, à propos des mystères : « J'avais entendu répéter toutes ces choses à mon père, j'avais peine à le croire, mais je vois bien que c'est la vérité : c'est ce qui fait

que les Européens sont si méchans : quand ils sortent de ces cabanes où ils se sont enfermés avec une robe noire ou un pied-nu, pour leur raconter leurs crimes, ils croient qu'ils sont oubliés ; ils en commettent de nouveaux. Après qu'ils ont mangé leur dieu, ils se croient supérieurs aux autres hommes : les Espagnols, qui ont massacré tant de malheureux Indiens, commençaient par avaler de ce pain, avant de les tuer, puis ils se disaient : à présent que nous avons mangé notre dieu, nous pouvons bien manger des hommes.

« Mes pères m'ont dit que le Grand-être recevrait dans le pays des ames tous les guerriers morts dans les combats, tous les vieillards qui auraient défendu leur nation dans les conseils, les femmes fidelles à leurs maris, les jeunes filles qui auraient respecté leurs mères, et tous ceux qui n'auraient jamais fait de mal aux hommes ; j'ajoute foi à leurs paroles, et ne crois pas à celles des Robes-noires. »

Nous rentrâmes dans la tente pour nous reposer : j'étais du côté de mon père, Odérahi dormait à l'autre bout de la tente, le feu était couvert, la lune était au milieu de sa course, lorsque j'entendis quelqu'un qui entra doucement, s'approcha du feu, et alluma une petite lampe : je reconnus un jeune Nadouëssis paré de ses plus beaux vêtemens : il tenait sa lampe dans le creux de ses mains jointes, et s'approchant de la natte d'Odérahi, il écarta doucement la pièce de drap qui enveloppait sa tête, jusqu'à ce qu'elle fût réveillée : lorsqu'elle le vit, elle détourna la tête ; le jeune homme éteignit sa lampe, et s'en alla. Je crus que c'était un amant d'Odérahi, mais il en vint plusieurs autres que ma jeune sœur repoussa de même : lorsque les ténèbres furent chassées par l'aurore, nous retournâmes à la chasse ; j'étais seul avec Odérahi, dans une pirogue ; je la conduisis sous la voûte épaisse que formaient au-dessus des eaux de jeunes arbres, dont les longues branches chargées de

fleurs carressaient la surface, et je lui parlai de la visite des jeunes gens.

— Bon-ami, ce sont des guerriers qui cherchent le plaisir : les filles qui se laissent enivrer par leurs paroles semblables aux eaux de feu, les reçoivent sur leurs nattes, comme des époux, et boivent ensuite le suc de certaines plantes, pour effacer leurs fautes.

— Tu n'as donc pas voulu boire des eaux de feu ? »

Odérahi rougit, versa quelques larmes, et me dit en pressant doucement ma main sur son sein : « tes paroles me blessent le cœur ; et n'as-tu jamais entendu les miennes ? Je croyais que tu me voyais telle que je suis, mais je me suis trompée ! Les jeunes filles qui reçoivent ces guerriers, ne les aiment pas ; elles n'aiment qu'elles : elles lavent leur faute avec du suc de plantes ; mais elles ne peuvent le cacher à leurs propres yeux ; elles ne peuvent mettre la main sur la bouche de leur cœur, ni l'empêcher de crier, *tu*

as mal fait ! Cette voix doit les troubler : elles ne peuvent pas marcher la tête haute, dans les sentiers de la bourgade; il faut qu'elles se détournent à la vue du guerrier qui s'est assis sur leurs nattes; car, alors, elles ne sont plus enivrées; elles voient leur faute, et les yeux du guerrier qui sourit lui disent : *tu es une femme de peu de valeur.* Je ne pourrais vivre dans la bourgade, s'il me fallait ainsi quitter la route; j'aime à marcher la tête droite, comme une femme qui ne craint les reproches d'aucun guerrier. »

Pendant qu'Odérahi parlait ainsi, je vis un orignal qui paissait sur le vallon; elle me dit de le poursuivre : nous sautâmes hors de la pirogue, je le chassai avec la rapidité de l'oiseau: Odérahi ne pouvant me suivre, se reposa au pied d'un sassafras que ses fleurs faisaient briller au milieu de la forêt. J'atteignis l'orignal, le perçai de flèches, et le fis rouler sur la colline. J'appelai Odérahi, pour qu'elle vînt m'aider à le porter jusqu'aux rives du lac; ma voix

frappa les montagnes ; les échos répétèrent au loin : Odérahi ! Odérahi ! mais ma jeune sœur ne répondit pas : je courus à l'arbre près duquel je l'avais laissée ; elle n'y était plus : je trouvai son panier, et à quelques pas, sous l'herbe, un casse-tête d'une structure différente de ceux des Sioux. J'allai aux tentes, en criant toujours : « Odérahi ! Odérahi ! » Quand mes frères me virent, ils me demandèrent où était ma sœur ; je leur montrai le casse-tête, ils dirent : « des chasseurs Chippewais ont enlevé ton Odérahi, courons après eux. » Et sur-le-champ, douze jeunes guerriers à la tête desquels était Omourayou, se mirent avec moi, à leur poursuite. Il reconnut des traces sur l'herbe, me les montra, en disant : « frère, les larmes qui remplissent tes yeux t'empêchent de voir Odérahi portée par les Chippewais ; ne vois-tu pas ces traces d'un guerrier chargé d'un fardeau qui l'empêche de courir ? Prenons cette route ! » Nous courûmes en suivant ces traces pres-

qu'invisibles marquées sur le sable, l'herbe, les feuilles mortes, et qu'ils n'avaient pas eu le temps d'effacer : les branches dérangées suffisaient seules pour nous conduire à travers les bois en marchant tous d'un pas égal, mais très-précipité : nous traversâmes plusieurs rivières à la nage ; le soleil nous vit quatre fois parcourant ainsi les forêts, les lacs, les prairies, nous reposant à peine pour boire le suc des érables, et dévorer quelques grains de riz sauvage. Je n'espérais plus retrouver Odérahi ; mon ame rampait sur la terre comme une vigne qui n'a plus d'appui : car lorsqu'elle était sur ma natte, mon cœur était moins triste ; je pensais à toi, Eugénie ; je te pleurais toujours ; mais elle était près de moi comme une bonne mère qui cherche à consoler son fils de la perte de son amante, le presse sur son sein, et lui dit : « tu as une amie qui t'aime, qui te sera toujours fidelle ! » quand j'eus perdu Odérahi, toutes les plaies de mon cœur se rouvrirent ; il me semblait

que je venais de te quitter : j'étais triste comme un infortuné qui perd à-la-fois son épouse et sa mère : je n'avais pas la force de manger : j'étais morne et silencieux au milieu de mes frères : assis sur l'herbe, j'avais la tête penchée ; je ne disais pas un seul mot ; des larmes roulaient sans cesse dans mes yeux ; mes frères venaient pleurer sur moi et me disaient : « Sois guerrier ; portes avec courage le fardeau de la douleur ! » Ces paroles entrecoupées de sanglots, perçaient mon cœur, au lieu de me consoler.

Nous avions traversé une immense forêt ; mes membres étaient si fatigués, que je pouvais à peine marcher ; mais ma tendresse pour Odérahi soutenait mon ardeur : je croyais la voir attachée au poteau de mort ; j'entendais les cris de ma mère expirante dans les tourmens, ou réduite en esclavage. Omourayou nous dit : « Je vois au-dessus des arbres la fumée du feu près duquel est Odérahi ; » tous les guerriers se blottirent sous les broussailles jus-

qu'à la nuit : lorsqu'elle fut arrivée, ils marchèrent sur leurs genoux, avec l'agilité d'un renard qui se glisse jusqu'au nid d'un faisan. Ils arrivèrent à une clarière au milieu de laquelle étaient les Chippewais endormis, sans être gardés par des sentinelles dont les sauvages ne connaissaient pas l'usage.

« Hélas, dis-je à Omourayou ! Odérahi n'est pas là, je n'entends pas ses cris ! » Il regarda attentivement sur la terre, au clair de la lune : « elle est là, reprit-il, je vois ses pas sur l'herbe ; mes paroles sont de valeur ! » Tous les guerriers se levèrent à-la-fois, et se précipitant sur les tentes, ils brisèrent le crâne des ravisseurs endormis, enlevèrent leurs chevelures, en appuyant les genoux sur leurs épaules, et tirant avec force tous les cheveux et la peau qu'ils avaient cernée tout autour avec le scalpel. Mes yeux avaient faim de revoir Odérahi ; ils la cherchaient, comme une mère cherche son enfant égaré dans les forêts ; je l'aperçus dans un coin de

la tente, étendue sur la terre, les bras et les pieds attachés à un poteau : la douleur reposait sur son visage, comme le hibou sur le corps d'une colombe ; l'air sortait en soupirs de sa poitrine agitée : je coupai ses liens : « ma chère Odérahi ! lève-toi ! voilà ton fils ! » Elle se leva, se précipita dans mes bras, et y resta quelque temps sans mouvement : « C'est toi, bon-ami ! mon cœur boit le plaisir ! » elle versait un torrent de larmes : « que je suis joyeuse de te revoir ! mon ame ne partira pas encore pour le pays des ames !... Non !... te voilà !... la joie me rend folle ! » Elle dansait autour de moi, me serrait dans ses bras, me donnait sa main à baiser, pressait la mienne sur son cœur, me regardait avec des yeux pleins de tendresse, comme une mère qui retrouve son fils. « Oui ! si tu n'étais pas venu me délivrer, j'allais partir pour le pays des ames ; car je ne puis vivre sans toi : mon ame aurait volé sans cesse autour de son ami ;

mais te voilà, le Grand-père des hommes a écouté ma voix. »

Lorsque le soleil se leva, nous fîmes un brancard pour porter Odérahi dont les jambes étaient enflées ; et afin que l'on ne pût pas nous poursuivre, nous mîmes le feu aux herbes derrière nous. Les vents excitant la flamme, élevèrent des montagnes de feu qui roulaient sur la forêt dont quelques arbres s'enflammèrent, et nous offrirent l'aspect imposant de plusieurs colonnes de feu qui perçant les tourbillons de fumée, disputaient d'éclat avec l'aurore.

Nous arrivâmes enfin au rendez-vous, et posâmes Odérahi sur un lit de mousse et de fleurs, à l'ombre d'un arbre dont le feuillage permettait aux rayons du soleil de la réchauffer. Omourayou alla cueillir des fruits et des plantes pour la rafraîchir et panser ses plaies : la joie guérit bientôt son cœur ; elle renaissait, comme une fleur qui a été brûlée par le soleil, et dont la rosée fait revivre les couleurs et la beauté.

« Bon-ami, dit-elle, lorsque les Chippewais m'enlevèrent, je me débattis, comme un enfant que des guerriers enlèvent à sa mère : courbé sur le bras du ravisseur, il piétine, pousse des cris plaintifs, tord tous ses membres pour échapper ; il relève la tête, pour voir si sa mère à laquelle il tend les bras revient auprès de lui : mais les Chippewais me fermèrent la bouche et me garottèrent. Je me disais : pauvre Odérahi ! tu te félicitais d'avoir un ami bon, comme le Grand être, beau, comme le soleil levant, et voilà que des ennemis t'arrachent de ses bras ! Tu ne t'asseoiras plus sur sa natte ; il ne baisera plus ta main ; tu ne prendras plus la sienne, pour la presser sur ton cœur ; tes yeux ne se rempliront plus de son image ; ses paroles ne retentiront plus dans ton cœur ; il ne tressaillera plus de joie, en le voyant entrer dans ta tente ; tu vas devenir l'esclave d'un Chippewais : non ! non ! j'aime mieux mourir ! mon ame volera à sa tente, elle l'entendra chanter avec son

père, l'hymne des ames ; elle veillera sans cesse autour d'eux, pour les avertir des dangers ; elle les verra pleurer sur ta natte, et leurs larmes tromperont son ennui, jusqu'à ce qu'ils viennent avec elle dans le pays des ames !... Mais te voilà près de moi ! je reviens à la vie ! »

CEPENDANT nous retournâmes sur les bords du Méchassipi, en marchant avec allégresse : lorsque nous fûmes arrivés à la bourgade, nous entrâmes dans la tente de mon père que le chagrin avait forcé à quitter la chasse. Il était assis sur sa natte, auprès de son feu qu'il avait laissé éteindre : sa chaudière était vide ; il y avait auprès de lui des viandes cuites et du riz que ses voisins lui avaient apportés, mais auxquels il n'avait pas touché : sa tête était cachée dans ses mains appuyées sur ses genoux ; le sang coulait encore de l'une de ses jambes déchirée par un tronc d'arbre. Je lui dis : « Bon père, voilà ta fille ! » Il répondit, en levant les yeux sur elle : « cela est bien ! » Odérahi dansa autour de lui, puis elle alluma du feu, prépara les viandes et courut aux bois chercher des plantes. Ourahou restait toujours immobile, ne répondant à

nos paroles que : « cela est bien ! » mais il laissait tomber des larmes de plaisir. Quand l'eau commença à bouillir dans la chaudière, et que ma sœur eut pansé sa plaie, il se leva, dansa autour de nous avec l'agilité d'un jeune homme, en chantant : « mon cœur boit le plaisir ; le feu de ma tente était éteint, ma chaudière était froide et vide, ma plaie saignait, je m'endormais dans le sommeil de la mort, parce que j'avais perdu mes enfans ; j'avais dit à mon voisin : ne fais plus cuire de viande pour moi, je veux mourir ; tu vois bien que mes enfans ne sont plus sur ma natte ! Mais les voilà ; ils ont rallumé mon feu, réchauffé ma chaudière, pansé ma plaie ; mon ame boit le plaisir : que je suis joyeux de vous revoir ! mon cœur était vide, vous le remplissez ; mes yeux étaient baignés de larmes, vous les essuyez ; le silence de ma cabane attristait mon ame : je guettais votre retour ; vos voix me sont plus agréables que le chant des oi-

seaux : j'étais immobile, en attendant la mort ; je danse autour de vous ! »

Il frotta de graisse d'ours les membres des jeunes guerriers qui s'étaient assis sur la natte et fumaient dans le calumet, comme s'ils n'avaient pas faim : il leur distribua des viandes cuites : quand ils eurent mangé, ils dansèrent autour d'Odérahi, qui riait aux éclats. Mon père leur dit : « frères, votre action est de grande valeur pour moi ! » Ils sortirent, et nous nous enveloppâmes dans nos couvertures pour dormir.

Quand le soleil pénétra dans nos tentes, Ourahou sortit, comme un furieux, armé de son casse-tête, et le secouant avec force, il poussa le cri de guerre, en courant entre les tentes.

Ses cris portés par les vents, volèrent de bourgade en bourgade, et frappèrent les oreilles des guerriers des douze tribus : tous, depuis l'âge de seize ans, jusqu'à celui de soi-

xante, se rassemblèrent comme des loups qui veulent attaquer un troupeau. Le chef des guerriers, les vieillards de l'un et l'autre sexe, députés par les douze tribus, s'assirent en rond, au milieu de la grande tente du conseil : les jeunes gens étaient debout, en silence, derrière eux, pour apprendre à discuter les intérêts de la nation. Mon père passa dans le milieu de l'assemblée et fit le récit de l'enlèvement d'Odérahi, imitant par les gestes et la voix, ses efforts pour échapper à ses ravisseurs, ses cris, ses soupirs. « Frères, dit-il avec l'accent d'un homme dont le sang est embrâsé par la colère, j'ai soif du sang des Chippewais ! viens, ma fille ! » Elle s'approcha de lui. « Voyez ses mains enflées par les liens qui les ont serrés, ses yeux gonflés par les larmes, sa peau flétrie par les mains des guerriers : ne la vengerez-vous pas ? Ma main veut briser leurs crânes, déchirer leurs chairs, et les dévorer ! n'avez-vous pas comme moi, la soif de la

vengeance ? elle brûle mon cœur !

« Mais je jette de l'eau sur le feu de ma colère, elle s'éteint ; mes paroles n'étaient pas de valeur : ce ne sont pas les mains de ma fille qui sont blessées, ce sont celles de vos femmes ; ce n'est pas le père d'Odérahi qui vous parle, ce sont tous les pères de la nation. Vos femmes ne sont plus libres, mais esclaves : elles ne pourront plus aller dans les bois, sans être enlevées par les Chippewais ! Les limites du territoire de chasse sont renversées ; vous n'avez plus de pays, puisqu'ils viennent y enlever vos femmes. Ma fille est de peu de valeur, mais la nation entière est offensée. J'ai regardé sur l'écorce qui parle ; les corps de vingt guerriers sont étendus sur la terre, ils n'ont pas été ensevelis ; ne les entendez-vous pas crier : vengez-nous ! couvrez nos cadavres ! nos bouches ont soif du sang des Chippewais qui nous ont outragés.

» Et toi ! Grand-chef des guerriers, n'entends-tu pas la voix des chefs,

et celle de ton père, tués dans les combats? Otoronto, vieux chef des Assénipoëls, le corps de ton fils est encore étendu sur la terre, depuis soixante lunes; son ame voltige autour de toi, et crie : vengeance!

» Allons, guerriers, levez-vous! vos bras sont encore vigoureux, comme ceux des jeunes gens; venez avec moi laver les mains de vos femmes dans le sang des Chippewais! apportez à chacune un crâne pour leur servir de tasse; le bouillon qu'elles boiront dedans leur paraîtra meilleur! vous, jeunes gens, vengez votre nation, vengez les femmes outragées! qu'elles puissent vous regarder comme des hommes de valeur! partons pour chasser les Chippewais qui osent envahir notre territoire! et que deviendrons-nous s'ils se multiplient trop? nous serons réduits à nous entre-dévorer faute de vivres! que les corps de nos ennemis étendus sur la terre, tracent les limites de notre pays, qu'ils apprennent à leurs enfans à ne jamais les franchir! ».

Il dit : sa bouche était écumante, son corps couvert de sueur, et ses membres tremblans, agités par la colère.

Tous les guerriers transportés de rage, poussaient le cri de guerre, en brandissant leurs casse-têtes, lorsqu'Otoronto dit à mon père :

« Frère, tu aurais dû te taire, car tu as mal parlé : la colère fait bouillonner ton sang dans tes veines, comme l'eau dans la chaudière, prends garde qu'il ne s'extravase ! ce serait grand dommage qu'un vieux chef tombât sur sa natte, tué par la colère : ce serait grand dommage que les jeunes gens qui l'entendent fussent témoins de cette mort.

» Tes yeux gonflés par la colère, ne voient que du sang ; tu voudrais contempler des monceaux de corps entassés les uns sur les autres : tes narines aiment l'odeur d'un cadavre ; tu as faim de la chair d'homme ! ne vois-tu pas que l'arbre de la paix étend ses branches sur les deux

nations ! pourquoi vouloir le renverser ? de jeunes Chippewais ont enlevé ta fille, tu pleures sur sa natte, cela est bien ; mais nos jeunes gens ne vont-ils pas enlever des femmes des Chippewais ? les vieillards de cette nation bouchent les plaies de leurs parens ; ils jettent des cendres sur le feu de la vengeance ; ils font asseoir sur leurs nattes des prisonniers des autres nations ; ils entourent l'arbre de la paix, et le soutiennent, pour plaire au Grand-père des hommes qui n'aime pas à voir ses enfans s'entre-dévorer ; imites-les !

» Tu veux renverser cet arbre de la paix ; il est cependant bien vieux, il a des racines bien profondes ! le soleil tournera long-temps avant que le nouveau, qu'il faudra planter, soit aussi fort : le moindre vent le brisera ; les nations seront toujours en guerre ; les bourgades seront toujours occupées à pleurer un parent : il n'y aura plus de danse ni de festins ; les jeunes filles n'oseront plus se marier ; les mères seront

dans la crainte qu'on ne leur enlève leurs enfans.

» Quand j'étais jeune, j'étais comme un jeune faon qui poursuit étourdiment tous les animaux ; la guerre était de valeur pour moi : mais à présent, le temps a mûri ma tête ; je la vois comme un fléau pour ma nation : je vois toutes les eaux couvertes des pirogues des Hommes-barbus ; ils viennent comme des chevreaux qui bêlent pour avoir un peu d'herbe, et se changent en loups qui dévorent les enfans : les Iroquois ne peuvent les arrêter : leur souffle empoisonne l'air, et des nations entières qui l'ont respiré, ont disparu des forêts, rongées par des maladies affreuses : comment les Hommes-rouges pourront-ils leur résister, s'ils se massacrent les uns les autres? Vas plutôt, ô mon frère Ourahou, porter des paroles de paix chez toutes les nations ! rassembles tous les guerriers, pour empêcher que les Hommes-barbus n'envahissent notre pays : car bientôt nous n'aurons plus de

chasse, bientôt nous n'aurons plus de terre pour couvrir les cadavres de nos pères ! C'est le bon génie de ma nation qui a parlé par ma bouche.

— Frère, répondit Ourahou, tes paroles tombent sur la terre, tu parles comme un vieux guerrier, qui, assis sur sa natte, entouré de chevelures, raconte ses belles actions à ses enfans, et chérit la paix parce qu'il ne peut plus faire la guerre.

» Tu vois les Hommes-barbus arrivans dans des pirogues, pour envahir notre territoire ; comment leur résisterons-nous, si nous ne nous exerçons pas aux combats ? J'ai soif du sang des Chippewais, parce qu'ils sont les ennemis de ma nation, mais je pleurs sur le corps d'un Nadouëssis tué à la guerre.

» Allons, jeunes guerriers, levez le casse-tête ! venez couper les mains qui ont flétri la peau de ma fille, briser le crâne des guerriers qui l'ont enlevée !

— Frère Ourahou, tu parles

comme un Huron que tu es, et non comme un Nadouëssis ; tu n'aimes pas ma nation, tu lui préfères ta fille Odérahi, tu renverses le vieil arbre de la paix qui ombrageait notre beau pays : les larmes que tu vas faire verser tariront-elles les tiennes? est-ce ainsi que tu récompenses ma nation d'avoir donné asile à tes frères et à toi? Avant que vous fussiez parmi nous, tous les peuples enfans du grand fleuve, chassaient, pêchaient, parcouraient les forêts à l'ombre de l'arbre de la paix : jamais nos montagnes n'avaient répété le cri de guerre ; jamais l'on n'avait vu s'élever du milieu des forêts de sassafras, la fumée d'un bûcher de mort ; jamais l'air embaumé par les fleurs de la prairie n'avait été corrompu par l'odeur d'un cadavre brûlé ; jamais ces fleurs n'avaient été teintes de sang. Nous vivions dans l'abondance : nous ne connaissions pas les eaux de feu : le soufle des Hommes barbus vous a pestiférés, et vous nous avez communiqué votre mal. Vos larges es-

tomacs engloutissent une prodigieuse quantité de viandes ; vous avez fait naître dans nos cœurs la soif du sang, et nous avez donné une maladie qui nous enlève comme le vent enlève les feuilles : le Grand-être n'ose plus arrêter ses regards sur nous, dans la crainte de voir un de ses enfans attaché au poteau.

» L'ancienne parole nous dit que le Grand-être fera périr tous les Hommes-rouges, parce qu'ils mangent ses enfans ; les Hommes-barbus viennent exécuter ses ordres : leurs bouches de feu renversent les palissades ; leur souffle empoisonné fait mourir des nations entières qui périssent sur leurs nattes sans avoir reçu de coups : déjà quelques-uns ont remonté le grand fleuve ; la nation puissante des Illinois a disparu, et bientôt les voyageurs qui traverseront nos bois, se diront : où sont donc les tentes des Nadouëssis ? Cette nation a disparu comme les moucherons qui tombent le soir sur le lac, lorsque les rayons du soleil ne les soutiennent

plus. Nos ames errantes dans nos prairies, répondront aux voyageurs: les Nadouëssis ont bu le sang des hommes, le Grand-être a retiré sa main de dessus eux, et les Hommes-barbus les ont détruits.

» Vas! pars pour la guerre! Puisse le bras du Grand-être ne pas s'appesantir sur toi, et frapper tes enfans dans tes bras! puissent nos jeunes femmes n'être pas réduites, un jour, à dire aux corps de leurs parens : levez-vous, et venez nous défendre contre les Hommes-barbus qui envahissent notre pays.

» Otoronto ni les guerriers de la tribu des Assénipoëls ne te suivront pas à la guerre; j'ai parlé. »

Otoronto sortit de la tente du conseil, suivi de tous les guerriers de sa tribu; tous les autres levèrent le casse-tête, et poussèrent le cri de guerre.

Mon père Ourahou, nommé pour conduire les guerriers, se barbouilla de noir, s'enferma dans une tente pour invoquer le Grand-être, et détourner la colère des mauvais esprits : des jeunes gens allèrent pousser le cri de guerre chez les alliés, et revinrent avec mille guerriers. Leurs cris frappaient les montagnes ; Ourahou sortit alors de sa retraite, rendit compte des rêves qu'il avait faits, et d'après eux, on régla les opérations de la guerre.

Tous s'habillant en guerriers, se barbouillèrent la moitié du visage de noir, l'autre de rouge, et de blanc le tour des yeux. Leurs figures étaient plus effrayantes que celle de l'ours en colère : ils avaient attaché des chevelures, et de grands panaches de plumes rouges dans leurs cheveux ; ils ressemblaient ainsi plutôt à des démons qu'à des hommes. Quand ils furent arrivés dans la place, ils formèrent un cercle

autour d'un poteau, Ourahou se plaça dans le milieu, et chanta ses exploits d'une voix terrible, frappant le poteau, et faisant les gestes d'un guerrier qui se bat avec fureur. Tous se mêlèrent ensuite pour figurer un combat : ils faisaient des contorsions affreuses ; feignant de se briser le crâne, et se portant des coups de casse-tête qu'ils arrêtaient au moment même où il allait les frapper.

Après ces préparatifs, nous partîmes pour la guerre, et marchâmes sans ordres, écartés les uns des autres, nous amusant à chasser jusqu'à ce que nous fussions arrivés à l'extrême frontière : alors tous se rassemblèrent, et nous marchâmes en renards, pour surprendre et brûler les villages. Nous dormions pendant le jour, dans le plus épais des bois, sous la garde des sentinelles que j'avais soin de placer autour du camp. La nuit, nous marchions à la lueur des vers luisans que nous portions dans nos mains en avançant sur quatre files, et

mettant tous le pied dans la même trace, pour que l'on ne connût pas notre nombre. Nous aperçûmes enfin la fumée du village ennemi ; tous les guerriers coururent sur leurs genoux, jusqu'à l'entrée des cabanes qu'ils attaquèrent en loups affamés ; ils y mirent le feu, et massacrèrent ceux qu'ils trouvèrent endormis. Plusieurs Chippewais se défendirent comme des ours surpris par des chiens, mais leur bravoure ne put empêcher que la bourgade ne fût dévorée par les flammes. L'aspect des tourbillons de feu qui engloutissaient les cabanes, les hurlemens des vainqueurs, les cris des femmes, des enfans, des vieillards massacrés dans leur fuite me faisaient tressaillir d'horreur. Le soleil en se levant éclaira les arbres couverts de fleurs qui ombrageait les cabanes à demi brûlées, et les cadavres étendus sur la terre : le bois retentit du chant des oiseaux qui descendaient des montagnes, pour manger, selon leur coutume, du maïs à la porte des Indiens ; la

fumée des cabanes incendiées, les cris de désespoir des jeunes femmes et des enfans réduits en esclavage, les effarouchèrent ; ils s'envolèrent en poussant des cris plaintifs, à travers lesquels on croyait entendre la nature reprochant à ses enfans de troubler, par leur barbarie, la paix de ces délicieuses contrées.

Les Chippewais, avertis par les fuyards, se rassemblèrent comme des buffles attaqués par des loups affamés ; les hurlemens qu'ils poussaient au loin frappaient les montagnes. J'allai à leur rencontre avec les jeunes gens auxquels j'avais appris à marcher en masse, comme les Européens : nous étions au milieu d'une belle prairie émaillée de fleurs ; ils sortirent du bois qui la bordait, comme un essaim de moustiques qui vont attaquer un bœuf. Nous fîmes, de très-près, des décharges régulières qui les firent tomber comme des roseaux dévorés par les flammes : les cadavres s'amoncelaient autour de nous, et les braves Chippewais montaient par

dessus pour nous assaillir. Les autres guerriers se battirent corps à corps, comme des loups qui se disputent une louve. Ils se perçaient à coups de dagues, se brisaient le crâne avec leurs tomahaw, et s'entre-déchiraient avec leurs dents : tous faisaient des contorsions affreuses ; tantôt hurlant comme des ours, tantôt gardant un morne silence, qui n'était interrompu que par le sifflement des flèches, les coups de casse-tête et le piétinement de ceux qui, désarmés, luttaient pour se renverser. Pendant ce temps, de nombreux troupeaux de buffles paissaient tranquillement de l'autre côté de la rivière ; des bandes de cignes passaient sur nos têtes ; et tous ces animaux réunis en frères, semblaient reprocher aux hommes de ne pouvoir vivre paisibles dans ces heureux climats.

Les Chippewais vaincus prirent la fuite, comme des bandes d'alouettes chassées par un épervier : nous les poursuivîmes jusqu'à un fort palissadé dans lequel ils se retranchèrent.

Il était placé sur un terrain très-élevé, entouré d'une rivière rapide qui coulait entre deux rangs de rochers taillés à pic ; on ne pouvait y parvenir que par une langue de terre très-étroite : nous aurions pu les y faire mourir de faim ; mais les guerriers qui avaient soif de sang, ne purent supporter les longueurs d'un blocus. Trois rangées d'arbres étaient enfoncées dans la terre, les uns debout, les autres en travers, et garnis de branches entrelacées ; d'autres plus fortes appuyées, d'un bout sur les palissades, et de l'autre sur des pieux, soutenant dans l'intérieur une galerie sur laquelle ils montaient à l'aide de pieux entaillés, pour lancer des flèches.

Nos guerriers prirent des paquets de branches d'arbres résineux, et s'approchant des palissades, à l'abri de larges boucliers d'osier recouverts de cuirs mouillés, ils y placèrent des fascines embrâsées, et s'efforcèrent d'arracher les pieux. On faisait pleuvoir sur eux de l'eau bouillante et de la résine enflammée,

qui les couvrant tout entiers, les changeaient en hommes de feu : ils jetaient aussi des grosses pierres pour les écraser, des cendres et du sable pour éteindre l'incendie. Les plus braves sortaient du fort, par les ouvertures faites en biais avec deux pieux plantés obliquement, près l'un de l'autre, de cette manière : //; en sorte que l'on ne pouvait passer qu'un à un, et en s'appuyant sur le ventre. Ils venaient combattre corps à corps, pour empêcher nos guerriers de lancer des flèches garnies d'étoupe embrâsée ; ils arrachaient sous nos yeux la chevelure de nos morts, et rentrant dans les palissades, ils poussaient des cris de joie, et les plantaient sur les pieux pour nous insulter. D'autres, déterminés à mourir en braves, se précipitaient au milieu de nous, comme un ours affamé, au milieu des buffles : ils tombaient percés de coups, nous mordant les jambes jusqu'à ce qu'on leur eût entièrement ôté la vie. Cependant, l'astre du jour et celui de la nuit

avaient

avaient éclairé deux fois ces atroces combats ; mes frères, ennuyés de cette résistance, se préparaient à la retraite ; Ourahou leur dit :

« Guerriers, ne laissez pas tomber mes paroles sur la terre, car elles sont de valeur. Êtes-vous comme les loups, qui ne connaissent pas d'épouse ni d'enfans, et fuient au moindre danger, sans songer à les défendre ; ou comme les castors, qui se battent avec courage, pour protéger leurs familles? n'entendez-vous pas la voix de vos femmes qui vous crient : courage ! courage ! guerriers ! renversez le fort des Chippewais ; brûlez leurs tentes et leurs magasins, ils demanderont la paix ; nous resterons tranquilles dans nos cabanes ; car la nation puissante des Nadouëssis sera respectée. N'entendez-vous pas les ames de vos parens tués dans les combats? ils vous regardent ; ils ont honte de vos projets ; ils disent : « Nous nous sommes trompés, ce ne sont pas là nos enfans ; ces gens ne se battent pas pour la liberté de

leur pays ! » Je vois les alliés des Chippewais qui vous poursuivent, comme les poules poursuivent les chiens qui prennent la fuite ; je vois la route que vous allez prendre, jonchée de cadavres jusqu'au grand fleuve ; et quand vous serez sur ses rives, fuirez-vous, ou présenterez-vous vos faces guerrières ? laisserez-vous les ennemis piller nos bourgades et nos magasins ? Il faudra vous précipiter dans le fleuve ou les combattre ! profitez à présent de votre avantage, si vous ne voulez pas que les voyageurs disent un jour, en passant dans nos prairies : « c'est ici qu'était la nation des Nadouëssis que les lâches Chippewais ont détruite. » Quelle honte ! pour moi, je ne quitterai pas le fort qu'il ne soit brûlé, ou que je ne sois tué ! vous direz à ma fille : — Ton père est mort en brave. — Elle vous répondra : — cela est bien ; et pourquoi n'avez-vous pas suivi son exemple ? » —

Ses paroles enflammèrent leur courage ; ils étaient animés comme

s'ils avaient bu des eaux de feu. Ils portèrent aux pieds du fort une si grande quantité de fascines, que les palissades tombèrent sous le poids des guerriers qui cherchaient à les éteindre. Les Nadouëssis montèrent sur la brèche, en poussant des hurlemens, et se précipitèrent au milieu du fort. Les ennemis nous reçurent avec fureur : les guerriers tombaient comme des crignaux pris dans un défilé. Nous surprîmes par derrière ceux qui défendaient la brèche, et là commença un combat plus terrible : les uns, armés de tisons embrâsés, frappaient de tous côtés : des femmes se lançaient au milieu de nous pour nous mordre, et jetaient des torches de feu, afin de nous rompre ; mais les guerriers marchaient dessus sans se déranger. La victoire fut long-temps incertaine ; tous se battaient pour la liberté : enfin, les assiégés moins nombreux tombèrent sous le casse-tête : les vainqueurs se répandirent dans les tentes ; les femmes, les enfans, les vieillards assis sur leurs

nattes, chantaient la chanson de mort d'un ton lugubre, sans paraître effrayés du massacre de leurs frères, préférant le trépas à l'esclave. Ils furent égorgés; on ne laissa la vie qu'aux jeunes gens et aux jeunes filles, que l'on emmena en captivité. Nous quittâmes aussitôt le fort, n'emportant que les chevelures.

Chaque capitaine emmena ses prisonniers, et lorsque l'on aperçut les montagnes qui bordent l'autre côté du fleuve, un député courut aux bourgades pour annoncer la victoire. Quelque temps après, tous ceux qui étaient restés vinrent au-devant de nous, poussant des cris plaintifs en pleurant sur les morts et les blessés. Les yeux perçans d'Odérahi me reconnurent dans la foule, comme une mère reconnaît son fils parmi tous les enfans. « Te voilà de retour, dit-elle, mon cœur tressaille de joie? » Mes frères lui dirent : « Odérahi, c'est ton ami qui nous a donné la victoire; il a renversé les ennemis, comme les herbes qui tombent sous la faulx. »

Odérahi sautait d'allégresse autour de moi.

Je restai avec elle, auprès de nos prisonniers, pour empêcher qu'on ne les tourmentât. Le conseil en fit asseoir beaucoup sur les nattes de ceux qui avaient perdu leurs enfans dans les combats, afin que la nation ne diminuât pas. Ceux qui entrèrent dans les tentes des Sioux furent reçus comme des frères ; mais ceux qui tombèrent entre les mains des farouches Hurons furent engraissés, pour être attachés au poteau de mort, et brûlés en l'honneur des chefs tués dans les combats, ou pour sécher les larmes de ceux qui avaient perdu leurs parens.

Parmi nos prisonniers, était une jeune femme, qui avait à peine atteint l'âge auquel on peut être mère : elle était belle comme Odérahi ; sa figure était douce comme celle de la colombe, sa taille légère comme celle d'un jeune faon : sa tête timide penchait vers la terre, comme une fleur qui courbe sa tige ; elle chantait la chanson de mort d'une voix si douce et si plaintive, qu'elle toucha mon cœur : je lui offris des fruits, elle détourna la tête, comme une femme qui a perdu son ami et désire la mort. Odérahi, tout occupée de moi, ne l'avait pas encore vue ; je la conduisis à l'arbre auquel elle était attachée, et lui dis que je voulais l'adopter. Odérahi, confuse à son aspect, me dit, en soupirant : « elle est belle, elle va remplacer Eugénie dans ton cœur : tu m'appelles ta bonne mère, tu l'appelleras ton épouse : retirons-nous ; sa vue me fait souffrir ! » Ses yeux se remplirent de larmes, elle

les cacha avec l'une de ses mains, et appuyant l'autre sur mon épaule, elle m'entraîna d'un autre côté, et me dit : « Ontéréé, mon cœur avait bu le plaisir, en te voyant revenir victorieux ; à présent qu'il a aperçu cette jeune femme, il est triste jusqu'à la mort. » Elle garda le silence, puis ajouta : « J'ai mal parlé ; laisses tomber mes paroles sur la terre : je vais la détacher du poteau, et la faire asseoir sur ta natte : la femme qui aime, doit tout faire pour le bonheur de son ami ; je l'aimerai comme ma sœur. » Nous allâmes la délivrer, et la ramenions au village, lorsque nous rencontrâmes Ourahou à la tête d'une troupe de Hurons qui l'arrachèrent de nos mains, et la lièrent avec tant de force, que ses membres enflèrent aussitôt : ils la barbouillèrent de blanc et de rouge, se disposant à venger sur elle l'injure faite à Odérahi.

« Père, dis-je à Ourahou, cette jeune femme est ta fille ! nous allions

la conduire sur ta natte; pourquoi l'arraches-tu de nos bras ?

— Tais-toi, tu parles mal ! ma fille a été outragée, il faut que je lave son injure dans le sang de cette femme ! » Odérahi tenait les mains de son père ; je voulais arracher la jeune Chippewaise de celles des Hurons, elle s'écria d'une voix forte : « Crois-tu que j'aie peur de ces vils esclaves chassés de leur pays par les Iroquois? non ! Ils tueront mon corps, mais mon ame partira sur-le-champ pour notre pays, ma voix rassemblera tous les guerriers, ils viendront exterminer ces lâches qui tourmentent une femme. »

Ce discours irritant les guerriers, ils l'entraînèrent au poteau.

« Frères, m'écriai-je d'une voix forte, mon sang bout dans mes veines; vous me faites un affront ! vous déchirez mon cœur ! vous arrachez de mes bras la fille que j'avais adoptée ! je ne connais plus de frères ! je défendrai ma sœur ! mon ame partira avant la sienne pour le

pays des ames ! et toi, mon père, ta bouche a-t-elle soif du sang de ta fille ? ne vois-tu pas qu'Odérahi tient la main de sa sœur ; que mon corps couvre le sien ; que tes coups nous frapperont avant de l'atteindre ? as-tu bu des eaux de feu ? crois-tu que je veuille rentrer dans ta tente après sa mort ? je craindrai, qu'ayant soif du sang de tes enfans, tu ne viennes, pendant la nuit, sucer le mien ! »

Otoronto, le vieux chef de la tribu des Assénipoëls, passait de ce côté ; il entendit mes paroles, et dit aux Sioux qui étaient autour de nous :

« Frères des douze tribus, écoutez mes paroles ! avant que vous eussiez fait asseoir les Hurons sur vos nattes, vous n'aviez pas soif de sang : vous viviez paisibles dans vos prairies, transportant vos tentes çà et là sans avoir de guerre avec vos voisins : vous étiez libres, comme les oiseaux qui parcourent tous les pays ; vous suiviez les mœurs de vos pères : à présent que les Hurons

sont assis sur vos nattes, vous n'êtes plus libres ; vous suivez les usages de ces hôtes ; vous aimez à sentir dans vos estomacs, les chairs palpitantes des prisonniers : les cris des femmes, des enfans égorgés charment vos oreilles ; la vue d'une jeune fille attachée au poteau de mort, celle des cadavres plaît à vos yeux ; vous n'êtes plus ces hommes doux et hospitaliers, que toutes les nations de l'Ouest appelaient *les Amis des voyageurs :* aussi ne les voit-on plus affluer parmi nous ; aussi les ames de nos parens ne viennent elles plus dans nos bourgades ; elles craignent d'entendre les cris de mort. Je le demande aux Hurons : devons-nous suivre leurs usages, ou doivent-ils suivre les nôtres ? faut-il que, parce que nous n'aimons pas à marcher sur la terre teinte de sang, nous soyons obligés de dire adieu aux os de nos pères, de nous réfugier dans un autre pays pour y vivre libres ? n'est-ce pas plutôt aux Hurons à prendre nos usages ou à se retirer dans les dé-

serts ? faut-il que nous renoncions à la protection du Grand-père des hommes ; car il ne pardonne jamais à ceux qui tuent ses enfans injustement, tôt ou tard les flèches de sa vengeance les atteignent, les mauvais génies s'emparent de leurs ames, les effrayent, les tourmentent, les font tressaillir, comme un enfant, à l'aspect d'un serpent. Les cris de mort retentissent dans leurs cœurs ; ils ne trouvent plus de nattes sur lesquelles ils puissent reposer en paix ; le sang coule autour d'eux ; les fantômes de leurs victimes les poursuivent ; des soupirs douloureux les réveillent ; ils respirent l'odeur infecte des cadavres ; leurs ames pèsent sur leurs ames ; le serpent du remords ronge leurs cœurs ; ils détestent la vie et redoutent la mort qui les livrera aux mauvais esprits. J'ai parlé : puissent mes paroles prendre racine dans vos cœurs, et faire refleurir l'arbre de la paix que vous avez renversé ! »

Les Hurons, frappés par ces paroles, comme un orignal par les

cris du caribou, disparurent honteux, dans la foule, et j'allais détacher la jeune captive ; mais elle me repoussa, en me disant :

« Crois-tu que je ne sache pas mourir ; tu me détaches du poteau, c'est pour faire de moi, ta femme ou ton esclave : je ne puis être ta femme, j'ai donné mon cœur à un jeune guerrier qui viendra me venger ; je ne veux pas être ton esclave ! j'aime mieux mourir ! Tu ne peux me tuer qu'une fois ; et vivre dans l'esclavage, c'est mourir chaque jour ! laisses-moi donc apprendre à ces vils Hurons comment on meurt pour la liberté ! »

Ses paroles ranimèrent la rage des bourreaux, comme le vent ranime des feux assoupis ; ils se précipitaient sur elle, lorsque l'on entendit, du côté de la montagne, les chants de paix remplir les airs de leurs doux accens. Elle apaisa leur fureur, comme le son de la flûte apaise les buffles irrités : ils détachèrent la jeune femme ; elle vola vers la colline,

au-devant d'une troupe de guerriers sans armes, qui, ornés de leurs plus beaux habits, descendaient la montagne : à leur tête était un vieillard portant le calumet de paix dont la vue éteint la soif du sang. Cette troupe traversait la prairie, comme des daims qui ne craignent pas d'être troublés par des chasseurs : le chef tenait élevée la pipe de paix dont le foyer était de marbre rouge, et le manche d'un bois léger, sculpté et peint de divers couleurs ; on y avait attaché un superbe éventail de plumes brillantes, qui annonçait que les députés étaient des guerriers Ottigamies, qui se plaçaient entre les Chippewais et les Nadouëssioux pour empêcher leurs frères de se battre.

Nous nous assîmes en cercle autour d'eux ; ils nous présentèrent la pipe de paix ; Ourahou la remplit de tabac, prit avec ses doigts une braise dans le feu de mort, tira quelques gorgées de fumée et donna la pipe aux députés qui, après s'en être servis, la firent passer aux

spectateurs dont le dernier la leur rendit. Ils demandèrent à être conduits à la tente du grand-chef des guerriers : on les accompagna jusqu'à la bourgade ; ils y allèrent en répétant la chanson de paix. Le grand-chef les fit asseoir sur sa natte, prit le calumet, l'éleva vers le ciel en invoquant le Grand-être, le baissa vers la terre, pour se rendre favorables les esprits qui l'habitent, le tourna vers les quatre points du ciel pour écarter les mauvais génies; puis le remit au député qui aspira la fumée, et la poussa en l'air, par trois fois, pour honorer le Grand-père des hommes. Les autres députés et les guerriers l'imitèrent, le tenant légèrement, comme s'ils craignaient de flétrir ce gage précieux de la paix.

Après cette cérémonie, l'orateur se plaça au milieu du cercle, et dit :

« Un chasseur de notre nation entendit en parcourant les bois, le sifflement des flèches, les coups de casse tête ; il se glissa d'arbres en arbres et vit ses frères qui se bat-

taient : il accourut à perte d'haleine, traversa les lacs, les forêts, sans se détourner, entra tout essoufflé dans nos tentes, et sans vouloir fumer ni manger : « frères, s'écria-t il, les Nadouëssis et les Chippewais se déchirent comme des insensés ; cueillez des branches de Wampum (*symbole de la paix*) prenez le calumet et courez vous jeter au milieu de vos frères ! » Il dit, et tomba mort de fatigue. Nous ne nous sommes pas arrêtés à pleurer sur lui ; nous avons laissé nos viandes à moitié cuites dans la chaudière ; nous avons pris la pipe de paix, et sommes accourus ; mais hélas ! nous sommes arrivés trop tard, et trouvant la terre teinte de sang, les arbres brûlés, nous nous sommes dit : « nos frères se sont battus ! » des pleurs ont coulé de nos yeux ! Quels hommes êtes-vous donc, pour renverser ainsi le vieux arbre de la paix qui ombrage le pays de l'ouest ? comment arrêterez-vous les Hommes-barbus qui se répandent dans les bois, comme le feu qui dévore

les herbes de la prairie ? Réunissez-vous plutôt contre eux ! serrez-vous comme des buffles attaqués par les loups : si vous êtes unis, ils ne pourront vous vaincre ! Croyez aux paroles de vos frères les Ottigamies ! ils ont dans leurs tentes beaucoup de chevelures de ces Hommes barbus qui ne sont forts que parce qu'ils forment un corps qui a mille pieds, mille bras qui se remuent à la fois ; car vos flèches portent aussi loin des coups plus assurés que leurs bouches à feu ; vous êtes plus braves qu'eux, mais vous vous battez sans cesse : ils fomentent le feu de la discorde, enivrent les jeunes gens pour leur faire rompre la paix, séduisent les jeunes filles, pour surprendre les secrets du conseil : et vous ne favorisez que trop les projets de destruction des Hommes-rouges, par vos dissensions continuelles. Allons, mes frères, donnez-vous la main ! que ces fourrures couvrent les morts, que ces colliers ferment les plaies des blessés ! cette pipe de paix renferme mes paroles :

elles sont confuses comme celles d'un homme troublé par un voyage précipité, mais mes sentimens sont purs; je vous ai parlé comme à des frères que je porte dans mon cœur! »

Les députés offrirent des présens, Otoronto dit :

« Mon frère l'Ottigamies, tes paroles sont de très-grande valeur; jamais elles ne sortiront de nos cœurs; c'est le Grand-père des hommes qui te les a dictées: nous avions bu des eaux de feu, et nous nous battions comme des insensés; tes paroles nous ont séparés, comme celles d'un père séparent des enfans qui se battent sur sa natte : je te remercie d'avoir rétabli le chemin qui était rompu entre le Chippewais et nous; ma nation n'a pas de présens assez riches, pour être une digne récompense de si grands services; mais attache ceux-ci à l'arbre de la paix, afin que l'on sache que c'est toi qui l'a relevé. »

Puis il jeta dans le feu, qui brûlait au milieu de l'assemblée, un

casse-tête, un arc, des flèches, une dague; il présenta aux députés des colliers de paix, pour la rappeler à leurs enfans. Quand l'assemblée fut finie, on donna un festin aux députés qui partirent accompagnés de quelques chefs pour aller relever l'arbre de la paix.

Lorsque les affaires de la nation furent terminées, je rentrai dans la tente de mon père : Odérahi vint danser autour de moi, en élevant ses mains au-dessus de sa tête, et les frappant avec beaucoup de force; puis elle s'asseya et me dit : « que je suis joyeuse de te revoir ! je suis comme une colombe qui voit revenir au nid son époux long-temps poursuivi par les chasseurs. Viens, père Ourahou, célébrer tes exploits et les siens ! » Mon père et sa jeune fille chantèrent la victoire que nous venions de remporter.

Le soleil embrâsant l'air, nous levâmes nos tentes, et quittâmes la prairie pour aller les dresser dans les bois, sur les bords de la rivière, à l'ombre des platanes, dont les tiges entrelacées de lianes forment des voûtes épaisses de verdure. J'aimais à errer dans ces forêts; ma vie passée se présentait à mon esprit : j'allais m'asseoir sur le bord des eaux; mes idées suivaient leur cours

jusqu'à la mer, et de-là volaient vers toi, mon Eugénie ! Odérahi, qui avait toujours soif de me voir, venait me rejoindre ; je lui communiquais mes pensées : ses réflexions naïves plaisaient à mon esprit, ses témoignages d'amitié charmaient mon cœur : je lui parlais du Grand-être, et des preuves de son amour pour les hommes empreintes sur les feuilles des arbres, et sur tous les objets qu'il a créés pour leur plaisir, leur utilité. Nous écoutions le chant des moqueurs (1) qui répétaient tous les sons qu'ils avaient entendus et les chants qu'Odérahi avait entonnés la veille.

Nous nous trouvâmes un jour en face d'une île charmante qui paraissait peuplée d'oiseaux, et pleine d'arbres fruitiers. Odérahi se mit à la nage, pour y aller, m'invitant à la suivre. D'un côté, la grève d'un sable blanc était bordée d'une ceinture de fleurs qui terminait la prai-

(1) Espèce de rossignols gros comme un merle, fauves, à deux plumules rouges sur le croupion.

rie ; de l'autre, des érables qui soutenaient au-dessus des eaux, des massifs de lianes, s'étendaient jusqu'à la montagne, laissant à une foule d'arbres et d'arbustes, la liberté de croître autour d'eux.

« Que ce pays plaît à mes yeux, dit Odérahi ; que de paroles il dit à mon cœur ! j'y vois mon enfance et ma première jeunesse ! je jouis de ma vie passée, de ma vie présente ; mon ame tressaille de joie ; je suis heureuse comme si j'étais dans le pays des ames ! »

Odérahi gardait le silence, elle marchait lentement, sa tête était penchée, son bras appuyé sur mon épaule, ses regards fixés sur la terre : « Bon-ami, dit-elle, les plaisirs forment devant mes yeux des danses qui troublent mon esprit ; mon ame fléchit, comme une jeune branche sous le poids de deux oiseaux qui se caressent ; je me repose sur toi, comme une plante brûlée par le soleil, s'appuie sur la tige d'un arbre. » Je regardai ma jeune mère ; les derniers rayons du soleil cou-

chant firent étinceller sur sa joue, une larme d'amour; elle mit sa main sur mes yeux, en disant : « Bon-ami, ne me regarde pas ainsi, tes yeux me brûlent ! » Elle me quitta, courut à la cime d'un rocher, et après y être restée quelque temps, elle revint, en me disant : « Mes yeux étaient pleins de ton image; ta présence avait affaibli mon ame; tes doux regards avaient égaré mon esprit: j'ai été m'asseoir sur la cime de la montagne; j'ai regardé l'horizon, le cours des fleuves; mon esprit s'est rempli de l'idée du Grand-être, je reviens plus forte auprès de toi !

— Belle Odérahi, tes paroles sont douces comme celle du rossignol; mais le soleil a disparu derrière la montagne; les ténèbres s'étendent sur la terre; de grands nuages couvrent le ciel; je ne vois point de vers luisans pour nous éclairer : nous ne pouvons retourner à la bourgade sans nous heurter contre les arbres; je vais construire une hutte de feuillage.

—Je le veux bien, Bon-ami! je suis devant toi, comme une fleur devant le soleil; mais j'y resterai sans crainte : les jeunes femmes ne me montreront pas au doigt; les guerriers ne diront pas : « Odérahi qui nous repousse quand nous allons nous asseoir sur na natte, y reçoit Ontéréé. » Ils savent que tu m'honores; mais je crains que mon père ne pleure sur notre natte, quand il ne nous y verra pas : gagnons l'autre rive à la nage, je te conduirai à travers les bois. »

Je nageais auprès d'elle, nous entendîmes le bruit des rames qui frappaient les ondes avec force : nous nous cachâmes dans les roseaux et vîmes bientôt une petite lampe qui nous fit reconnaître Ourahou. Nous montâmes dans sa pirogue, il nous dit : « l'inquiétude ma chassé de ma tente, » en me disant : « Tu as donc encore perdu tes enfans? vas! cours les chercher! Vous voilà : mon cœur boit le plaisir! » Nous voguâmes paisiblement sur le lac; le silence de la nature,

la présence d'Odérahi, que je regardais comme un ange descendu sur la terre pour adoucir les rigueurs de mon sort, des pensées agréables émurent si doucement mon ame, qu'elle goûta quelques instans le plaisir que le Grand-père des hommes leur donnera dans le pays des ames. Odérahi me tira de ces délicieuses rêveries, en racontant à son père les circonstances de notre course. Ourahou me prit par la main, et me dit : « Mon fils, tu m'honores en honorant ma fille ; tu n'es pas comme tous les Hommes-barbus, dont le premier soin, en entrant dans une tente, est de séduire les filles de leurs hôtes, sans s'inquiéter si les parens en mourront de regrets. Le Grand-père des hommes te récompensera de ta sagesse, en te donnant pour épouse celle que tu as respecté. »

Odérahi dansait, en entendant parler ainsi son père ; mais son discours me frappa comme une triste prédiction frappe un esprit faible. Nous rentrâmes dans notre tente :

cette

cette promesse d'Ourahou ne cessait de me tourmenter, de troubler mon repos, lorsqu'Omourayou, le frère de mon cœur, entra dans la tente, et nous dit : « Frères, réjouissez-vous ! dansez autour de moi ! les arbres se sont couverts trois fois de fleurs et de fruits depuis que je sers les parens de la jeune Omahira ; j'ai été à la chasse, à la pêche pour eux ; ils m'ont trouvé bon chasseur et bon guerrier ; ils ont reconnu que mon humeur était douce, que je serais bon père et bon époux ; ils me permettent de m'asseoir sur la natte de leur fille ; je viens vous inviter à la fête. »

Odérahi sauta de joie : elle se revêtit de ses plus beaux habits, attacha dans ses cheveux la peau d'un petit perroquet verd céladon, posa sur sa tête une couronne de plumes de coq grises, à franges dorées : elle suspendit à ses oreilles des colibris, qui le disputent en éclat aux diamans ; elle passa autour de son col des colliers de perles et de graines brillantes qui soutenait des

pièces d'or ! elles ornaient son sein doux comme celui d'une colombe. Ses bras et ses jambes étaient décorés de tresses de différentes couleurs auxquelles étaient suspendues des plumes brillantes ; une large pièce de drap écarlate, garnie de franges d'or, était attachée sur l'une de ses épaules, et couvrait une partie de son corps ; l'autre n'était ornée que par la nature. Elle portait à sa ceinture une frange de longues plumes fixée sur une tresse de peau brodée avec des coquilles en compartimens. Odérahi était belle comme une fleur qui vient d'éclore, et cache sous une feuille une partie de ses charmes ; ou comme l'aurore qui se voile de nuages étincelans. Ourahou se vêtit en guerrier ; je me décorai de mes habits européens ; nous allâmes sur la place où tous nos frères étaient réunis.

Omourayou, Omaïra, beaux comme des oiseaux qui ont changé de plumage, sortirent de leurs tentes, accompagnés de leurs parens, et s'avancèrent au milieu de

la place, entre deux haies de guerriers : quand ils furent auprès du chef de la bourgade, il les montra aux Indiens assemblés, et leur dit :

« Frères, le brave Omourayou, la belle Omaïra viennent vous dire qu'ils se prennent pour époux.

» Omourayou, veux-tu qu'Omaïra soit ton épouse? — Oui ! » répondit-il, avec fermeté.

« Omaïra, veux-tu qu'Omourayou soit ton époux? — Oui ! » répondit-elle d'une voix timide.

Alors les guerriers placèrent leurs flèches sur leurs arcs, les déchargèrent au-dessus de leurs têtes.

Le vieux chef dit : « frères, Omourayou, Omaïra sont époux ! »

Omourayou tourna autour de la place ; il prit Omaïra sur son dos, et la porta dans une tente qu'il venait de construire : il fut suivi par les guerriers qui l'applaudissaient.

Les jeunes époux et leurs parens donnèrent un grand festin qui fut suivi de danses et de chants. Odérahi était ivre de joie : le plaisir d'être parée affaiblissait son esprit ; elle

était moins timide et moins sévère avec les jeunes gens qui lui donnaient des éloges. Elle dansait en étalant ses ornemens, et s'approchait de moi pour me faire admirer ses charmes.

A la nuit, Odérahi fut punie de sa légèreté : elle était accablée de fatigue, et dormait profondément ; tous les jeunes gens dont elle avait reçu les éloges, vinrent dans la tente avec une lampe, s'approchèrent de sa natte, la priant de les y recevoir. Elle détournait la tête ; ils se retiraient en murmurant ; mais l'un d'eux resta plus long-temps, et lui dit :

« Odérahi, tu étais belle hier comme le soleil ; l'éclat de tes yeux a ébloui mes yeux ; ton image y est restée, comme celle de l'astre du jour reste dans les regards de ceux qui le fixent ; car rien n'est plus beau dans la nature, que le buste d'une jeune femme animée par le plaisir ! Pendant que tu dansais, tes gestes, tes regards, toute Odérahi m'a invité à venir sur sa natte ; à

présent pourquoi me repousse-tu ; pourquoi ne veux-tu pas éteindre le feu que tu as allumé dans mon cœur?

» Tu es la plus belle des Siouses, je suis un brave guerrier ; tu peux me recevoir sur ta natte sans te déshonorer : demain, je t'apporterai des plantes pour cacher nos amours.

» Odérahi ! pourquoi détournes-tu la tête? regardes moi avec des yeux aussi doux que l'étaient les tiens, lorsque je te disais que tu étais belle : tu buvais le plaisir ; tu paraissais me tendre les bras, aujourd'hui tu me repousses ! ton cœur est-il léger comme la feuille, que le vent fait tourner de tous les côtés? Odérahi ! Odérahi ! que tu fais de mal à mon cœur ! Des larmes d'amour coulent de mes yeux ; il me brûle, et je souffre plus que si j'étais attaché au poteau de mort ! Odérahi ! j'ai bravé seul plusieurs guerriers ennemis : et je tremble auprès de toi ! prends pitié de mes peines ! la colombe ne repousse pas toujours le tourtereau qui gémit auprès d'elle ; ses tendres soupirs,

la vapeur embrâsée qui sort de son bec de rose enflamme sa compagne ; elle cède à ses désirs ; ils boivent la volupté ! Belle Odérahi ! donnes-moi ta main, que je la pose sur mon cœur, afin que le feu qui me consume passe dans tes veines ! » Elle ne lui répondait pas, il lui dit avec dépit : « puisses-tu, jeune fille, ne brûler jamais d'amour pour un guerrier insensible ! tu connaîtras alors combien sont cruels les tourmens que tu me fais souffrir ! puisses-tu n'être jamais étendue sur ta natte, étouffée par la honte de son refus de te prendre pour son épouse, et par la douleur ! tu te souviendras de la faute que tu as commise, en allumant, par tes regards, le feu de l'amour dans mon cœur ? Vous autres, jeunes filles, vous ne pensez pas que tôt ou tard, un guerrier venge les autres de vos dédains, de votre coquetterie ! »

Les premiers rayons du soleil le forcèrent à sortir de la tente ; je demandai à Odérahi si elle avait bien dormi : « Non, dit-elle en

rougissant, des guerriers sont venus s'asseoir sur ma natte, mais je les ai tous repoussés.

— Odérahi, c'est ta faute ; tu t'es parée de tes plus beaux vêtemens, ils t'ont affaiblie, comme le guerrier que ses panaches, ses bracelets empêchent de se battre : les éloges ont ébloui ton esprit, et tu as fait comme les oiseaux qui se brisent la tête contre la pierre brillante que le chasseur fait mouvoir devant eux. Tu regardais hier tous les jeunes gens, comme le fait une fille qui se voue à l'amour ; ils ont cru que tu les invitais à venir s'asseoir sur ta natte ; ils sont venus te demander ce que tes yeux leur avaient promis, ce qu'ils avaient le droit d'exiger de toi, d'après ta conduite ! Odérahi, ne t'écartes jamais des sentiers de la raison, n'écoutes pas la voix de la volupté ! Le temps, semblable à un guerrier qui emporte dans ses bras tous les enfans qu'il a pris dans une tente, entraîne avec lui l'amour, la beauté, les plaisirs et l'espérance : en vain ils tendent les bras à l'illu-

sion qui leur a servi de mère ; ils ne peuvent arrêter sa marche rapide, il n'y a que le repentir et la douleur qui marchent à côté de lui vers la mort. »

Odérahi baissa la tête sans me répondre ; et depuis elle fut plus réservée lorsqu'elle alla dans les fêtes.

Je fus choisi par le conseil pour aller dans le pays de l'Ouest, porter le calumet de paix chez toutes les nations qui habitent jusqu'aux rives des grandes-eaux ; Omourayou et plusieurs guerriers m'accompagnèrent. Nous trouvâmes partout des frères et des amis qui nous comblèrent de présens : nous revînmes après quelques lunes. Lorsque nous eûmes rendu compte au conseil de nos opérations, je rentrai dans la tente d'Ourahou : Odérahi, au lieu de danser autour de moi, pleura de joie, sans pouvoir me parler : elle me regardait avec des yeux pleins de tendresse. Je leur offris mes présens ; ils les reçurent d'un air distrait ; Ourahou me dit : « Ecoutes mes paroles ! elles seront les mères de ton bonheur !

» Tu es un bon chasseur, un bon guerrier, un habile orateur, un ambassadeur adroit ; ton esprit est vaste comme celui d'un génie, ton cœur bon comme celui du Grand-

être ; tu es doux comme une colombe ; jamais la colère n'enflamme ton sang ; tu es digne d'être l'époux de la plus belle des Nadouëssises : ma fille t'aime dans son cœur ; elle n'est bien qu'auprès de toi : elle me quitte pour te suivre dans les bois ; pendant ton absence, elle est triste ; elle pleure et parle toujours de toi : tu lui as donné de tes lumières ; en un mot, elle est digne d'être ton épouse. Que mon cœur a de plaisir, en faisant ainsi votre éloge ! »

— « Père Ourahou, lui répondis-je, tes paroles sont de trop grande valeur pour que mon esprit puisse les recevoir toutes à-la-fois ; je te demande une lune pour les méditer. »

Odérahi parut vivement affectée de ma réponse ; je lui dis : « Ne pleures pas, je te ferai bientôt lire dans mon cœur ! »

Les paroles de mon père troublèrent mon esprit comme un vent violent agite les eaux. Odérahi était la plus belle des Nadouëssises ; sa taille élégante et légère, comme celle d'un jeune faon, était souvent embellie par

une robe de lin, recouverte d'un manteau écarlate à frange d'or, dont le doux éclat répandait sur son beau visage un coloris de rose, semblable à celui dont l'aurore teint la cîme des arbres; sa voix molle et languissante aurait adouci le cœur le plus féroce; son ame était pure comme un beau ciel, son cœur bon comme celui du Grand-être: je n'étais moins triste qu'auprès d'elle; je l'aimais comme un fils aime sa mère; je la voyais toujours m'arrachant du poteau de mort, et ce souvenir nourrissait ma tendresse: je me trouvais dans un pays délicieux que la nature s'était plu à embellir, pour en faire le séjour d'un peuple de frères, dont les mœurs étaient douces comme celles des agneaux; si j'avais pu être l'époux d'Odérahi, qui ressemblait à un ange envoyé par le Grand-être, pour faire le bonheur de l'un de ses enfans, j'aurais été le plus heureux des hommes; mais mon cœur, mon esprit étaient pleins de ton souvenir, ô mon Eugénie! sem-

blables à un tison embrâsé qu'une autre flamme ne peut plus pénétrer.

Je ne pouvais pas, il est vrai, traverser seul les immenses déserts qui me séparaient des cabanes des Français; mais ils pouvaient remonter le grand-fleuve, et m'emmener avec eux; cette espérance m'empêchait de consentir à prendre Odérahi pour épouse. Je l'aimais, et je craignais de m'y attacher plus vivement encore, lorsque je serais son époux; car il est impossible à l'homme sensible de se défendre des plus tendres sentimens pour celle qui unit son sort au sien, et partage chaque jour ses peines et ses plaisirs, pour celle qui lui donne des enfans, dans lesquels il se voit renaître : les soins qu'elle lui prodigue suffisent seuls pour l'y attacher par des liens indissolubles. Les enfans que m'aurait donnés Odérahi m'auraient enchaîné aux tentes des Nadouëssis : au moment où j'aurais épousé ma jeune amie, j'aurais cru commettre un crime en condam-

nant Eugénie à des larmes éternelles.

Je désirais qu'Odérahi pût choisir parmi les jeunes gens qui soupiraient autour d'elle ; je lui dis, pendant que mon père était sorti :

« Bonne-mère, j'ai médité les paroles de ton père, écoutes les miennes ! » Elle était attentive, comme le guerrier qui écoute les délibérations du conseil, ou comme l'esclave qui espère qu'on va lui annoncer sa liberté. « Ourahou m'a dit que je serais ton époux : mais le Grand-père des hommes m'a montré l'épouse de mon cœur, son image est gravée dans mon esprit : entraînés par le fleuve du temps, nous nous tendons les bras sans pouvoir nous réunir ; mais je ne veux pas y renoncer ! Je l'ai vue comme un ange tutélaire qui vient se poser, entouré d'une atmosphère céleste, sur la pierre de l'infortuné captif, et verse le plaisir dans son cœur. Elle n'est restée près de-moi qu'un instant ; mais elle ma rempli

de sa lumière, jamais elle ne s'éteindra dans mon cœur.

« Tu pleures ! Odérahi ! pourquoi donc ! ne serais-je pas toujours ton fils? puis-je te quitter? ne te suivais-je pas toujours, comme un jeune faon suit sa mère? Je te le demande, si j'étais ton époux, ne faudrait-il pas que je sois toujours gai? — Oui, que tu sois toujours gai ; que tu ne pleures jamais ! — Ne jamais verser de larmes ! cela est impossible ! Ontéréé reverra-t-il son père? reverra t-il sa bien-aimée? ses os reposeront-ils auprès de ceux de ses pères? non ! Ah ! ne crois pas qu'un Français exilé de son pays, le plus beau de la terre, puisse jamais être gai ! Si j'étais ton époux, tu me prodiguerais les caresses, et mes larmes tomberaient sur tes mains en pensant à ma patrie, à ma bien-aimée. Je te l'ai dit : l'ame d'un Français n'est pas comme celle d'un homme des bois, qui, semblable à la surface d'un lac, reçoit toutes les images, et se console de la perte

d'un fils en faisant asseoir un autre fils sur sa natte ! un Français arraché à sa patrie, à son épouse, périt comme le jeune faon que des chasseurs ont enlevé des bois, et renfermé dans leurs cabanes, pour servir de jouet à leurs enfans : en vain on le caresse, on lui donne des herbes fraîches pour lui faire oublier les bois ; les caresses l'effarouchent : les plantes qu'on lui apporte ne sont pas celles qu'il aime : le chagrin le ronge comme le ver ronge le cœur d'un arbre.

— Bon-ami, je ne te dis pas d'effacer de ton cœur l'image de ta bien-aimée : tu peux avoir deux épouses ; elle sera la première ! Mais je le vois, tu n'écoutes pas mes paroles ; elles tombent sur la terre comme la flèche qui frappe un rocher. Tu espères remonter les grandes eaux pour revoir Bien-aimée ; cet espoir te soutient ; il me tue ! »

Elle versa un torrent de larmes, sortit de la tente, et revint bientôt avec son père auquel elle dit : « Bon-

père, ta fille est triste parce que Bon-ami voit toujours son pays ! » Il ranima ses espérances, et me dit en riant : « Ton esprit est donc encore à la grande cabane ? bientôt il reviendra pour s'asseoir sur la natte de ton épouse, de tes enfans : il ne sera plus rempli que par leurs pensers.

— Oh oui, Bon-ami, s'écria ma jeune sœur, tu ne seras plus triste, alors ; tu ne verras plus qu'Odérahi ; elle te donnera des enfans ; tu les poseras sur tes genoux ; ils rempliront ton cœur, tes yeux ; tu ne verras plus Bien-aimée ni la grande cabane ; tu ne connaîtras plus qu'Odérahi. J'ai prié le Grand-être de changer ton cœur, il écoutera ma voix : il peut tout ; il te donnera un cœur nouveau, et tu n'aimeras plus que moi. »

« Allons, Bon-ami, livre-toi au sommeil ! que des rêves agréables occupent ton esprit : écoute la voix du Grand-père des hommes, qui te défend de me laisser mourir d'amour ! » Elle me donna sa main à

baiser, couvrit le feu, et je me reposai sur ma natte.

Mes idées étaient agitées, comme les eaux du lac, lorsqu'il y tombe des éclats de rochers ; mon cœur me disait : « Si tu n'épouses pas la tendre Odérahi, elle mourra comme une fleur brûlée par le soleil : elle t'a rendu la vie, la laisseras-tu périr ? » Sa voix touchante retentissait dans mon ame, et m'exprimait son chagrin et ses regrets. J'entendais aussi ta voix, ô mon Eugénie, qui me répétait : « Sois moi fidelle ! peut-être le sort nous rapprochera-t-il ! alors si tu es l'époux d'Odérahi, tes enfans réunis à leur mère, formeront une forte chaîne autour de toi ; tu ne pourras pas la rompre ; et ton Eugénie, l'amie de ton enfance, Eugénie, qui brûle toujours pour toi de cet amour qui fit le bonheur de tes jeunes ans, et le malheur de toute sa vie, périra, tuée par la douleur ! » Mes idées s'égarèrent dans les nuages qui précèdent le sommeil : les noirs pressentimens se plurent à troubler mon

ame par des inquiétudes secrètes : mon imagination ne me présentait que de funestes suites de mon union avec Odérahi ; les songes se réunirent pour former devant moi des scènes effrayantes, dont l'impression profonde a causé tous mes malheurs. J'étais dans la prairie que je parcourus dans ma jeunesse, assis sur le bord du fleuve, dont mes pères boivent les eaux ; tu étais près de moi, tendre Eugénie ; l'une de tes mains était dans la mienne, l'autre, passée autour de mon col, caressait ma joue, ou m'approchait de ton beau visage, pour me donner un baiser : tout-à-coup, le cri de guerre frappe mes oreilles, je détourne les yeux ; Odérahi, les yeux étincelans, accourt à la tête d'une troupe de guerriers, se jette sur toi, te renverse, et te plonge dans le cœur une dague qu'elle retire fumante pour te frapper encore : en vain je veux te défendre ; un pouvoir secret me retient immobile ; je n'ai pas même la force de crier : j'entends le dernier soupir de mon

amante, dont le sang ruisselle sur le gazon, et glace mon corps : Odérahi, debout et triomphante, me dit : « A présent, prodigues tes caresses à ta bien-aimée ! »

Je me réveillai tremblant ; je crus te voir encore expirante auprès de moi ; tes cris retentissaient dans mon cœur et le faisaient tressaillir. Mon âme, jusqu'alors incertaine, avait été comme un voyageur égaré dans les bois, qui voit deux routes, et ne sait laquelle suivre ; ce rêve m'éloigna pour jamais d'Odérahi, comme le voyageur qui voit arriver l'ennemi d'un côté, fuit à la hâte par un autre chemin.

Elle vint, au lever du soleil, s'asseoir sur ma natte ; sa présence m'inspira une horreur secrète dont je ne pus me défendre ; sa beauté avait perdu à mes yeux tout son éclat ; sa douceur, sa voix si touchante me parurent cacher un cœur de tigre ; je sentis naître pour elle, dans mon cœur, une aversion que toute la force de la raison ne pouvait détruire : ainsi je me laissai

dominer par un de ces sentimens involontaires, peu réfléchis, mais irrésistibles, qui déterminent si souvent notre sort.

Je quittai ma jeune sœur pour m'enfoncer dans le plus épais des bois. Je voulais traverser les déserts pour trouver une cabane Européenne, mon cœur me disait : « Pourquoi donc abandonner ton bon père Ourahou, la triste Odérahi, assez malheureuse par l'aversion que tu éprouves pour elle sans que tu la condamnes à la mort en la quittant? Est-ce ainsi que tu récompenses tes hôtes de leur générosité? Est-ce ainsi que tu réponds à l'amitié d'Omourayou? » Incertain, je me reposai sur une grande roche, entourée d'arbres qui entretenaient les ténèbres à l'entour; et là, triste comme un père qui a perdu ses enfans, la tête appuyée sur mes genoux, mon ame se plongeait dans les ténèbres de la mort : j'entendis le bruit du feuillage agité, c'était Odérahi qui venait me rejoindre; sa présence m'étant im-

portune, je pris la fuite; elle me suivit en criant : « Bon-ami ! Bon-ami, pourquoi me fuir ? veux-tu me laisser mourir ! » Ses sanglots, sa voix touchante amollirent mon cœur ; je me reprochai ma faiblesse et mon ingratitude ; je laissai Odérahi s'asseoir auprès de moi. Son sein palpitait avec force, elle ne faisait que soupirer : elle versa un torrent de larmes, et me dit enfin : « Je te demande pardon, Bon-ami, de te poursuivre ainsi dans les bois, de venir m'asseoir au pied de l'arbre où tu médites; mais je ne puis vivre loin de toi ! permets-moi de t'accompagner; je ne ferai pas envoler tes pensées. Quand tu marches dans les forêts, tu cueilles une fleur, et te plais à la placer auprès de toi ; tu m'as dit souvent que j'étais belle comme une fleur, laisses-moi donc auprès de toi, mon cœur sera satisfait. »

Elle garda un profond silence, mais sa présence me gênait ; elle s'en aperçut, et me dit : « Bon-ami, mes paroles se sont accumulées

dans mon cœur, il ne peut les contenir, ouvres tes oreilles, afin qu'elles ne tombent pas sur la terre.

« Je m'adresse à la bonté de ton cœur ! Pourquoi, si tu ne voulais pas que je fusse ton épouse, ton esprit s'est-il emparé de mon esprit ; pourquoi ton cœur s'est-il emparé de mon cœur ? pourquoi ton image est-elle sans cesse devant mes yeux ? pourquoi tes paroles retentissent-elles dans mon cœur ? Avant que tu te fusses assis sur la natte de mon père, j'étais libre comme un oiseau ; à présent, je suis ton esclave ; tu me dis : « Vas ! » et je vais : « Reste ! » et je reste. Je ne suis plus Odérahi ; je suis toute Bonami. J'étais joyeuse autrefois de ce changement ; à présent, il me tue. Encore si tu ne séparais pas mon cœur de mon esprit ; mais tu me dis de rester dans ma tente, et mon esprit te suit dans les bois, il n'est occupé que de toi, de l'endroit où tu peux être, de ce que tu fais ; il te voit pleurant au pied d'un arbre,

et force mon cœur à venir te rejoindre.

Tu ne me réponds rien ! mes paroles sont-elles comme des plumes sur ton ame ? le vent les emporte-t-il ? ne t'aimai-je pas autant que tu le désires ? vois mon sein palpiter ; pôses ta main sur mon cœur, il ne bat que pour toi ! » Elle pressa ma main sur son cœur qui palpitait avec force ; le feu dont il était embrâsé amollit ma sévérité ; je sentis mes yeux se remplir de larmes que je me hatai de cacher : « Tu ne me parles pas ! que tu me fais de mal ! Ah ! Bon-ami ! la douleur étouffera Odérahi ! Quand elle ne sera plus, tu viendras tomber sur sa tombe ; mais tes larmes, tes soupirs, ne la rappelleront pas à la vie ; tu connaîtras trop tard le prix d'un cœur qui t'aimait ! »

Elle cacha sa tête dans ses mains, et s'enfonça dans le plus épais des bois.

Craignant que le désespoir n'égarât cette malheureuse amie, je voulus la suivre ; j'errai long-temps

dans la forêt, agité par mes incertitudes, comme le navigateur dont la pirogue, battue par les vents, est poussée tantôt vers une rive, tantôt vers l'autre, puis rejetée au milieu du lac. J'étais triste comme un fils qui voit la mort assise sur la natte de sa mère ; et mon ame flottait entre la crainte de perdre Odérahi et le désir de me réunir à toi, mon Eugénie.

J'avais toujours vu dans Odérahi une tendre amie qui m'avait arraché des mains des bourreaux, et versait du baume sur les plaies de mon cœur ; il s'était accoutumé à la chérir comme ma sœur, et des sentimens plus tendres m'auraient paru criminels : cette vierge touchante avait quelque chose de céleste que j'aurais cru souiller par un amour incestueux. Ce sentiment était remplacé souvent par un autre bien opposé, l'aversion que m'inspirait le souvenir de mon rêve : cette contradiction m'étonnait, je cherchai à la combattre ; mais le cœur ne raisonne pas.

Je revins, fatigué de ces incertitudes, à la tente de mon père; j'y trouvai Odérahi qui, consolée par les assurances d'Ourahou, préparait tout pour la nôce. Omourayou et son épouse m'emmenèrent dans leur tente pour me servir de père; ils me décorèrent des plus beaux vêtemens. En vain je voulais leur exprimer ma répugnance; ils ne m'écoutaient pas, et continuaient de me parer.

Lorsque je vis que mon refus n'entrait pas même dans leur esprit, et qu'il me rendrait odieux à toute la nation, je me déterminai à épouser Odérahi; mais je jurai dans mon ame de ne la regarder que comme ma sœur, sans m'unir à elle par des liens plus tendres; cette résolution débarrassa mon cœur d'un pesant fardeau.

Le lendemain, dès le lever de l'aurore, mes deux amis me conduisirent sur la place où étaient les Nadouëssis. Odérahi sortit de la tente de son père; elle était belle comme un arbre en fleur: sa tête

était légèrement penchée, comme une rose qui ne soutient pas encore l'éclat du soleil. Par une étrange fatalité, elle était vêtue comme je l'avais vue dans mon rêve : elle me sourit, et ses yeux me rappelèrent vivement le regard dédaigneux dont elle avait, dans ce même rêve, accompagné les paroles : *A présent, prodigues tes caresses à ta bien-aimée !* Sa présence me troubla, comme celle d'un serpent trouble un enfant égaré. Mes noirs pressentimens, mes inquiétudes, mon aversion s'emparèrent de mon ame, détruisirent ma résolution, et me laissèrent dans une affreuse perplexité ! cependant le chef des guerriers me dit :

« Brave Ontéréé, tu as vaincu les Chippewais qui avaient envahi notre territoire ; tu es le père de la paix ; la nation te donne pour récompense Odérahi, la plus belle des Nadouëssises. Elle t'aime ; elle sait labourer la terre, tresser des nattes ; tu as éprouvé qu'elle savait panser une plaie ; elle est digne de

toi : elle te donnera des enfans ; tu leur apprendras à conduire les guerriers à la victoire ! tant que ta race fleurira parmi nous, nous serons invincibles, parce que, comme toi, ils souffleront la mort : leurs yeux apercevront de loin les ennemis ; leurs oreilles entendront les complots qu'ils forment sur leurs nattes ; ils entretiendront la paix en couvrant de leurs corps les prisonniers que les guerriers voudraient brûler.

Odérahi, veux-tu qu'Ontéréé soit ton époux ? — Oui, je le désire !

Ontéréé, veux-tu qu'Odérahi soit ton épouse ? »

Les paroles du guerrier me troublèrent ; je n'eus pas la force de mentir à Odérahi, à toute la nation assemblée.

« Braves guerriers, dis-je à mes frères, écoutez mes paroles !

Vous m'avez arraché du poteau de mort pour me rendre à la vie ; le chagrin rongeait mon cœur ; cependant j'ai accepté votre présent ; j'espérais pouvoir vous être utile : vous m'avez nommé votre chef ; je

vous ai conduits à la victoire, parce que j'étais déterminé à mourir pour vous ; vous me donnez Odérahi pour épouse, je ne puis l'accepter ; elle est ma mère d'adoption. »

Les Nadouëssis murmuraient, en agitant leurs flèches ; je continuai, d'un ton plus ferme :

« Frères, si mes paroles vous déplaisent, vous pouvez m'attacher au poteau de mort, me percer de flèches ; mais je ne puis vous mentir ni vous vendre ma liberté ! j'ai une épouse dans le pays de mes pères ; elle a rempli mon cœur ; il ne pourrait aimer votre fille comme son épouse ! Et toi, bon père Ourahou, jettes des cendres sur le feu de ta colère, ton fils te dit la vérité ! Je vous le demande, guerriers qui me regardez d'un air sombre, dont le front est ridé par la fureur, si les Chippewais vous faisaient esclaves, oublieriez-vous vos femmes ? épouseriez-vous des Chippewaises ? j'entends vos cœurs qui me répondent : non ! pourquoi donc me forceriez-vous à renoncer à mon épouse pour

prendre une Nadouëssise ! Je le répète, vous êtes les maîtres de mon corps; vous l'avez arraché du poteau de mort, vous pouvez l'y attacher encore; mais mon ame est à moi; elle ne doit compte de ces sentimens qu'au Grand-père des hommes ! celui qui renonce à sa liberté est plus méprisable que les animaux qui meurent de regrets quand ils l'ont perdue.

» Donnez à Odérahi le jeune Tatongo pour époux ! il l'aime dans son cœur; il est brave guerrier, et bon orateur; elle sera heureuse dans sa tente ! N'ai-je pas dit la vérité, Tatongo? tes yeux brillent de joie ! prie la nation de te la donner pour épouse; tu seras mon frère d'adoption; j'élèverai tes enfans. »

Les Nadouëssis se séparèrent en murmurant: Odérahi, penchée dans les bras de son père, se retira dans sa tente; elle marchait lentement, les yeux couverts par l'une de ses mains, et poussant des soupirs qui me déchiraient le cœur. Omourayou et Omaïra m'emmenèrent dans leur

tente ; j'étais troublé, comme un homme qui vient de commettre un crime. Un vieillard me dit : « Ontéréé, ton refus sera le père d'un grand malheur. »

Je restai quelques jours dans la tente de mes jeunes amis : j'étais triste, comme un enfant qu'une Européenne a retiré des bras de la femme qui l'a nourri ; à chaque instant, j'étais prêt à sortir de leur tente, pour aller voir Ourahou et sa fille ; ils me disaient : « N'y vas pas, il est encore en colère contre toi ! »

Enfin, mon cœur l'emporta sur les conseils de mes amis ; j'allai à la tente d'Odérahi ; mais quand je fus auprès, je n'osai plus y entrer : j'étais honteux, comme un guerrier dépouillé de ses armes, qui n'ose plus rentrer dans la bourgade : j'entendis les soupirs d'Odérahi ; la pitié me poussa dans sa tente : elle pleurait sur sa natte ; Ourahou était immobile comme un homme qui attend la mort ; tous mes vêtemens étaient auprès de lui : ils ne levaient

pas les yeux sur moi ; la douleur les avait absorbés, je dis : « Ourahou, voilà ton fils ! » Odérahi tressaillit à ma voix ; elle se cacha derrière la tonne d'osier dans laquelle était le maïs, et sanglota ; Ourahou me dit d'une voix sombre : « Tu n'as pas voulu être l'époux de ma fille, je ne veux plus être ton père ! vas dormir sur une autre natte, te chauffer à un autre feu que le mien ; je ne pourrais sentir près de moi le bourreau de ma fille ! »

— Bon père, ces paroles ne sortent pas de ton cœur ! pourquoi me repousser d'auprès de toi, que j'aime comme mon père ; d'Odérahi, que j'aime comme ma mère ? je m'adresse à la bonté de ton cœur ! les guerriers m'ont pardonné, ne peux-tu pardonner à ton fils ? Depuis que je suis hors de ta tente, la douleur repousse les alimens de ma bouche, éloigne le sommeil, et me presse le cœur ; je ne suis bien qu'auprès de toi !

» Et toi, douce Odérahi, la colère ou la haine ne peuvent entrer

dans ton ame ; prie ton père de me laisser venir auprès de lui!

— Tes paroles percent mon cœur et celui de ma fille, n'entends-tu pas ces sanglots? Retire-toi ! Mais, écoute auparavant les dernières paroles de celui qui ne veut plus être ton père!

» Tu as dit à ma nation que tu avais dans ton pays une autre épouse; tu as menti à la nation, tu as menti à ma fille ; car toutes tes paroles lui ont dit que tu n'en avais pas. Tu l'emmenais avec toi dans les bois ; elle te suivait à la chasse ; ne lui apprenais-tu pas ainsi à être ta femme, ou bien as-tu prétendu en faire ton esclave? Tu lui as dit souvent qu'elle était belle comme une fleur ; tu lui faisais des présens pour qu'elle fût plus belle encore ; un fils décore-t-il ainsi sa mère? Tu as versé toutes tes peines dans son cœur; tu semblais lui dire : je souffre, soulages ma douleur ! Tu t'es jeté dans ses bras ; elle t'a tenu pressé sur son sein ; elle t'a défendu contre les morsures des bourreaux,

et tu la fait mourir ! Tu appliquais ta bouche sur sa main, et tu la pressais sur ton cœur ; tu avais fait graver son image sur ton sein ; n'était-ce pas lui dire : « Je t'aime ; je désire être ton époux. » D'abord elle ne t'aimait pas, parce que tu es un Homme-barbu ; mais tu étais si malheureux ! tu paraissais si triste ! tes larmes ont pénétré son cœur ; elle s'est attachée à toi comme une femme à l'enfant qu'elle a trouvé dans les bois ; et lorsque son ame est pleine de toi ; lorsqu'elle a rempli ses yeux de ton image, son esprit de tes pensées ; lorsque son cœur est embrâsé d'amour ; lorsqu'elle n'existe plus que pour toi, tu la laisses mourir. As-tu donc cru que ma fille était insensible comme un rocher, ou légère comme l'eau qui reçoit toutes les images ? C'est sa tendresse, le désir ardent de te rendre heureux qui la tue : tu déchire le sein de celle qui t'allaitait ; tu mords la main qui pansait tes plaies. Que ces Hommes-barbus sont féroces ! un guerrier ne tue pas les

femmes, les enfans de ses ennemis, et tu ronges le cœur d'une femme qui t'aimait ; tu l'as déshonorée en présence de toute la nation ! Tu m'as dit aussi que tu m'aimais ; combien tu me trompais ! est-ce m'aimer que de tuer toute ma famille en ne voulant pas de ma fille pour ton épouse? Je n'aurai pas auprès de moi d'enfans qui me ferment les paupières, qui viennent pleurer sous mon arbre de mort ; Ourahou mourra sur une natte solitaire ; car quel est le guerrier qui voudra de ma fille ? Odérahi ne peut en aimer un autre que toi ; elle va mourir ! »

Il mit sa tête dans ses mains pour cacher ses larmes, et après quelques momens de silence il dit :

« Toi qui te prétends si supérieur aux Hommes-rouges, apprends que celui-là est méprisable, qui sacrifie deux amis à son bonheur ! Tu ne veux pas éteindre la flamme qui brûle dans ton cœur pour une autre femme ! tu n'aimais donc Odérahi que pour toi, parce qu'elle n'était occupée que de ton bonheur ; tu

ne renonces pas à ton épouse du Midi, parce qu'elle est plus belle qu'Odérahi ; et pour avoir auprès d'elle plus de félicité, tu laisses ma fille étendue sur sa natte. Eh bien, pars, traverses les grandes-eaux, vas revoir ta bien-aimée ! mais en parcourant les forêts, regarde les ourses, elles t'apprendront comment tu aurais dû te conduire : si tu enlèves un jeune oursin à sa mère, elle te poursuivra, et s'exposera à la mort pour sauver son fils : elle ne pense pas alors que si elle meurt, ses autres enfans mourront ; elles entend les cris de celui qu'on lui ravit ; ils remplissent son cœur ; elle ne voit que lui et le danger qui le menace ! tu aurais dû oublier ton épouse, ne voir de même que ma fille étouffée par la douleur. Ah ! que je voudrais que tu ne fusses jamais entré dans ma tente ! que me restera-t-il quand je n'aurai plus ma fille ? je ne vivais que par elle, je mourrai quand elle ne sera plus ! et bientôt le chagrin l'arrachera de mes bras ! avant que tu fusses entré

dans ma tente, elle jouissait d'une paix profonde ; son ame était calme, comme la surface d'un lac paisible ; mais à présent, elle est agitée comme un torrent ; elle use son corps ! ma fille, l'ame de ma vie dessèche sur mon sein ! la flèche du chagrin a percé son ame ; mes larmes ne peuvent la guérir ! elle me montre son cœur, en disant : mon mal est là ! et tu ne peux le soulager !

» Oh ! ma fille ! ne pars pas pour le pays des ames, ou bien emmène avec toi ton malheureux père !

» Et toi, mon fils, prends pitié de ton père, prends pitié de ta jeune amie ! Peux-tu, sans être touché de compassion, voir ceux qui t'ont donné la vie, étendus sur leur natte de mort ? Allons, mon fils, sois son époux ! tu rempliras mon cœur et le sien de plaisir » ! Il me prit la main, la serra sur mon cœur, et me regardant avec tendresse : « Ce n'est pas pour son bonheur, ajouta-t-il, c'est pour le tien que je te conjure de la prendre pour ton épouse ! la solitude

tue l'homme, le cœur a besoin d'aimer : une femme, des enfans peuvent seuls le remplir ! Ils seront ses soutiens jusqu'à la vieillesse. Celui qui n'en a pas, trouve alors un grand vide dans son cœur ; il est bon chasseur, bon guerrier, habile orateur ; mais il n'a personne qui l'aime ; l'ennui s'asseoit sur sa natte ; il est comme le hibou solitaire ; il n'a personne pour essuyer ses larmes ; son pays même ne l'intéresse pas ; il n'y laissera pas, après lui, des enfans dont il désire assurer le bonheur. Il sommeille dans la mort, long-temps avant de partir pour le pays des ames.

» Ciel ! tu restes immobile ! tu ne me réponds pas ! Va-t'en de ma tente, homme féroce, ta présence me tue ! ton cœur est plus dur que celui des ourses qui ne dévorent pas leurs parens. J'ai nourri un serpent dans ma tente ; il a piqué ma fille au cœur, elle va mourir ! »

Il cacha son visage dans ses mains ; la honte et les remords me chassèrent de sa tente ; je retournai dans celle

de mes amis ; mais je ne pus y rester, je brûlais du désir de revoir Odérahi :

Omourayou m'avertit que son père était allé dans les bois ; je me glissai dans sa tente : Odérahi était immobile sur sa natte ; ses pleurs tombaient sur ses mains : je me plaçai devant elle, et lui dis :

« Bonne mère, voilà ton fils ! »

— Cruel bon-ami, combien tu m'as trompée ! que tu me fais de mal ! j'étais fière de t'aimer ; je disais à mes compagnes : avez-vous un ami aussi beau, aussi brave que le mien ? Non ! disaient-elles. J'espérais être ton épouse, et boire avec toi le plaisir jusqu'au moment où nous partirions ensemble pour le pays des ames ! mais tu ne veux pas que je sois ton épouse : mon cœur sera rongé par le chagrin jusqu'à ce que la mort m'étouffe dans ses bras. Je la sens ! elle est assise sur ma natte, son souffle brûle, énerve tous mes membres ! Oui ! puisque je ne puis être ton épouse, je vais partir pour le pays des ames ;

j'attendrai que la tienne vienne m'y consoler ! même auprès du Grand-père des hommes, je ne serais pas heureuse sans toi ! mon ame errera triste et solitaire dans la prairie que ma nation y habite, jusqu'à ce que tu viennes me rejoindre ; je regarderai toutes les ames qui arriveront pour voir si la tienne est parmi elles ; et lorsque je la reconnaîtrai, la mienne tressaillera de joie. Jusque-là je serai affligée, comme une mère qui ayant perdu tous ses enfans, en rencontre quelques-uns ; ceux qu'elle a perdus lui causent plus de regrets que ceux qu'elle retrouve ne lui donnent de plaisir.

» J'avais ouvert mon cœur à l'amour, il m'avait donné une vie nouvelle ; une douce flamme embrâsait mon ame : j'étais comme une fleur qui, dès les premiers jours du printemps, s'ouvre aux rayons du soleil ; mais le vent la flétrit, et le voyageur qui la voit desséchée, se dit : quoi ! c'est-là cette fleur si belle ! Ton refus a flétri mon ame ; je dessèche, et bientôt ceux qui pas-

seront près de moi se diront : quoi ! c'est-là la belle Odérahi !

» Mais pourquoi donc viens-tu t'asseoir sur ma natte ? tu ne veux pas être mon époux, tu ne dois pas rester dans ma tente. Est-ce pour voir couler mes larmes, pour entendre mes soupirs ? les sanglots d'une jeune fille éplorée charment-ils tes oreilles ? Laisse-moi mourir en paix sur ma natte ; je te dis l'adieu de mort !

— Odérahi, pourquoi veux-tu prendre pour époux un guerrier dont le cœur est dévoré par le chagrin ! la flamme de l'amour ne peut plus l'embrâser ; il ne répondrait pas à tes caresses ! tendre amie, je craindrais de te faire partager mon malheureux sort : un mauvais génie s'est attaché à moi ; je suis son esclave ; il se plaît à me voir pleurer, et boit mes larmes : s'il te voyait assise sur ma natte pour te rendre heureuse, il te frapperait aussi ; tu dois me fuir ! »

Odérahi me répondit avec feu : « J'aurais partagé ton sort ; je me

serais mise devant toi pour détourner ses coups ; je t'aurais soutenu : réunis par l'amour, nous aurions été plus forts contre la douleur ! mais tu ne m'entends pas : « Va-t'en donc, ta présence me fait trop souffrir ! je suis comme un prisonnier abandonné dans les bois ; il meurt de faim au pied de l'arbre chargé de fruits auquel on l'a attaché.

— Bonne mère, mon cœur ne peut te quitter ; il s'attache à toi, comme un enfant que l'on veut enlever à sa mère : il passe ses bras autour de son col, croise ses jambes autour de son corps pour s'attacher à elle. »

Odérahi cacha son visage dans ses mains ; après un long silence, la douleur égarant son esprit, elle me dit :

« Ah te voilà, bon-ami ! où as-tu donc été si long-temps, pourquoi quittes-tu ton Odérahi ? tu ne veux plus la voir, parce qu'elle pleure sans cesse ! Ah ! je t'en prie, bon-ami, restes auprès de moi, jusqu'à ce que je parte pour le pays des

ames : car je mourrai bientôt, je le sens à mon cœur !

— Bonne mère, viens plutôt avec moi dans les bois pour te distraire !

— Que j'aille avec toi dans les bois ! Non ! non ! tu ne veux pas que je sois ton épouse, je ne dois pas te suivre !

» Avant que tu m'eûs dit que tu ne voulais pas de moi pour ton épouse, j'aimais à t'accompagner dans les bois : quelquefois des épines me déchiraient les pieds, je me disais : courage Odérahi, tu apprends à être son épouse ! j'étais forte, parce que l'espérance me soutenait ; mais à-présent, je ne pourrais plus marcher : je m'asseoirais au pied d'un arbre pour pleurer, comme une femme qui a perdu son époux : je ne pourrais chasser le chagrin ; il est là, dans mon cœur ! il le ronge, jusqu'à ce que le Grand-être me rappelle à lui !

— Douce Odérahi, tu veux donc me quitter ; tu veux quitter ton père, et nous faire mourir de ta mort ?

Que ferons-nous quand tu ne seras plus auprès de nous? qui allumera le feu de nos tentes? qui préparera les viandes que nous étions accoutumés à recevoir de ta main? qui éclaircira le ciel orageux de nos pensées? Je suis triste, jusqu'à la mort, de ne pouvoir être ton époux; mais ne puis-je conserver en toi une sœur, une amie?

— Ah! bon-ami, tu ne connais pas toute la force du cœur d'une femme qui aime! Que je sois ton épouse ou ton esclave, peu m'importe, si je reste auprès de toi! tes malheurs m'ont touchée; je m'attache à toi, comme le chien à son maître! dans ton chagrin tu me repousseras, mais je reviendrai auprès de toi; je dompterai et chasserai la mort, pour que tu ne restes pas seul dans ta vieillesse : je ne partirai qu'après toi pour le pays des ames; et lorsque j'y arriverai, je dirai à mes parens : j'aimais un guerrier qui, ayant une épouse dans son cœur, n'a pu me donner sa foi; mais je suis restée sur sa

natte pour éloigner le chagrin : j'ai préparé sa nourriture ; j'ai conservé à la nation un bon guerrier ; à-présent qu'il ne vit plus, je viens le rejoindre dans le pays des ames. Mes parens me répondront, cela est bien !

—Odérahi, tes paroles me ravissent ! oui ! conserves-toi pour mon bonheur ! pour celui de ton père ! Mais j'entends le bruit des rames ! il va rentrer ! prie le Grand-être de jeter des cendres sur le feu de sa colère ! — Oui ! et je le prierai aussi de te donner un cœur pour Odérahi ! »

J'allai dans la forêt méditer, à la sombre clarté des étoiles, les paroles d'Odérahi : la nature était calme ; mon esprit se plongea dans de tristes réflexions sur la rigueur du sort qui, non content d'entourer l'homme de mille dangers, attache son existence à celle des objets qu'il aime, et les renverse du même coup ; une voix lente et lugubre me fit tressaillir ; elle répéta trois fois : « Ontéréé ! Ontéréé ! le Grand-être t'ordonne

d'épouser Odérahi. » Une lueur rapide éclaira, pour un instant, la forêt, et me fit entrevoir une ombre fugitive qui disparut dans les ténèbres. Le trouble de mon esprit passa dans mon cœur, jusqu'à ce que je pensai que c'était une ruse employée par quelques jongleurs, dont la tendre et superstitieuse Omaïra avait employé le secours pour son amie. Souvent cette voix me poursuivit dans les bois, lorsque j'y errais avec ma douleur. Une autrefois je fus attiré vers un endroit par un éclat extraordinaire, et trouvai au pied d'un arbre, entouré de vers-luisans, le corps d'une colombe, dont le sein était ensanglanté : on avait gravé sur l'écorce de l'arbre le profil d'une jeune femme, dont le cœur était percé d'une flèche, pour m'indiquer qu'Odérahi mourrait bientôt, si je ne l'épousais pas. Ces ruses, employées avec adresse et succès pour tromper les incrédules sauvages, ne pouvaient agir sur mon esprit, mais elles faisaient sur mon cœur une impression profonde.

Lorsque je rentrai dans la tente d'Omaïra, je la trouvai prête de donner un enfant à mon ami, qui sautait de joie autour de son épouse. Elle déposa doucement son fils sur sa natte, sans jeter un cri ! la nature épargne les douleurs à ceux qui suivent ses lois : Omaïra se leva sur-le-champ, et nous allâmes, selon l'usage, offrir l'enfant au grand-fleuve, et le laver dans ses eaux. Tous les amis des jeunes époux vinrent à la fête, excepté Odérahi, que la douleur retenait dans sa tente.

Mais quelques jours après, pendant qu'Omourayou était allé à la chasse, je vis à travers les arbres Odérahi s'avancer vers notre tente : elle était triste, et paraissait avoir oublié ses dernières résolutions. J'avertis Omaïra, et me cachai derrière les tonnes de riz.

Odérahi s'assit auprès de son amie, dont l'enfant dormait à côté d'elle. « Que tu es heureuse, dit-

elle d'une voix animée, tu as reçu sur ta natte le guerrier que tu aimais! à-présent que tu as un enfant, toute Omaïra n'est que plaisir ! Tu le manges de caresses ! quelle volupté pour toi de sentir ton lait sortir de ton sein pour se répandre dans ses veines ! Le bruit de ses lèvres avides te plaît mieux que le chant des oiseaux : pour moi, je sèche comme une fleur que le soleil brûle, et que la rosée ne rafraîchit pas. Beaucoup de guerriers sont venus s'asseoir sur ma natte ; mais celui que j'aime ne veut pas de moi pour son épouse : Odérahi ne donnera jamais d'enfans à sa nation !

» Vois donc, Omaïra ! ton fils me tend les bras, il me prend pour sa mère ! Non ! non ! tu te trompes ! mes mamelles seront toujours arides ; je ne puis te donner à boire que mes pleurs ! Chère Omaïra, nous ne pourrons jamais changer nos enfans ; toi nourrir le mien, et moi nourrir le tien, pour qu'ils s'aiment en frères, qu'ils nous chérissent toutes deux comme leurs mères.

Non ! Oderahi ne donnera jamais d'enfans à sa nation ; quelle honte pour elle ! que de regrets ! Si la douleur ne m'étouffe pas, si les mauvais génies me laissent vivre ; je vieillirai dans une tente solitaire ; je serai méprisée comme une sorcière, dont tous les enfans de la cabane se moquent, parce qu'elle n'a personne qui la fasse respecter. »

Elle cacha son visage dans ses mains, et dit en pleurant : « Bientôt tu verras Odérahi étendue sur sa natte de mort ! peut-être alors le guerrier qu'elle aimait, poussé par le repentir, viendra-t-il s'y asseoir ; mais il n'y trouvera plus qu'un cadavre : il pleurera sur moi, et ses larmes ne me réveilleront pas. »

Les paroles d'Odérahi perçaient mon cœur comme des traits de feu ; je lui dis, en sortant de ma retraite : « Pourquoi ne veux-tu pas prendre Tatongo pour époux ? il est brave et d'un caractère doux. — Bon-ami, je te croyais d'un bon cœur ; est-il plus dur que celui d'un Iroquois

qui

qui a laissé un esclave attaché à un arbre, lui montre de loin des fruits, et lui dit, en se moquant de lui : « Pourquoi ne manges-tu pas ? » Si tu ne peux m'aimer, prends du moins pitié de celle que tes refus font mourir ! Si tu voyais une jeune femme en pleurs, tu chercherais à la consoler, et tu irrites mes chagrins ! Tu me parles sans cesse du jeune Tatongo ; tes paroles me déchirent, tu sais que je n'aime que toi ! si tu me dédaignes, laisse-moi du moins mourir en paix sur ma natte !. . . . . .

Mes paroles sont dures, comme celles d'un guerrier en colère ; pauvre bon ami, elles t'affligent ; je t'en demande pardon ! la douleur égare mon esprit ; mais ne t'ai-je pas dit mille fois que mon cœur était plein de toi ! comment pourrai-je épouser un autre guerrier ? Si tu ne peux m'aimer comme ton épouse, parce que bien-aimée a laissé son image dans ton esprit, son ame dans la tienne, Odérahi ne peut aimer qu'Ontéréé, parce que son ame est

remplie de la sienne... Je sens que je meurs ; mais je veux te donner tous les instans de ma vie. Si j'étais l'épouse d'un autre guerrier, je ne pourrais plus préparer ta nourriture, m'asseoir dans les bois auprès de toi ! et pourrai-je te voir errer seul dans les forêts, comme un père qui n'a plus d'enfans ; me chercher dans les retraites où nous nous asseyons, pour me dire toutes les paroles qui se seraient accumulées dans ton cœur ! Non ! je veux rester auprès de toi jusqu'au moment où je partirai pour le pays des ames ! j'ai appelé la mort, elle vient à pas lents ; je voudrais à-présent la chasser pour rester à côté de Bon-ami ; mais elle ne veut plus retourner sur ses pas. Tu as perdu bien-aimée, et tu vis encore, parce que tu es fort comme un guerrier ; j'ai perdu mon époux, et je meurs, parce que je suis faible, comme une femme qui aime ; mon cœur s'était attaché au tien, comme une vigne flexible à un arbre qu'elle embrasse de ses rameaux : tu me détaches de toi ; je rampe sur la terre, comme

la vigne séparée de son appui. Je le sens à mon cœur ! je n'ai pas beaucoup de lunes à vivre, mais je veux les passer auprès de bon-ami ; et lorsque mon ame aura quitté mon corps, elle brûlera toujours des mêmes feux : mes derniers regards s'arrêteront sur toi, comme ceux d'un jeune guerrier qui quitte sa nouvelle épouse, pour aller à la guerre ; il ne cesse de se retourner, jusqu'à ce que l'espace la lui dérobe.... Peut être n'aimes-tu pas à voir toujours à tes côtés une femme en pleurs ; mais c'est toi qui les fais couler : si tu rencontrais dans les bois une femme percée d'une flèche, tu la soutiendrais dans tes bras, tu écouterais ses dernières paroles ; tu recevrais son dernier soupir : ne peux-tu recevoir celui de la triste Odérahi ? »

Omaïra, vivement touchée de la douleur de son amie, me dit :

« Tes yeux peuvent ils voir, sans que tu sois attendri, les yeux d'Odérahi baignés de pleurs ? son sein palpitant ne peut il amollir ton

cœur ? cependant, il n'est pas dur comme celui d'un Iroquois. Je t'en conjure par l'amitié que tu as pour moi, par les liens qui t'unissent à mon époux ; je t'en conjure par le Grand être, ne laisse pas mourir Odérahi ! Si je ne la voyais plus, le chagrin tarirait mes mamelles, et mon enfant, le fils de ton ami, périrait auprès de moi ! Je t'en conjure au nom de son père, qui mourrait avec lui ; au nom de toute la nation dont Odérahi est le plus bel ornement ! Que faut-il donc faire pour t'attendrir ? si je te voyais dans le danger, je m'exposerais à la mort pour te sauver ; je ne verrais plus mon époux, mon enfant ni mon amie ; je ne verrais plus que toi prêt à périr : je me placerais devant la flèche qui volerait à ton cœur ! Fermes de même tes yeux à ta patrie, à ta bien-aimée, ne vois qu'Odérahi prête à mourir !

» Est-ce que tes pères ne t'ont pas dit qu'il fallait tout sacrifier pour sauver un ami ; que telle est la volonté du Grand-père des hommes !

» Allons, que ton cœur s'ouvre à la pitié ! chasse la mort de la natte d'Odérahi ! ne tue pas en elle la famille d'Ourahou, celle de ton ami; elle est l'ame de ces deux familles ! Si mon enfant pouvait parler, il te tendrait les bras, en te conjurant de ne pas faire mourir sa seconde mère !

» Va donc au milieu de la place publique, appelle les chefs, et dis-leur : je veux être l'époux d'Odérahi : »

Elle versait des larmes abondantes, lorsqu'Ourahou entra dans la tente : « Ma fille, dit-il, pourquoi me laisses-tu seul sur ma natte ? soutiens ton pauvre père ! il succombe sous le poids de la douleur, comme un vieux arbre que les vents ont renversé. »

Elle sortit avec son père, je dis à sa jeune amie :

« Tes paroles sont descendues dans mon cœur, elles y retentissent; je vais attendre que ton mari soit de retour, nous les méditerons ensemble. »

Omourayou revint, et je lui dis : « Je m'adresse à la sagesse de ton esprit, écoute mes paroles :

» J'ai vu les yeux d'Odérahi rouges de pleurs, son sein palpitant, et son père courbé sous le poids de la douleur ; j'ai vu ton épouse verser des larmes sur sa malheureuse amie ; ce spectacle a changé mon cœur, je ne veux pas qu'Odérahi meure sur sa natte, que son père parte avec elle pour le pays des ames ; je désire la prendre pour épouse.

— Tes paroles, mon ami, sont plus agréables pour moi, que ne le furent celles d'Omaïra, lorsqu'elle me dit qu'elle m'aimait ! Mais un nuage trouble ma joie ; as-tu donc oublié que tu as offensé ton père et toute la nation ? Comment pourras-tu éteindre leur colère ? il faudrait que tu devinsses un homme nouveau ; il n'y a que la victoire qui puisse te changer ainsi à nos yeux.

— Tes paroles sont douces comme le miel pour mon cœur aigri par le chagrin ; va mettre ce baume sur les plaies d'Odérahi et de son père !

— Nous allons partir pour la grande chasse, qui amène presque toujours la guerre ; cache jusque-là ton projet : si tu tombais sous le casse-tête, Odérahi, trompée par l'espérance, périrait de douleur. »

Nous partîmes, en effet, pour la chasse ; je laissai Odérahi triste et languissante sur sa natte : lorsque nous fûmes arrivés au lac *la Pluie*, une troupe de Chippewais se réunit à nous, pour chasser à l'ombre de l'arbre de la paix. Un de nos chasseurs blessa un chevreuil qu'il poursuivait, lorsqu'un chasseur Chippewais le tua, et ne voulut pas le lui rendre, malgré l'usage ; il poussa le cri de guerre ; les jeunes gens se rassemblèrent autour de moi. Après avoir mis en fuite les Chippewais, peu nombreux, nous allions attaquer leur plus proche village, lorsque nous rencontrâmes une troupe de vieillards qui nous offrirent le rameau de paix (1). La joie le fit fleurir dans mon cœur ; je le portai

(1) Branche de wampum.

à la tente des vieux chefs, qui le reçurent, et donnèrent des présens aux députés. Je rentrai sur-le-champ dans la tente de mes amis, qui allèrent chercher mon père, et lui dirent : « Voilà ton fils ! c'est un homme nouveau : il a soutenu l'arbre de la paix, il peut être l'époux de ta fille ! — Oui, bon père, je veux être l'époux d'Odérahi, afin que vous ne mouriez pas ; car je vous aime dans mon cœur !

— Que tes paroles sont douces ! ma fille ne mourra pas ! tu me fais boire le plaisir ! » (il dansait autour de moi), « car ma fille desséchait, brûlée par le feu de l'amour ; tes paroles vont rafraîchir son cœur ! Viens avec moi verser ce baume dans son cœur ! mais prends garde que la joie ne la tue plus promptement que la douleur ! Hélas ! je crains bien qu'elle ne puisse plus entendre tes paroles, que son cœur ne puisse plus recevoir le plaisir : depuis si long-temps le chagrin la desséche ! Oh ma pauvre fille ! si tu ne pouvais plus vivre pour moi !

Grand-père des hommes ! arrête tes regards sur Odérahi ! sur celle que tu te plûs à rendre semblable aux bons esprits ! que ton souffle puissant la ranime ; que le feu de tes yeux rallume dans son sein la flamme de la vie ! »

Je suivis Ourahou ; il me dit : « La vue de ma fille va percer ton cœur ! peut-être ne la reconnaîtras-tu pas ; le chagrin l'a desséchée ! ses larmes ont brûlé ses joues ; il n'y a que ses yeux qui brillent encore du feu de la tendresse ; toute son ame y respire. Prends courage, mon fils ! combien je t'aimerai ! tu auras donné la vie à toute ma famille, à moi-même : il est si dur pour un père de voir sa fille mourir dans ses bras ! »

Nous entrâmes sans bruit dans la tente d'Odérahi : elle était endormie sur sa natte ; je me plaçai près d'elle, et pris doucement sa main que je baisai, en la baignant de larmes ; car la vue de son visage, de son sein flétris par le chagrin, déchirait mon cœur, comme celui d'une mère

qui voit étendu sur la terre, son fils percé d'une flèche.

Mes sanglots la réveillèrent : « Ah ! te voilà ! dit-elle d'une voix tremblante, ta vue verse le plaisir dans mon cœur : tu aurais bien dû ne pas me quitter, je n'aurais pas eu tant à souffrir !

— Douce Odérahi, ton père et ton ami viennent verser le baume de la joie sur les plaies de ton cœur ; y appliquer des plantes fraîches pour le guérir. Je suis un homme nouveau ; j'ai soutenu l'arbre de la paix ; j'en ai cueilli des feuilles pour les poser sur ton ame irritée par mon refus.

— Bon ami ! jamais mon cœur n'a été aigri contre toi : je t'aime, et la femme qui aime se laisse tourmenter par son ami sans se plaindre, comme l'orignal qui verse des pleurs au lieu de se défendre. »

Omourayou et son épouse entrèrent dans la tente, et lui dirent :

« Odérahi, réjouis-toi ! voilà ton ami ! le père des hommes a changé son cœur ; il a quitté l'écorce du

Nord, pour se vêtir de celle du Méchassipi.

— Oui, douce Odérahi, je l'ai quittée pour que la douleur ne te tuât pas ! hâte toi de te lever de dessus ta natte ! Omaïra te conduira à la tente du malade ; l'eau jetée sur les pierres rougies au feu, fera sortir de ton corps le mal qui te tourmente ; tu renaîtras comme une fleur, et le bonheur viendra s'asseoir avec moi sur ta natte.

— Bon-ami, tu fais couler le plaisir avec trop d'abondance dans mon cœur ; il me suffoque, il trouble mes idées ! »

Elle garda quelque temps le silence, pour méditer mes paroles, puis se ranimant, elle essaya de se tenir debout, me prit la main et me dit : « Comment, bon-ami, tu peux donc oublier ton épouse du Nord ? tu es un homme nouveau, tu pourras donc être l'époux d'Odérahi ? »

Je lui répondis par un sourire.

« Ton cœur est bon comme celui du Grand-père des hommes ; mais,

bon-ami, je ne veux pas que tu effaces bien-aimée de ta mémoire; fais-là venir sur les bords du grand-fleuve; je l'aimerai comme ma sœur, et nous serons toutes deux tes épouses. »

Ses forces l'abandonnèrent, elle se laissa tomber sur sa natte, et la plus vive douleur se peignit sur son pâle visage : elle ajouta d'une voix presque éteinte :

« Car si tu n'avais que moi pour épouse, ta natte serait bientôt solitaire ! tes paroles d'amour sont entrées trop tard dans mon cœur. Tu vois que mes bras sont décharnés, que mon sein est flétri, que mes joues sont creusées par les larmes ! c'est en vain que tu verses la rosée de la joie sur la fleur que tu aimes ; elle est séchée jusqu'aux racines, tu ne la verras pas reverdir ! . . . . Bon-ami, tu es venu trop tard t'asseoir sur ma natte ; la mort y était assise avant toi ! sa main te repousse ! . . . . . Mais du moins, mon ame partira moins triste pour le pays des ames ! quand mes ancê-

tres m'y recevront dans leur tente, je leur dirai : « J'étais l'épouse d'un brave guerrier ; mais la mort m'a tuée avant que j'eusse des enfans ! »

Omourayou revint avec les plantes qu'il venait de cueillir : Omaïra en exprima le jus, et le présenta à son amie.

« Je veux bien, dit-elle, boire ce breuvage pour plaire à bon-ami ; mon corps vivra encore aujourd'hui, peut-être demain ; mais mon cœur le tuera bientôt : c'est lui qui est blessé, vous ne pouvez le guérir ! »

Son sang agité égara son esprit ; tantôt elle disait : « Préparez donc mes nattes, mes tresses, tous mes ornemens ; et toi, bon-ami, habille-toi en jeune guerrier ! Allons, mon père, peins-toi de couleurs nouvelles, je vais me lever ; nous irons dans la place ; je dirai à bon-ami : je veux être ton épouse ! il me répondra : je veux être ton époux ! et mon cœur boira le plaisir ! »

Le petit enfant d'Omaïra dormait sur une natte ; elle me dit : « Bon-ami, pourquoi laisses-tu notre fils

dormir si long-temps ? apporte-le moi, que je lui présente mes mamelles. » Nous versions des larmes, elle ajouta : « La douleur égare mon esprit ! Je suis assise sur la natte de mort, je ne me leverai pas pour aller avec toi te dire : « Je veux être ton épouse ! »

Ses forces l'abandonnèrent ; elle parut plongée dans le sommeil de la mort ; et cependant, semblable à une liane dont on a coupé le tronc, et qui tient toujours serré, même après sa mort, l'arbre qu'elle aimait, Odérahi tenait ma main dans la sienne : je ne pouvais la quitter, sans que, par une sorte d'instinct, elle ne la cherchât : elle était agitée jusqu'à ce que je la lui eusse rendue, et alors son visage était plus calme ; elle la pressait sur son cœur : j'étais obligé de rester auprès d'elle dans une attitude gênante, le plus léger mouvement éveillant ses alarmes, et resserrant ses étreintes. Ourahou, assis sur sa natte, la tête dans ses mains, était immobile, comme l'oiseau qui ca-

che sa tête dans ses ailes, en attendant la mort : Omourayou debout, la tête appuyée sur son coude posé contre le pilier de la tente, regardait tristement Odérahi, et ses yeux étaient baignés de pleurs : Omaïra préparait les breuvages, cherchait à placer son amie dans la situation la plus commode, et prenait à peine le temps de nourrir son fils ; enfant infortuné qui buvait avec son lait les larmes de sa mère !

Odérahi s'éteignait dans nos bras comme un flambeau qui n'a plus d'alimens : la mort était assise sur sa natte ; son horrible présence faisait tressaillir nos ames ! nous étions tristes, commes des hommes que l'on va tuer. Quand la fièvre rendait à Odérahi une partie de ses forces, elle nous tenait des discours d'une expression déchirante.

« Je te demande pardon, bon-ami, disait-elle, de partir avant toi pour le pays des ames ! j'aurais dû ne pas quitter la terre avant toi, afin que tu ne pleurâsses pas sur ma natte de mort ; j'aurais dû me

contenter de ton amitié ! je sais que ma vie est nécessaire à la tienne : je t'avais dit qu'il m'importait peu d'être ton épouse ou ton esclave, pourvu que je fusse auprès de toi : mais le chagrin a troublé ma raison ; il m'a empêché d'entendre la voix du Grand-être ; il a pesé sur mon ame, et l'a brisé, comme le hibou brise le jeune arbre sur lequel il se repose.

» Je te vois me cherchant dans les bois, t'arrêtant dans les lieux où nous nous sommes assis ; je t'entends te dire à toi-même, en pleurant : c'est ici qu'était Odérahi ; mais elle n'y est plus ! et tes larmes coulent en abondance. Quand tu iras chez tes amis, tu marcheras triste et solitaire ; en entrant dans leur tente, ils te demanderont : où est ton Odérahi ? tu n'auras pas la force de répondre ; tes larmes diront pour toi : Odérahi n'est plus ! Souvent dans les ténèbres, tu verras mon ame dessinée sur la toile de ta tente, ou passant à travers les arbres de la forêt ! tu portes mon image sur

ton cœur ; elle se changera en une plaie profonde, que tu ne pourras guérir.

» Je vois mon père seul sur sa natte, pleurant nuit et jour, sans prendre de nourriture, jusqu'à ce qu'il vienne me rejoindre dans le pays des ames..... Ourahou, bon-ami, ne pleurez pas ! Mon ame voltigera sans cesse autour de vous ! quand vous irez dans les bois, vous entendrez ses soupirs mêlés au murmure des vents ! quand, au milieu de la nuit, vous serez plongés dans vos tristes pensées ; vous entendrez sa voix fugitive, comme celle de l'écho ; elle se mêlera aux chants de mort des jeunes femmes qui pleureront sur sa tombe : quand vous viendrez, pendant la nuit, y verser des larmes, elle fera tressaillir vos cœurs ! Et toi, pauvre bon-ami, tu brûleras d'amour pour Odérahi, qui ne sera plus ! tu connaîtras toute la force de mon attachement, lorsqu'il ne pourra plus faire ton bonheur ! »

Sa voix s'éteignit ; elle resta une

nuit entière sans parler : le lendemain, elle parut vouloir se ranimer, pour dire à son père :

« Bon-père Ourahou, pardonnes à bon-ami ! tu vois qu'il renonce à son épouse du Nord, pour être ton fils ! aime-le toujours ! laisse-le se reposer sur ta natte ; ce n'est pas lui qui est la cause de ma mort. Lorsque les Chippewais m'ont fait prisonnière, je n'aurais pas voulu être l'épouse de l'un d'eux ; bon-ami n'a pu me prendre pour son épouse, il en avait une autre dans son cœur. Je t'en prie, Bon-père, reçois-le sur ta natte ! lorsque mon ame reviendra près de toi, elle sera triste et désolée, si elle ne le voit pas à tes côtés !

» Et vous, Omourayou, Omaïra, recevez mon père et mon époux dans votre tente ! adoptez l'un pour votre grand-père, l'autre pour votre frère ! ne les laissez pas seuls dans leur cabane, qui sera vide quand je n'y serai plus. La loi de notre pays et mon cœur vous invitent à satisfaire mes derniers désirs ! Ne souf-

frez pas que mon ame ressente après ma mort l'atteinte de la douleur ; j'ai assez souffert pendant ma vie ! »

Odérahi eut une crise violente, dont les accès réitérés nous remplissaient de frayeur ; lorsqu'elle fut calmée, elle dit en soupirant :

« Adieu, Bon-père ! Adieu Bon-ami, l'époux de mon cœur ! Adieu ! Omourayou, Omaïra, les amis de ma jeunesse ! mon ame s'en va !... Encore, si je pouvais espérer de vous revoir dans le pays des ames ; mais hélas ! le Grand-père des hommes ne me recevra peut-être pas dans sa tente ; il me dira, lorsque je voudrai y entrer : va-t'en ! tu as troublé l'ordre de la nature ; tu m'as désobéi !

» Bon-ami, « ajouta-t-elle en me serrant la main, en m'invitant par signe à approcher mon oreille de sa bouche » : un grand fardeau pèse sur mon cœur, soulèves-le avec moi ! Le chagrin avait égaré ma raison ! mon esprit n'a plus entendu la voix du Grand-être, qui me défendait de quitter la vie : réunis-toi

à mon père, à mes amis ; que leur enfant élève avec vous ses mains vers lui pour obtenir mon pardon !... Quoi ! il faut te quitter ! il faut renoncer au bonheur de t'aimer !.. Ah ! garde bien le souvenir d'une femme qui t'adorait ! » Elle me serra la main avec force, ses yeux brillaient d'une flamme surnaturelle : « Me pardonnes-tu, ajouta-t-elle, de te quitter au moment où l'amour entrait dans ton cœur ! . . . Adieu ! bon-ami ! le poison que j'ai mangé me tue !

— Oh mes amis ! m'écriai je ! Odérahi s'est empoisonnée ! cueillez à la hâte de ces fruits qui chassent la mort ! »

Omourayou, plus rapide que l'éclair, courut en chercher ; mais il nous fut impossible d'ouvrir la bouche d'Odérahi, la mort avait posé la main sur sa victime.

Le poison lent qui la consumait atteignant son cœur, tous ses membres, ses joues, son sein desséchés se gonflèrent, et reprirent leur forme naturelle ; son visage s'embellit du

coloris de la jeunesse : elle était belle comme un esprit, mais immobile ; la mort parait sa victime pour aiguiser notre douleur. Ses yeux étaient fixés sur moi, sans mouvement : son corps continuant à s'enfler, perdit bientôt toute sa beauté ; des taches livides chassèrent les couleurs de son teint ; sa main quitta la mienne ; il sortit un éclair de ses yeux : elle expira.

Nous nous précipitâmes sur elle, comme une mère sur son enfant qu'une flèche vient de frapper ; nous nous écriâmes : « Odérahi ! Odérahi ! ne nous quitte pas !... « Elle est morte ! dit Omourayou d'une voix lugubre ; » et nous tombâmes tous, comme des guerriers frappés par le casse-tête.

Ourahou, Omourayou, égarés par la douleur, se perçaient les bras avec leurs flèches ; Omaïra se faisait des entailles profondes dans les jambes avec une coquille ; ils faisaient couler leur sang sur Odérahi, en poussant des cris aigus. Leurs lamentations douloureuses

appelèrent des guerriers, qui, voyant Odérahi étendue sans mouvement, réunirent leurs cris à ceux de mes amis, et se firent, comme eux, des blessures profondes.

Je restais immobile auprès du corps d'Odérahi, comme un époux frappé de la foudre dans les bras de son amie : Ourahou, soutenu par deux guerriers, car toutes ses forces s'étaient écoulées avec son sang, Ourahou me dit d'une voix forte, mais souvent interrompue par les sanglots :

« Tu as brûlé le corps de celle qui t'avait sauvé des flammes ! tu as déchiré le cœur d'Odérahi qui t'avait détaché du poteau de mort ; tu as tué ta mère ; tu m'as tué, moi qui t'avais donné ma fille pour épouse ! ta vue enflamme ma colère ; va-t'en ! ta présence souillerait son corps ! va dans les forêts où reposent les os des Hommes-barbus tués par les Hommes-rouges, dis leur : Guerriers, réjouissez-vous ! que vos os tressaillent d'allégresse ! j'ai tué la fille d'un chef ; j'ai tué la plus

belle des femmes rouges, l'ornement de toutes les nations de l'Ouest !

» Quand les remords dévoreront ton cœur, tu iras pleurer sur sa tombe ; mais tu n'y trouveras plus qu'un spectre de feu, reste de la flamme céleste, dont le Grand-père des hommes l'avait animée : ce spectre effrayé s'envolera devant toi. Son image te suivra jusqu'au tombeau, comme un cadavre que l'on attache au corps de celui qui l'a tué, pour le punir de son crime ! »

Mon ame plia sous le poids de la malédiction de mon père, comme le voyageur plie sous le poids de la foudre qui le frappe. Deux guerriers me prirent par la main : « Éloigne-toi, me dirent-ils, ne fais pas de peine à ton père ! la douleur égare son esprit ; il ne reconnaît pas son fils ; mais son cœur est bon, il te recevra encore sur sa natte. »

Omourayou me conduisit à sa tente ; je marchais, enveloppé des ténèbres du trépas, à travers lesquelles je voyais Odérahi, belle

comme une fleur, étendue sur sa natte de mort; j'entendais les cris de son père, d'Omaïra; mes forces m'abandonnaient; Omourayou me soutenait dans ses bras.

Il me laissa seul un instant, pour voler auprès de son épouse : alors, poursuivi par les cris lamentables qui déchiraient mon cœur, je pris la fuite dans les bois; et là, semblable à un orignal blessé, qui attend la mort sous son buisson, je restai jusqu'au jour suivant, sans m'apercevoir que le soleil avait déjà quitté la terre; car mon ame était absorbée par la douleur.

Des cris plaintifs qui retentissaient dans mon cœur, me réveillèrent du sommeil de la mort : c'étaient les parens d'Odérahi qui portaient son corps à la forêt. Ils passèrent si près de moi, que je distinguai mon père, mes jeunes amis, et toutes les femmes qui aimaient Odérahi. Elles déchiraient leurs nattes et leurs tresses, se frappaient la poitrine, élevaient vers le ciel leurs bras et leurs yeux inondés

inondés de pleurs, et se faisaient des entailles profondes, pour exprimer leurs regrets.

La crainte de troubler le cortége me retint aux pieds de l'arbre près duquel j'étais : je souffrais plus qu'un prisonnier attaché au poteau de mort; leurs cris portaient sur mon cœur. Lorsque je vis passer près de moi le corps d'Odérahi enveloppé dans des fourrures, et porté sur des branches par quatre jeunes filles éplorées, je rompis mes liens, et me réunis aux guerriers qui suivaient le cortége ; je me perçai les bras avec des dents de poissons, afin que la douleur pût me distraire de tourmens plus cruels. Les guerriers m'aperçurent et me placèrent au milieu d'eux, pour me faire suivre le corps jusqu'à l'arbre sur les branches duquel on le déposa. Toutes les jeunes amies d'Odérahi, son père, Omourayou, Omaïra se coupèrent les cheveux et les suspendirent aux branches de l'arbre, ou les posèrent sur l'herbe au-dessous du corps ; les guerriers

et les femmes chantèrent tour-à-tour :

CHOEUR.

« Odérahi ! pourquoi partir sitôt pour le pays des ames? belle comme une fleur, tu ne devais pas quitter la terre avant d'avoir donné des fruits à ta nation !

LES GUERRIERS.

Quand nous pleurions sur les corps de nos épouses, de nos enfans, ta voix se joignait à nos tristes accens, nous nous taisions pour t'entendre; on eût dit que la voix consolante du Grand-être soutenait notre courage; elle faisait couler nos larmes avec plus d'abondance! Qui nous eût dit alors que nos pleurs couleraient bientôt sur ta tombe !

LES FEMMES.

Odérahi ! tu étais la plus belle des Nadouëssises; tous les jeunes gens

s'empressaient autour de toi, en disant : que je serais heureux de l'avoir pour épouse ! mais tu ne les écoutais pas, et celui que tu aimais n'a pas voulu de toi ! Le chagrin a troublé ton esprit, a égaré ton cœur; et toi ! qui étais si belle, si douce et si bonne, toi dont l'ame devait s'envoler paisiblement vers le Grand-être, comme l'oiseau qui regagne son nid, tu es morte dans les contorsions du désespoir ! le poison a détiré tes nerfs ; un feu dévorant a brûlé tes chairs, desséché ton sang ; tu as péri comme une fleur brûlée par le soleil ; il ne nous reste plus d'Odérahi qu'un corps inanimé ; son ame est partie pour le pays des ames : celles de nos pères s'assembleront autour d'elle, et lui diront en gémissant :

CHOEUR.

Odérahi! pourquoi venir sitôt dans le pays des ames? belle comme une fleur, tu ne devais pas quitter la terre avant d'avoir donné des fruits à la nation !

LES FEMMES.

Grand-père des hommes, reçois Odérahi sur ta natte ! pardonne-lui d'avoir quitté la terre avant que ta voix l'eût appelée auprès de toi ! ne pouvant plus supporter le poids de la douleur, elle s'est jetée dans tes bras paternels ; pourrais-tu la repousser ?

LES GUERRIERS.

Grand-père des hommes, reçois l'ame d'Odérahi dans ta tente ! toute la nation des Nadouëssis élève vers toi ses mains suppliantes pour obtenir son pardon ! Arrête tes regards sur tes enfans ! écoute leurs voix qui s'élèvent vers toi, du milieu du vallon dans lequel ils sont rassemblés !

LES FEMMES.

Et vous, grands-pères des Nadouëssis, recevez au milieu de vous

l'ame d'Odérahi ! essuyez ses pleurs; car elle gémira sans cesse, errante et plaintive, jusqu'à ce qu'elle soit réunie à celui qu'elle aimait !

CHOEUR.

Odérahi ! pourquoi partir sitôt pour le pays des ames ? belle comme une fleur, tu ne devais pas quitter la terre avant d'avoir donné des fruits à la nation ! »

Les sanglots redoublèrent après ces tristes chants ; la nuit couvrit ce spectacle de son voile sombre ; on alluma des flambeaux ; Ourahou fit alors retentir les airs de ces douloureux accens :

« O ma fille, pourquoi partir sitôt pour le pays des ames ? tu laisses ton malheureux père étendu sur sa natte de mort !

» J'ai vécu trop long-temps ! ma fille part avant moi pour le pays des ames : brûlée par le feu de l'amour, elle s'est desséchée dans le sein de son malheureux père !

» Odérahi ! la fille de mon cœur !

pourquoi partir si tôt pour le pays des ames ! tu laisses ton malheureux père assis sur ta natte de mort ! son feu va s'éteindre ; toutes les plaies de son corps vont se rouvrir : il ne rallumera pas son feu ; il ne pansera pas ses plaies ; il attendra la mort, parce que tu n'es pas auprès de lui !

» O mes frères ! vous avez vu souvent mes yeux se remplir de larmes de joie, lorsque ma fille brillait au milieu de vous, comme une fleur ! lorsque j'entendais sa voix éclatante pénétrer à travers vos accens, et faire garder le silence à toutes ses compagnes ravies par la beauté de ses chants.

» Et vous, jeunes guerriers, qui vous empressiez autour d'elle, qui me preniez la main, et me suiviez dans les combats pour vous rendre dignes d'être son époux, ne venez plus dans ma tente ; je n'ai plus d'Odérahi !

» M'auriez-vous dit qu'un jour, dans ma triste vieillesse, je verrais étendue sur la terre ma fille chérie,

celle qui devait me fermer la paupière ?

» Odérahi ! pourquoi partir si tôt pour le pays des ames ? tu laisses ton malheureux père étendu sur sa natte de mort !

» Et toi ! Grand-père des hommes, reçois dans tes bras ma fille chérie ? pourrais-tu chasser de ta natte celle que tu formas de la flamme la plus pure ? n'a-t-elle pas assez souffert ! Toute sa vie ne fut qu'une bonne action : elle était toujours attentive à faire le bonheur de ses parens : jamais elle ne fit verser de larmes, si ce n'est des larmes d'amour, ou celles que nous répandons aujourd'hui sur sa natte de mort ! Le chagrin l'a renversée ; ne lui tendras-tu pas une main paternelle ?

» O mes frères ! élevez vos mains vers le Grand-être, conjurez-le de recevoir Odérahi dans sa tente paternelle !

» Mais non ! que vos accens n'interrompent pas le silence imposant de la nuit ! j'entends la voix plain-

tive d'Odérahi, elle vient consoler son malheureux père !

» O ma fille ! tes paroles incertaines qui se confondent et se prolongent avec le murmure des vents, me font tressaillir ! Oh ciel ! Je la vois !... Qu'elle est pâle !... Tu fuis ton père ! pourquoi ne l'entraînes-tu pas avec toi dans la tombe ? pourquoi nos ames ne se sont-elles pas envolées comme deux colombes qui évitent la tempête, et se réfugient dans les sombres forêts ! »

Les échos répétèrent ces tristes accens : la nuit était brûlante ; des météores enflammés promenaient dans les bois leurs formes ignées, que les Indiens superstitieux croient être des ames de leurs parens ; les guerriers effrayés par leur aspect et par le murmure des vents qui éteignirent leurs pâles flambeaux, prirent la fuite, et me laissèrent seul auprès des tristes restes d'Odérahi.

« Ame d'Odérahi, m'écriai je, pardonne-moi les tourmens affreux que je t'ai fait souffrir ; le remords

ronge mon cœur ! A présent que tu n'es plus auprès de moi, je suis comme un enfant abandonné par sa mère : je t'appelle : Odérahi ! Odérahi ! tu ne me réponds pas, mais les remords accourent à ma voix comme les ours accourent pour dévorer l'enfant. C'est moi qui t'ai fait dessécher d'amour ; et le Grand-être, pour me punir, allume dans mon cœur la flamme la plus vive... O mon épouse ! ame de ma vie ? pourquoi me fuir ? pourquoi te soustraire à mes tendres caresses ? entends la voix gémissante de ton malheureux époux ! ne le laisse pas seul sur la terre, dévoré de regrets ! »

Une voix lugubre se mêla au souffle des vents ; c'était celle de mon père qui était revenu près du corps de sa fille.

« Tu as tué ton épouse, dit-il, et tu la conjures d'écouter ta voix ! brûle à présent d'une flamme ardente ! son ame ne s'approchera pas de la tienne ; tu lui fais horreur ! éloigne-toi plutôt de sa tombe ; ta

présence l'effarouche, elle ne viendrait plus consoler son père !

» Ingrat ! tu as refusé de prendre ma fille pour ton épouse ! tu n'as pensé qu'à toi dans ce refus... Plus féroce que celui qui tourmente un captif, tu as tué ton amie la plus tendre ; tu l'as livrée aux sombres vapeurs de la mélancolie ; tu l'as vue, d'un œil tranquille, dessécher sous tes yeux ; brûlée par un feu que tu pouvais éteindre ! chargé de faire son bonheur, puisqu'elle s'était confiée à toi, tu l'as sacrifiée à l'espoir d'une plus grande félicité que tu ne goûteras jamais. Car ne crois pas trouver ton bonheur près de ton épouse du Midi ! Si tu la revois, l'image de ma fille te poursuivra jusque dans ses bras ! les remords empoisonneront tes plaisirs ! ton cœur est bon et sensible, il ne pourra pas oublier le sort de la malheureuse Odérahi. Tu te diras : si j'avais été moins avide de jouissances, je l'aurais arrachée des mains de la mort ! O mon fils, si tu avais pu renoncer à tes vaines

espérances, tu aurais connu le bonheur ! parcours à présent toutes les contrées, et trouve, si tu le peux, une femme qui t'aime autant que ma fille t'aimait ! »

Ces paroles de mon père firent jaillir mes larmes ! son cœur était bon, comme celui de tous les Indiens ; malgré son excessive douleur, il fut touché de mon malheureux sort.

« O mon fils ! ajouta-t-il, que vas-tu devenir ? tu aimais Odérahi ; tu versais tes larmes dans son cœur ! hélas ! tu l'appelles en vain, elle n'est plus ! pleure ! pleure ! ma fille ne vit plus ? Quel nuage épais a donc couvert tes yeux ? tu aimais à rester auprès d'Odérahi ; c'était ton unique jouissance ! je te l'aurais donnée pour épouse ; tu aurais bu le plaisir à chaque instant de ta vie ! je t'aimais dans mon cœur : que j'aurais été joyeux de voir tes enfans, les enfans d'Odérahi jouer sur ma natte ! cruel Ontéréé, tu as tué ton épouse, tu as tué ton père ! tu me fais horreur et pitié ! Errant

dans les forêts, ou assis sur ta natte, les cruels remords déchireront ton cœur, jusqu'à ton dernier soupir : le Grand-être, pour te punir, allume dans ton sein un ardent amour ! tu aimes ton épouse quand elle n'est plus ! tu n'a pas assez connu, quand elle vivait, tout son mérite et ses vertus ! Pars à présent ! parcours toutes les nations, et trouve, si tu le peux, une femme qui t'aime autant que ma fille t'aimait !

» Si tu avais renoncé à tes espérances, tu aurais connu le bonheur : mais, hélas ! qu'il t'en coûtera pour expier ton crime ? bientôt tu n'auras plus de père ; la voix plaintive d'Odérahi, les gémissemens d'Ourahou retentiront sans cesse dans ton cœur !

— Bon père, pardonne-moi ma faute ! laisse-moi te presser dans mes bras ! mes larmes couleront sur ton visage ; elles éteindront le feu de ta colère ! elles soulageront mon cœur déchiré par les regrets !

— Non ! non ! n'approche pas de

moi ! Je t'aime, mais j'aurais honte de presser dans mes bras le meurtrier de ma fille ! »

Ourahou me laissa seul, auprès du tombeau d'Odérahi : je voulais le suivre ; je ne pouvais quitter les tristes restes de mon épouse : j'étais comme un orignal percé de flèches ; il ne peut se reposer sur la terre, sans enfoncer les flèches dans son cœur ; il ne peut fuir, ses forces l'abandonnent ; il attend la mort.

Le soleil éclaira ces lieux ; la nature me parut couverte du voile de la mort. Plusieurs jeunes femmes de la bourgade venaient pleurer sous le corps d'Odérahi ; je me cachai, pour entendre leurs chants. Elles se percèrent les bras avec des dents de poissons, se coupèrent les cheveux, et les posant sur le corps de leur amie, elles chantèrent :

« Odérahi, la plus belle des Nadouëssises, n'est plus ! lorsque les alliés viendront à la bourgade danser à l'ombre de l'arbre de la paix, ils se diront : où est donc la belle femme ? Nous leur répon-

drons, en pleurant : Odérahi n'est plus !

» Odérahi n'est plus ! tandis que nous pleurons, les ennemis de la nation se réjouissent ; leurs jeunes femmes se disent en riant : Odérahi, la plus belle des Nadouëssises, n'est plus !

» Odérahi n'est plus ! son corps est suspendu à l'arbre de mort ; les vents l'agitent en murmurant, comme les tourmens de l'amour ont agité son cœur. Les vieillards regrettent celle qui pansait leurs plaies, qui allumait le courage des jeunes gens ; les mères regrettent le modèle des jeunes filles ; les jeunes gens, celle dont un regard récompensait leur bravoure, dont la présence enflammait leurs ames, celle dont chacun espérait être l'époux. Toute la nation est en pleurs ; Odérahi n'est plus !

» Odérahi n'est plus ! chacun de nous a perdu une amie qui lui donnait de sages conseils, une sœur qui venait la consoler quand elle pleurait sur sa natte, un bon esprit

qui apaisait les querelles. On ne dansera plus dans la bourgade ; Odérahi n'est plus ! Celui qu'elle aimait mourra bientôt ; car le feu de l'amour le plus tendre brûle dans son cœur ! il périra, ce brave guerrier qui a rendu la nation victorieuse ! en vain lui dira-t-on de se conserver pour la nation ; il répondra : pourquoi vivrai-je encore ? Odérahi n'est plus !

» Odérahi ! pourquoi partir si tôt pour le pays des ames ? ton père, tes amis vont te suivre ; tous les ornemens de la nation vont périr : Odérahi n'est plus ! »

Ces tristes paroles retentissaient dans mon cœur ! les jeunes femmes se retirèrent ; mais il en vint beaucoup d'autres ; car la douce Odérahi était chérie par toutes ses compagnes : je restai plusieurs jours auprès de son corps, nourrissant ma douleur de leurs plaintes, de leurs regrets.

Omourayou vint enfin me trouver, et me dit : « Si tu restes dans les bois, le chagrin rongera ton

cœur : viens plutôt pleurer avec nous, tes larmes seront moins cuisantes. » Je le suivis comme un enfant qui a perdu sa mère, suit en pleurant la femme qui l'adopte. Je marchais la tête penchée ; mes genoux pliaient sous la main de la mort ! lorsque j'entrai dans la tente de mes amis, notre réunion augmenta notre douleur ! nous poussâmes des cris qui attirèrent les habitans; ils vinrent poser leurs mains sur nos têtes et versèrent des larmes, en disant : « Frères, que vous êtes malheureux ! »

Bientôt l'excès de la douleur me chassa de la tente : j'étais comme l'homme qui vient de commettre un crime ; je ne savais où me cacher ; j'avais honte de moi-même. Poursuivi par le remords, je m'enfonçais dans les bois, je gravissais les montagnes, j'appelais Odérahi, je la cherchais dans les lieux où j'avais coutume d'aller avec elle, et le trait qui perçait mon cœur ne me quittait pas : la douleur le tenait étroitement serré, comme le carca-

jou qui s'est élancé sur un daim, et qui enfonce ses griffes dans son corps : le daim fuit avec la rapidité de l'éclair, emportant avec lui l'ennemi qui suce son sang, et le fait tomber sur la terre : je tombais aussi, renversé par la fatigue, et j'appelais la mort. Si je trouvais un fruit empoisonné, je le cueillais avec empressement, je le portais à ma bouche : « Tu iras revoir Odérahi ! » me disais-je ; une force secrète m'arrêtait la main ; je croyais entendre une voix me crier : « Ontéréé, le Grand-être te défend de mourir ! le fleuve des tourmens n'a pas encore lavé ton crime ! oseras-tu paraître devant lui, encore teint du sang de ta mère ? » Je prenais la fuite comme un enfant qui entend le sifflement d'un serpent. L'image de mon épouse expirante me poursuivait ; elle entretenait dans mon cœur le feu de l'amour le plus tendre, et les regrets dévorans.

» Grand-être, m'écriais-je, daigne me rappeler auprès de toi ! n'ai-je pas assez souffert ? mon ame se

réunirait à celle d'Odérahi ; elles ne se sépareraient plus ! » Les remords accouraient à ma voix, et déchiraient mon cœur.

Omourayou avait suivi mes traces; je l'aperçus à travers les arbres : il était en sueur ; ses vêtemens étaient déchirés ; les épines avaient écorché ses jambes. Sa vue renouvela ma douleur ; il vint auprès de moi, posa ses mains sur ma tête, sans parler ; il pleura long-temps ; puis il dit :

« Ontéréé, je ne reconnais plus mon ami ! je croyais avoir un guerrier pour frère, et ce n'est qu'une femme qui ne peut supporter la douleur.

— Oui, cher Omourayou, je suis faible comme une femme qui aime : j'ai vu étendue sur sa natte de mort, l'épouse de mon cœur ; c'est moi qui l'ai tuée ; à présent qu'elle ne vit plus, je l'aime comme tu aimes Omaïra !

— Viens pleurer avec elle, nos larmes soulageront tes regrets. »

Je suivis Omourayou, et lorsque

nous fûmes dans sa tente, il dit à son épouse :

« Qu'Ontéréé est à plaindre ! à présent qu'Odérahi ne vit plus, son cœur brûle d'amour.

— Pauvre Ontéréé, dit Omaïra, mes larmes coulent sur ton cœur ; que tu as dû souffrir ! pourquoi faut-il que tu ne connaisses le mérite de cette amie que lorsqu'elle n'est plus ! Elle ne vivait que pour toi ; elle était esclave de tes volontés ; tu étais son ame ! toujours attentive à faire ton bonheur ; elle te sacrifiait ses goûts, ses plaisirs : depuis que tu étais dans sa tente, on ne la voyait plus dans nos jeux ; elle n'allait plus voir ses amies : toutes ses pensées étaient pour toi ; elle avait rejeté les vœux des plus braves guerriers. Odérahi était un bon esprit ; elle était la mère de ton bonheur ! »

Omaïra avait, par son discours, aiguisé mes regrets ; son époux voulut ranimer mon courage, il me dit :

« Le Grand-père de ma famille m'a souvent répété : Mon fils, si la

mort t'enlève ton épouse et tes enfans, ne pleure pas toujours, mais quitte ta tente ; le mouvement chasse le chagrin : va dans les tentes des guerriers blessés ; reste auprès d'eux pour chasser l'ennui qui repose sur leurs nattes ; apporte-leur des plantes nouvelles ; va chasser pour eux : *faire du bien est le baume de tous les maux de la vie !*

» Allons, Ontéréé, lève-toi de ta natte de douleur ! imite le castor dont on a tué l'enfant ; il reste un instant auprès de lui, le flaire en grommelant, et va continuer les travaux de sa nation.

» Quand Odérahi était étendue sur sa natte de mort, brûlée par le feu de l'amour, nous avons pleuré sur elle ; mais à présent qu'elle est dans le pays des ames, auprès de sa mère Wanissa, à présent qu'elle est heureuse, je ne pleure plus que pour toi. Pourquoi cache-tu ta tête dans tes mains comme l'oiseau qui cache sa tête dans ses aîles, en attendant la mort ? Un chef de guer-

riers ne doit pas mourir comme une femme. Les nuages se sont accumulés sur ta tête ; la foudre a éclaté près de toi, elle a frappé ton épouse, et tu verses des larmes de sang ; je pleure sur toi ! » Il posa ses mains sur ma tête, et l'arrosa de ses larmes. « Mais le ciel peut s'éclaircir ; la foudre s'éloigner, et le temps te conduire au bonheur. Ton épouse du Nord n'est pas étendue sur sa natte de mort ; peut-être tes frères viendront-ils te chercher, et le coup qui te déchire sera le père de ta félicité.

» Odérahi n'est plus ; mais toute la nation n'est pas morte avec elle ; tu as encore des amis ! va pendant la nuit pleurer sous l'arbre d'Odérahi ; mais travaille pendant le jour pour l'utilité de la nation ! elle doit être pour toi une épouse, une mère, une amie ; tout ton cœur doit lui appartenir. Va dans les conseils donner de sages avis ! conduis les guerriers à la chasse, à la guerre ; fais voir que tu aimes ton pays ! »

Je suivis Omourayou à la tente

du conseil, à la chasse; j'allai voir les guerriers blessés ; et partout, je portai avec moi l'image d'Odérahi, partout je trouvai des objets qui renouvelaient ma douleur; j'entendais des paroles qui, comme des flèches de feu, perçaient mon cœur.

Omourayou voyant que tous ses efforts, pour dissiper mes regrets, étaient inutiles, me dit un jour :

« Ontéréé, as-tu donc oublié que l'homme ne vit pas pour lui seul, qu'il doit sacrifier ses désirs pour ne pas faire souffrir ceux qui l'aiment ? ton oubli a fait mourir la douce Odérahi ; que sa mort parle à ton cœur ! je t'aime comme mon frère ; Omaïra t'aime comme l'ami de son époux ; nos enfans t'appellent leur père, ta douleur nous fait souffrir : veux-tu donc aussi nous quitter pour aller dans le pays des ames ? oublies-tu que tu as un père qui t'aime encore, qui pleure sur sa natte, parce qu'il n'a plus d'enfans ! va le consoler, ne vis pas que pour toi ! prends garde qu'en te couchant sur ta natte de mort,

tu n'entraînes avec toi un jeune guerrier, son épouse et son fils ! je te le répète, tu es l'ami de mon cœur, je ne puis vivre sans toi !

» Viens voir ton père Ourahou ! je lui ai parlé de toi ; il t'aime toujours. »

Je le suivis jusqu'à la tente de mon père ; en entrant, il me cacha derrière lui, et dit :

« Père Ourahou, tu avais un fils et une fille que tu aimais ; la mort t'a enlevé ta fille ; mais ton fils vit encore, veux-tu le revoir ? »

Mon père ne répondit rien.

« Ecoute, bon père, ton esprit n'est pas faible, comme celui d'une femme qui perd son époux : le souffle de la mort t'a souvent frappé ; tu dois être ferme, comme le grand arbre de la forêt tant de fois ébranlé par la foudre ! le chef des guerriers ne doit pas être toujours plongé dans la tristesse. Je sais que tu as reçu une blessure profonde ; ton fils vient la guérir ; veux-tu le revoir ?

» Tu ne réponds rien ! tu veux

donc qu'il meure de regrets ? prends garde ! c'est un bon guerrier, la nation te le redemanderait. Bon-père, il est si triste, il verse des larmes si abondantes ! Toi qui es un des sages de la nation, tu dois savoir que l'homme n'est pas le maître de son cœur. Il aimait Odérahi comme sa mère adoptive ; elle aurait voulu qu'il l'aimât comme son épouse ; le pouvait-il, puisqu'il avait une autre épouse ?

» Avant de condamner ton fils à l'exil, mets-toi à sa place ! les grands pères de la nation te l'ont dit : *Ne condamne jamais les actions de ton frère, avant de t'être mis à sa place, d'avoir sondé son cœur, suivi l'ordre de ses idées, de ses affections ; avant d'avoir vu si, dans la même situation, tu n'aurais pas commis la même faute !* Et pourquoi porter le désespoir dans le cœur de ton fils ; ce n'est pas lui qui te frappe, il n'est que l'instrument innocent dont se servent les mauvais esprits : cède à leur volonté ! crains de faire deux

malheureux

malheureux par ta colère ; ils s'en réjouiraient !

» Dis donc, père Ourahou, veux-tu recevoir ton fils? allons, ouvre tes bras, qu'il se précipite sur toi, presse-le sur ton sein, réchauffe son ame glacée par la douleur !

» N'entends-tu pas la voix de ta fille, qui te dit : Bon-père, pourquoi ne pas exaucer les derniers vœux d'Odérahi? je t'avais prié de recevoir mon époux dans ta tente, et je ne l'y vois pas !

» Prends pitié de ton fils, reçois-le dans tes bras !

— Oui, je veux le presser sur mon cœur !

— Tu le veux ! Tiens, le voilà ! Pressez-vous dans les bras l'un de l'autre, vous serez plus forts contre la douleur ! »

Je m'élançai dans les bras de mon père ; il me pressa sur son sein ; je le mouillai de mes larmes : il était immobile, prêt à mourir de plaisir ; il reprit ses forces, et dit : « Odérahi, voilà ton frère de retour, viens donc le voir ! » Puis il

s'écria : « Odérahi n'est plus ! » Sa tête et la mienne retombèrent dans nos mains ; Omourayou, debout à nos côtés, laissait couler ses larmes sans parler.

Ourahou, après un long silence, se réveilla du sommeil de la mort, et me dit :

« Mon fils, ne pleurons plus, nous ne sommes pas des femmes, mais des guerriers ; je jette une large peau sur ce qui s'est passé ; je ne vois plus que toi ; tu remplis mon cœur.

» Viens avec moi, Omourayou, je veux aller m'asseoir sur ta natte ; je serai le Grand-père de ta famille ; j'attendrai dans ta tente le moment où je partirai pour le pays des ames ; j'y retrouverai ma fille et mon épouse Wanissa ! »

Nous allâmes demeurer dans la tente de nos jeunes amis, laissant la nôtre déserte, parce qu'Odérahi n'y était plus. Mon père parut avoir surmonté sa douleur ; son calme agit sur mon ame ; le pardon qu'il m'avait accordé m'obtint celui de

mes frères : mon esprit se plongea dans une mélancolie à laquelle leur pitié donnait quelques charmes ; ils m'appelaient *LE COEUR-PIQUÉ*, faisant allusion à mes malheurs.

Lorsque les arbres furent dépouillés de feuilles, mes frères se préparèrent à la grande fête des Morts, qu'ils célèbrent tous les trente ans, pour transporter les restes de leurs parens à la grande caverne située sur les rives du fleuve. Un Héros publia, par ordre du conseil, que ce jour était arrivé : à sa voix, la bourgade retentit de cris lamentables, et présenta des scènes de désespoir ; chacun pleurait ses parens, ses amis morts depuis la fête précédente ; on eût dit que la dernière génération venait de mourir. Cette voix lugubre réveilla la douleur de mon père, de mes amis qui se roulèrent sur leurs nattes, se percèrent les bras et les jambes avec des arrêtes de poissons, comme ils avaient fait à la mort d'Odérahi. Ils sortirent ensuite de leurs tentes pour aller à la forêt

chercher les corps suspendus aux arbres ; ils les portèrent aux bords du fleuve, pour laver les os, en détacher les chairs, qu'ils brûlaient, pour ne porter que le squelette à la cave des morts.

C'était un spectacle terrible et dégoûtant à la fois que celui de tous ces cadavres offrant tous les degrés de putréfaction, depuis ceux ensevelis dès trente ans, jusqu'à ceux décédés la veille ; cadavres hideux, portés nu à nu par des hommes de tous les âges. Une génération présente conduisait la génération passée au tombeau, dans lequel elle-même devait descendre : une mère portait les enfans que naguère elle tenait dans ses bras ; un époux, la jeune épouse qu'il avait pressée sur son sein ; la jeune amante, le guerrier qu'elle voulait faire asseoir sur sa natte : leurs têtes décharnée retombant sur les épaules de ceux qui les soutenaient, frappaient leurs joues vermeilles, présentant ainsi le contraste affreux de la vie et de la mort, des débris de l'humanité

à côté de la fraîche et vigoureuse jeunesse. Je vis mon père Ourahou chargé du corps de sa fille qu'il tenait par les mains, suspendue derrière lui : la longue chevelure de mon épouse couvrait son visage baigné de pleurs; Omourayou marchait à ses côtés, portant celui de Wanissa.

Un froid mortel glaça mon sang; je tombai au pied d'un arbre, et le voile du trépas me déroba l'horreur de cette scène. L'air retentissait de lugubres cris; chaque famille chantait la chanson de mort; ils partirent pour la grande cave, et je restai seul dans les bois, jusqu'à ce qu'ils fussent de retour.

Mon père Ourahou m'avait dit souvent qu'il avait jeté une large peau sur le corps d'Odérahi, que je remplissais son cœur; mais je vis bien à l'altération de son visage, à sa maigreur, à sa faiblesse, que le chagrin qu'il cachait dans son ame le dévorait, comme le feu concentré sous un amas de feuilles le mine lentement; je vis que bientôt il allait tomber sur la natte de mort; mes tendres amis s'en aperçurent aussi : nous étions tristes, comme des parens autour d'un père qui va mourir; les caresses et les jeux des enfans ne nous amusaient plus, leur gaieté nous était importune, et nous envïons leur insouciance.

Omaïra dit à son époux : « Verse tes larmes dans mon cœur, Ourahou ne veut plus rester avec nous, il se prépare à partir pour le pays des ames, un ver ronge son cœur, il va tomber.

— Chère Omaïra, répondait son époux, tes paroles portent le trouble

dans mon cœur ; quand je vois mon père et mon ami prêts à mourir, mon ame rampe sur la terre accablée par le chagrin : je me rappelle les dernières paroles d'une vieille femme que l'on brûla comme sorcière, parce qu'elle vivait solitaire dans les bois ! »

« Ah ! si l'on savait ce qu'il en coûte pour être époux et père, disait-elle, s'il était possible de prévoir combien de maux l'on aura à souffrir, combien d'inquiétudes à dévorer, combien de larmes à verser sur la natte d'un époux, d'un enfant luttant contre la maladie, qui oserait contracter aucun lien d'amour? Celle qui a un époux et des enfans vit en eux, elle a trois corps sur lesquels le chagrin peut mordre ; elle ne jouit que faiblement de leurs plaisirs, et leurs maux portent sur son cœur. S'ils partent pour le pays des ames, elle veut les suivre, et souffre plus que le guerrier attaché au poteau de mort ! »

« Mais, belle Omaïra, le Grand-père des hommes qui a voulu que

leur race ne périt pas, a décoré les femmes des formes les plus belles, leur a donné des charmes qui allument dans nos cœurs le feu de cet amour qui nous promet tant de plaisirs, et nous trompe si souvent. »

Ces paroles me troublent, m'inquiètent ; je suis entouré de mes enfans, de mon épouse, de mon père, de mon ami; d'affreux pressentimens m'agitent ; je tremble, moi qui ai si souvent bravé la mort : hélas, quand elle plane sur une tente, elle enlève souvent tous ceux qui l'habitent : j'entends le bruit de ses ailes ; des larmes involontaires coulent de mes yeux : Omaïra, viens, que je te presse sur mon cœur ; mes enfans, venez embrasser votre père ! Grand-être, voudrais-tu me séparer de tout ce que j'aime? ô mon épouse, ô mes enfans, attachez-vous à moi ! » Omaïra et ses enfans se jetaient sur lui pour le combler de caresses ; il restait immobile, sans oser leur sourire.

Cependant, Ourahou n'avait plus la force de sortir pour aller voir ses

anciens amis ; la douleur le tenait attaché sur sa natte de mort : nous le portions à l'ombre d'un sassafras, nous asseyant auprès de lui. Il jouait un moment avec ses petits-enfans ; puis tout-à-coup promenant ses regards sur la bourgade et la prairie : « Je ne vois pas Odérahi » disait-il ; il cachait sa tête dans ses mains, demandait à rentrer dans la tente, parce que la vue de ces lieux lui rappelait ses malheurs.

Omourayou alla dans la bourgade voisine, avertir un habile médecin, ami de mon père. Le sage vieillard vint, et mon père, après avoir fumé avec lui une pipe d'amitié, lui dit :

« Mon vieil ami, mes enfans ont été te faire lever de ta natte, ils ont eu tort : tu es venu, je t'en remercie : j'aime à voir près de moi un ami qui a tant de fois guéri mes plaies ; mais n'espère pas guérir celle qui me tue ; mon corps tout couvert des blessures que j'ai reçues à la guerre, de celles que je me suis faites à la mort de mon épouse, de ma fille, est comme un vieil arbre

creusé par un ours qui y fait sa retraite ; le moindre vent doit le renverser ; on ne peut le faire reverdir. Le chagrin s'est placé dans mon cœur, il le ronge, le vent de la mort va me renverser : n'espère pas me faire revivre ; laisse-moi m'endormir paisiblement sur ma natte. Le Grand-père des hommes m'appelle : je ne crains pas de paraître devant lui ; je n'ai jamais fait de mal qu'aux ennemis de ma nation : j'ai parcouru le sentier de la vie ; j'ai bu tour à tour dans la coupe du plaisir, dans celles des peines ; j'ai rempli le rôle d'époux, de père et de vieillard ; je me suis occupé toute la vie du bonheur de ceux qui m'entouraient, sans jamais les sacrifier à mes jouissances : j'ai servi avec zèle ma nation ; tous mes rôles que j'ai remplis du mieux qu'il m'était possible, sont finis : pourquoi chercherai-je à les prolonger? Une seule chose m'afflige, c'est de voir mes pauvres enfans pleurant autour de moi ; les soupirs qu'ils ne peuvent étouffer me dé-

chirent ! mes pauvres enfans, ne pleurez pas ! nous nous reverrons un jour : je vous l'ai dit : la vie n'est qu'un songe, et la mort un réveil ; quand votre rêve sera fini, vous viendrez dans le pays des ames où nous serons tous heureux ; mais jusque là vous aurez beaucoup à souffrir ! ô mon vieil ami, toi que le temps a rendu le conseil des jeunes gens, soutiens mes enfans ; je te recommande surtout le Cœur-piqué ! Omourayou, Omaïra ont des enfans qui remplissent leur cœur ; quand je ne serai plus, le malheur augmentera leur attachement mutuel ; ils presseront leurs enfans dans leurs bras, et l'amour guérira leurs plaies ; mais le fils aîné de mon cœur n'a pas d'épouse ni d'enfans ; il a laissé ma fille partir avant lui pour le pays des ames : la solitude tue l'homme ; le cœur a besoin d'aimer ! prends garde que la faim ne le dessèche ; fais-le vivre pour la nation ; car c'est un bon guerrier.

» Et vous, mes enfans, écoutez

les sages avis de ce vieillard ; recevez-le comme un père sur notre natte. »

Ourahou cessa de parler ; il était très-affaibli ; le lendemain il reprit ses forces, et dit à Omourayou :

» Mon fils, aime toujours Omaïra, comme tu l'aimes à présent : elle est belle comme un arbre en fleurs ; mais le souffle du temps fera tomber toutes ces fleurs ; ses ailes effaceront le coloris de son visage ; un moment viendra où elle ne pourra plus te donner d'enfans ; elle sera moins belle ; alors ne délaisse pas l'amie de ta jeunesse, celle qui a fait ton bonheur en écoutant tes soupirs, qui t'a soutenu dans ses bras, lorsque l'amour qui t'avait desséché te faisait ramper sur la terre ; celle qui pouvait, par son refus, te rendre malheureux. N'imite pas certains Hommes-rouges qui accablent leurs femmes sous le poids du travail, et les méprisent ; vois toujours dans ton épouse un être sensible et faible, dont le Grand-père des hommes t'a confié le bon-

heur ; lorsque tu paraîtras devant lui, il te demandera si tu l'a rendue heureuse ; fais en sorte de pouvoir lui répondre : « Oui mon père ! »

« Tant que tu seras jeune et vigoureux, tu pourras peut-être avoir moins besoin d'elle ; mais lorsque les fatigues auront usé tes membres, lorsque l'âge aura glacé ton sang, une épouse qui t'aime, qui cherche à soulager tes tourmens, te sera nécessaire ; et si tu l'as maltraitée, elle sera morte de chagrin, ou bien ta conduite aura glacé son cœur, elle te laissera sur ta natte. »

Omaïra dit avec empressement : « Oh non, je ne l'abandonnerai jamais !

— Je crois ton bon cœur, douce Omaïra ; mais un rayon qui part du soleil est brûlant ; s'il traverse des nuages il se refroidit ; il en serait de même de la flamme qui t'anime, si ton époux te maltraitait.

« Et toi-même, quand tu seras moins belle, quand le temps aura calmé le feu de l'amour, ne fais pas de reproches à ton époux, s'il

te quitte pour aller dans la chambre du conseil, s'il te parle moins, et s'occupe à méditer les délibérations ; il devra penser plus à la nation qu'à toi : s'il te querelle, sois douce et patiente ; l'orage passera, il reviendra près de son amie, et le feu de sa tendresse sera plus vif. »

La voix de mon père s'éteignit avec la flamme qui l'animait, comme les vents qui cessent leur murmure au coucher du soleil. Aussitôt les airs retentirent de cris lamentables ; ils attirèrent tous les guerriers, et bientôt la natte sur laquelle la mort l'avait étendue fut inondée du sang qui sortait des blessures profondes qu'ils se faisaient pour exprimer leurs regrets. On posa le corps de mon père sur les branches de l'arbre des morts ; des poëtes chantèrent ses exploits ; ils étaient interrompus par les cris des femmes et des enfans qui pleuraient sur le corps du vieux chef.

Sa mort frappa mes jeunes amis au cœur : Omourayou devint sombre et rêveur ; malgré son courage,

des larmes involontaires s'échappaient de ses yeux ; souvent il se précipitait dans les bras d'Omaïra, serrait ses enfans contre son sein, puis détournant la tête pour cacher ses larmes, il restait immobile comme un homme frappé de la foudre. D'affreux pressentimens dévoraient son cœur ; il me disait : « Ontéréé, j'entends toujours le bruit des ailes de la mort ; sa main pèse sur mon ame, et l'écrase : le ciel du bonheur s'obscurcit, je vois des nuages sombres s'accumuler sur notre tente, la foudre est prête à nous frapper. Grand-père des hommes, si j'ai pu t'offenser, punis-moi ; mais épargne mon épouse et mes enfans ! Toi, dont le cœur est si bon, pourrais-tu les laisser tomber sur la terre ? Je me jette dans tes bras. »

Je cherchais à éloigner ses tristes pensées, mais il ne m'écoutait pas, me serrait la main en pleurant, et me disait : « Mon cœur est effrayé comme celui du cerf qui entend les chasseurs ; je ne sais où fuir, où

conduire mon épouse et mes enfans ! n'est-il pas d'asile sur la terre qui puisse mettre à l'abri du malheur. »

Les tristes pressentimens de mon ami se vérifièrent ; il périt à la chasse, écrasé par un buffle furieux qui l'attaqua à l'imprévu.

La mort enleva bientôt sa malheureuse épouse qui expira dans mes bras.

Tant de malheurs me plongèrent dans un sombre et profond désespoir : le sage vieillard, ami de mon père, m'emmena dans une bourgade éloignée, il me fit choisir pour une députation chez des peuples du Nord ; il m'accompagna, et parvint, par son adresse et la force de ses discours, à me faire renoncer au projet que j'avais formé de renoncer à la vie dont le fardeau m'était devenu insupportable.

« Qui t'avait donc promis, me disait-il souvent, qu'Odérahi, ton père et tes amis vivraient toujours ? Ne devaient-ils pas partir pour le pays des ames, où ils sont heu-

reux ? pourquoi ne t'es tu pas préparé à leur voir faire le voyage ? n'espères-tu pas les y revoir ? Si un jongleur te prouvait que ton ame n'est pas immortelle, qu'il n'existe pas de Grand-être, que tu n'es qu'un animal jeté au hasard sur la terre, exposé à tous les maux que le temps amène avec lui, tu aurais raison de te désoler de la perte de ceux qui embellissaient ta vie ; mais tu as une ame que le Grand-être appelera auprès de lui. Tu n'es qu'en voyage, toutes les épines qui te déchirent restent derrière toi ; tu arriveras dans un beau pays, où tu goûteras le bonheur.

» Pourquoi donc avoir attaché ta félicité à des objets dont tu n'étais pas le maître ? Tu as fait comme ces enfans qui trouvent un joli perroquet, le chérissent et se lamentent lorsqu'il vient à mourir. Tu ne pouvais t'assurer pour la vie de l'existence de ton Odérahi, de ton père, de tes amis ; tu devais t'attendre à les voir tomber sur la natte de mort : le Grand-être pou-

vait les rappeler à lui, il l'a fait : oseras-tu le blâmer?

» Ton imagination t'avait trompé, en te promettant que le bonheur d'avoir Odérahi pour épouse serait plus vif qu'il ne pouvait être ; elle te trompe encore, en te disant que sa perte doit te faire quitter la vie : le plaisir après lequel on a soupiré se présente, on est étonné de le trouver si faible, ou de le voir diminuer ; le mal que l'on avait redouté comme le plus cruel de tous, nous frappe, et le temps nous amène des consolations imprévues ; souvent il se sert du malheur pour nous ménager des plaisirs : tu ne savais pas que pour trouver la félicité, il ne faut pas la poursuivre. Le Grand-père des hommes leur a distribué les maux et les biens par portions fixées dans sa sagesse ; le temps, les lieux, la situation n'y peuvent rien changer ; et toujours on augmente ses peines, en voulant augmenter ses jouissances.

» Le sage se contente de la part

de plaisir que le temps lui amène ; il souffre avec patience les maux qui le frappent : il a calculé jusqu'où peuvent aller la méchanceté des hommes, l'insouciance, la légèreté de ses amis, et la rigueur du sort ; rien ne l'étonne plus ; tout est dans l'ordre établi par la nature ; il s'y soumet sans se plaindre, parce qu'il n'a pas assez de pouvoir pour empêcher une seule feuille de tomber de l'arbre qui l'a nourrie. Lorsque la douleur fait peser le temps sur son cœur, il le fait marcher plus rapidement, en étudiant les propriétés des plantes, pour savoir panser les plaies des guerriers ; en instruisant les jeunes gens, en leur apprenant à être vertueux pour avoir moins à souffrir ; il sait que travailler pour le bonheur des hommes est le seul palliatif de nos maux. Attends tout du Grand-être ! il fait pénétrer la consolation jusques dans la tente de mort de l'infortuné captif ; il attache à chaque situation des plaisirs qui ne sont que pour elle. »

J'ai suivi les conseils de ce sage. Une longue suite de lunes a éclairé ma tente solitaire ; depuis ces jours de mort, j'ai vu tomber autour de moi tous les amis de ma jeunesse ; et je n'ai eu d'autre consolation que celle de tracer sur l'écorce le récit de mes malheurs ; je suis seul debout au milieu de leurs corps couchés dans la tombe, mes tristes regards se promènent sur eux ; ici est mon épouse Odérahi, là mon père Ourahou et mes jeunes amis, Omourayou, Omaïra ; j'entends leurs ames plaintives qui m'appellent : Ontéréé, viens te réunir à nous dans le pays des ames !

O mes amis, j'irai bientôt vous rejoindre ; j'ai parcouru le long et pénible sentier de la vie ; j'ai arrosé de mes larmes et de mon sang les épines dont il est hérissé ; mon existence n'a été qu'un long supplice ; le temps a fait tomber toutes les feuilles de l'arbre de vie, il n'en reste que l'écorce ; le chagrin a dévoré son cœur, le vent de la mort va le renverser, et mon ame se réu-

nira à vos ames, pour n'être plus séparée d'elles; jusque-là vous vivrez dans mon souvenir.

J'ai fait le plus de bien qu'il m'a été possible; et du moins, après ma mort, ma tombe ne sera pas déserte; des cœurs reconnaissans viendront l'arroser de pleurs !

FIN.

77-140
Ximenes
Dec. '76

E802
O23h
[R]